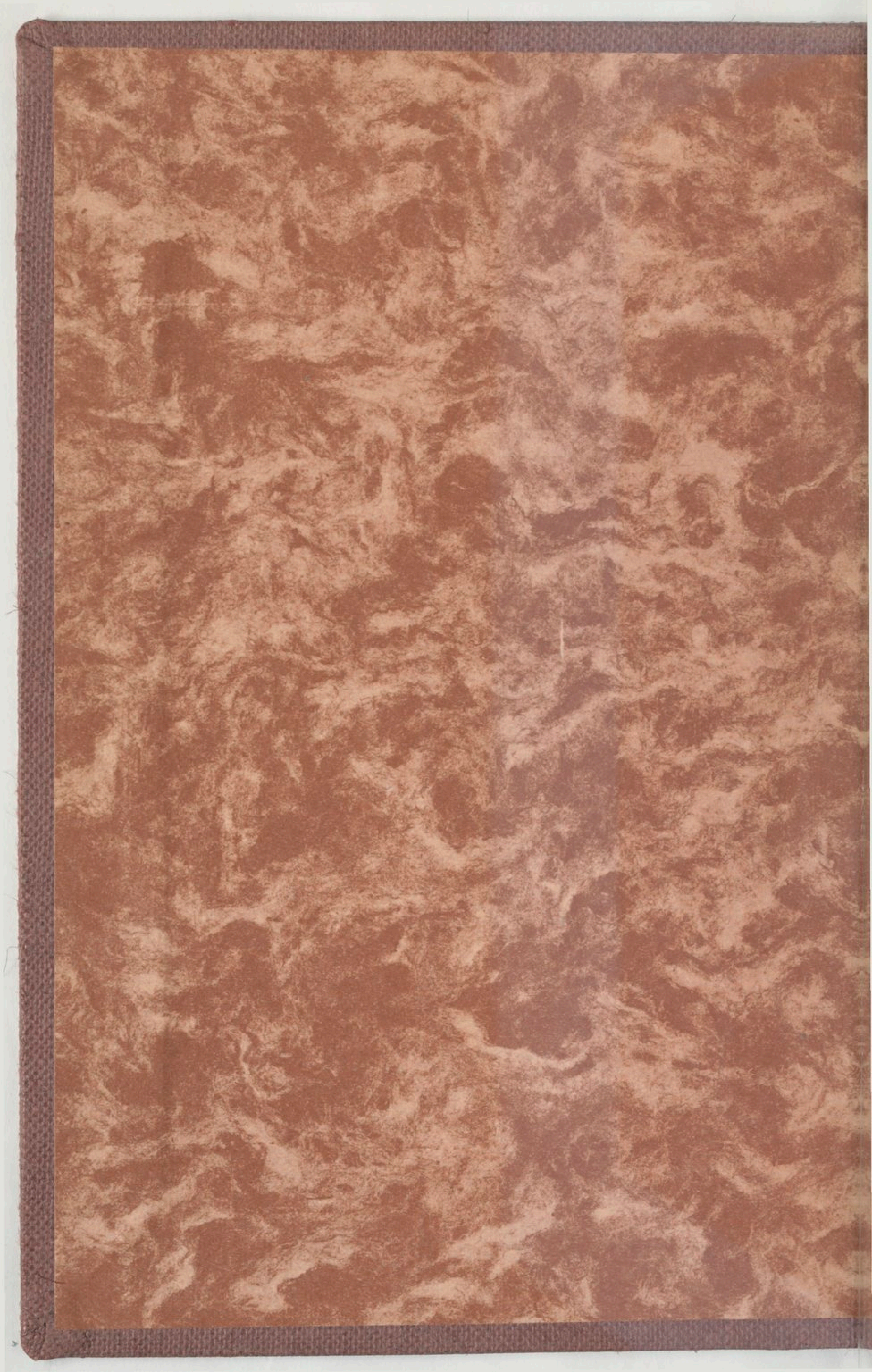
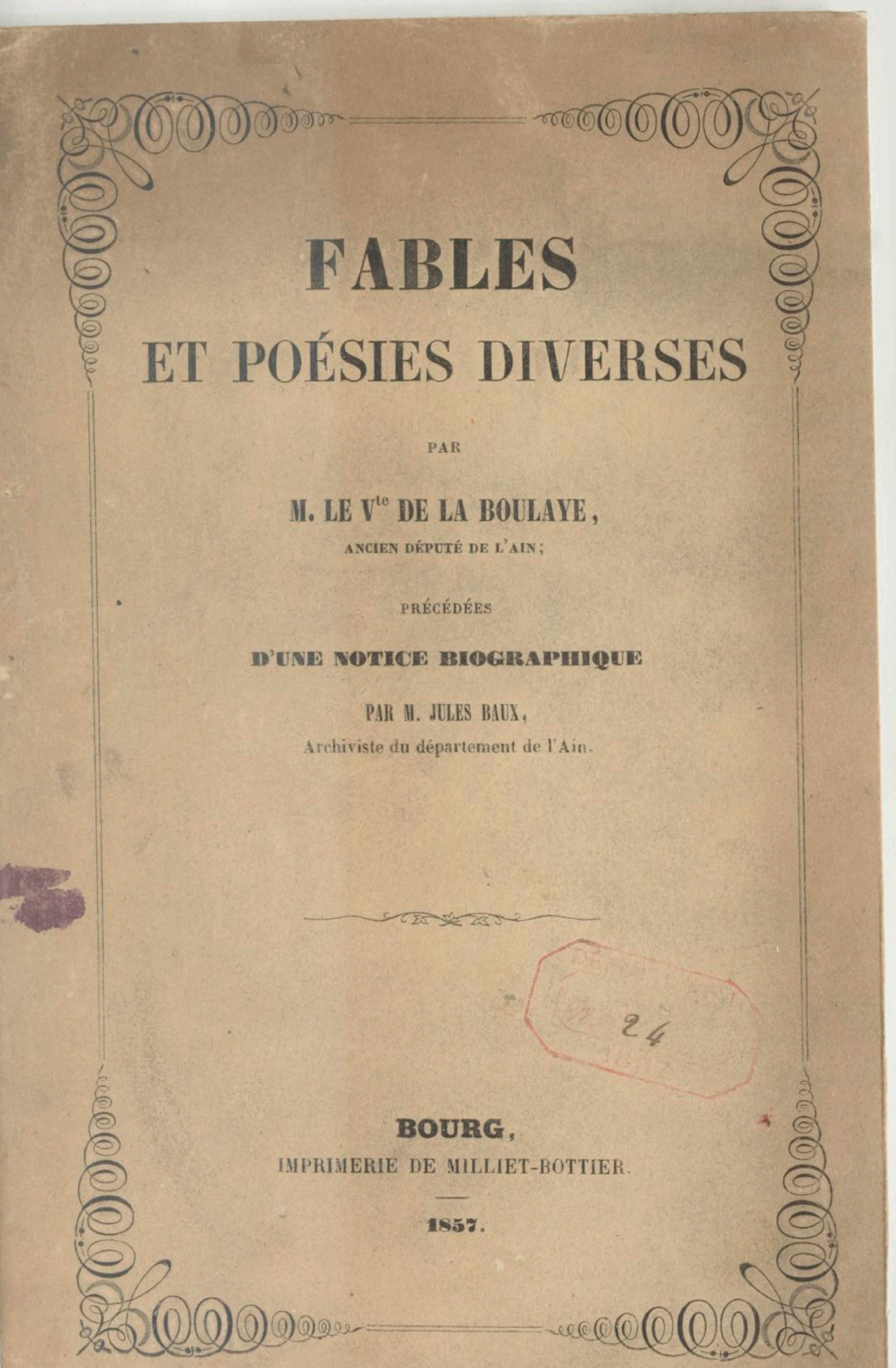
Fables et poésies diverses, par M. le Vte de La Boulaye,... précédées d'une notice biographique, par M. Jules Baux,... [...]







FABLES

ET POÉSIES DIVERSES

PAR

M. LE V[te] DE LA BOULAYE,

ANCIEN DÉPUTÉ DE L'AIN;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR M. JULES BAUX,

Archiviste du département de l'Ain.

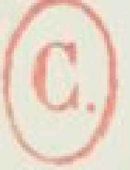
BOURG,

IMPRIMERIE DE MILLIET-BOTTIER.

1857.

FABLES

ET POÉSIES DIVERSES.


C.

FABLES
ET POÉSIES DIVERSES

PAR

M. LE Vte DE LA BOULAYE,

ANCIEN DÉPUTÉ DE L'AIN;

PRÉCÉDÉES

D'UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE

PAR M. JULES BAUX, ARCHIVISTE DU DÉPARTEMENT DE L'AIN.



BOURG,
IMPRIMERIE DE MILLIET-BOTTIER.

1857.

Des circonstances, indépendantes de ma volonté, m'ont empêché d'accomplir, aussi promptement que je le souhaitais, le désir manifesté par mon père, dans les derniers mois de son existence, de publier quelques-unes des Fables qui avaient occupé les loisirs de sa vieillesse. J'acquitte aujourd'hui ce devoir de piété filiale.

Une plume sympathique à tous les amis de mon père, et guidée par un cœur qui savait l'aimer et l'apprécier, a bien voulu joindre à ce petit Recueil une rapide esquisse de sa vie. J'ose espérer que ce double souvenir sera reçu avec bienveillance par ceux à qui il est destiné.

Bourg, le 21 août 1857.

V[te] EUGÈNE DE LA BOULAYE.

. . . . . . Est animus tibi
Rerumque prudens, et secundis
Temporibus dubiisque rectus,
Vindex avaræ fraudis, et abstinens
Ducentis ad se cuncta pecuniæ.
. . . .

HORAT., lib. IV, ode VIII.

Notice Biographique.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

M. LE VICOMTE DE LA BOULAYE.

Le 20 février 1856 s'éteignait à Bourg, à l'âge de soixante-quatorze ans, M. le vicomte DE LA BOULAYE, auteur des Fables et autres Poésies que contient ce volume.

Par un privilége, qui est celui des hommes d'élite, l'oubli ne s'est pas appesanti sur sa tombe, sa mémoire n'a pas cessé d'occuper la place qu'il s'était faite, de son vivant, dans l'affection de ses amis et dans les sympathies de tous.

Les fortunes diverses qui avaient agité sa vie, la vieillesse qui avait blanchi sa tête, n'avaient rien retranché à la sérénité de son caractère, aux grâces de son esprit, à la bonté de son cœur constamment ouvert aux sentiments généreux.

Plus qu'à un autre, peut-être, il m'a été donné de connaître les qualités éminentes que possédait M. de la Boulaye. Honoré de son amitié pendant de longues années, j'ai pu, dans des conversations intimes et journalières, recueillir de sa bouche la plupart des faits qui ont marqué sa noble carrière.

Les retracer est un besoin de mon cœur, c'est aussi l'accomplissement d'un devoir.

Il est toujours utile de garder le souvenir des hommes qui, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, se sont montrés invariablement fidèles aux lois de la conscience et de l'honneur, et qui, modèles de toutes les vertus, ont possédé le secret de les rendre aimables et séduisantes. C'est du reste le dernier hommage qu'il m'est possible de rendre à un ami vénéré.

Puisse cet hommage être digne de celui qui l'inspire!

Jean-Baptiste-Antoine-Georgette Dubuisson de la Boulaye, né à Versailles le 11 novembre 1781, était le neuvième enfant de M. de la Boulaye, gouverneur des pages de la chambre de Louis XVI, et de Mlle Marguerite

du Tillet, arrière-petite-fille de l'un de nos plus célèbres historiens, de ce Jean du Tillet, greffier en chef du Parlement, l'homme le plus versé dans nos antiquités nationales, qui le premier en France écrivit l'histoire d'après les titres et documents originaux.

On donna pour parrain au nouveau-né, l'abbé de Beauvais, évêque de Sénez, [1] prédicateur du roi, parent

[1] La circonstance qui valut à l'abbé de Beauvais sa nomination à l'évêché de Sénez était l'une des anecdotes sur lesquelles M. de la Boulaye se plaisait à revenir.

L'abbé de Beauvais prêchait à la cour le Carême qui précéda la mort de Louis XV. Animé d'une foi ardente, d'un zèle vraiment apostolique, le prédicateur avait résolu d'attaquer la corruption dans sa forteresse la plus inabordable, devant cette cour dépravée et licencieuse, et devant ce roi qui, à pleines mains, semait le scandale sur la France. Un jour, c'était le jeudi-saint de l'année 1773, l'abbé de Beauvais vint lire à M. de la Boulaye le sermon qu'il devait prononcer le soir même et dont le texte était: *Adhuc quadraginta dies... Encore quarante jours et Ninive sera détruite.* Dans le développement de ce texte redoutable, l'orateur ne s'était imposé aucune réserve, aucun de ces ménagements qu'il est d'usage d'employer devant les grands de ce monde. M. de la Boulaye, alarmé des conséquences que pourrait avoir une témérité aussi insolite, s'empressa de faire à son parent les représentations les plus sérieuses, mais l'abbé n'en tint compte. L'heure du sermon venue, M. de la Boulaye alla se placer sous la chaire pour observer l'effet qu'allait produire un discours qu'il appelait une diatribe et qui, dans son opinion, ne devait avoir d'autre résultat que de faire enfermer dans un séminaire le malencontreux prédicateur. Que devint-il, lorsque l'orateur, après

et ami intime de son père. A ce dernier, l'abbé de Beauvais avait coutume de lire, avant de les prononcer devant son royal auditoire, les sermons qui de son temps lui valurent le titre de *dernier orateur de la*

avoir exposé son texte, quitta brusquement le discours qu'il avait préparé et improvisa la plus virulente, la plus implacable des mercuriales, où donnant pleine carrière à son indignation, il reprocha à cette cour dissolue et au roi lui-même les iniquités monstrueuses, les exemples pernicieux, qui appelaient sur la nation française le mépris des hommes et les vengeances du Ciel. Cependant le roi s'agitait sur son siége, l'auditoire était consterné et la foudre toujours plus accablante continuait à tomber de la chaire sur ces têtes coupables.

Le sermon achevé, nul n'osait s'approcher de Louis XV dont l'émotion n'était que trop visible. Seul, le maréchal de Richelieu, ce patriarche des libertins et des courtisans, qu'une longue faveur auprès du maître rendait plus hardi, se prit à dire : *Après une pareille audace il n'y a qu'un évêché ou la Bastille!* Louis XV possédait un fonds de droiture et d'équité qu'il tenait de sa race et que la dépravation de ses mœurs n'avait pu détruire entièrement. — *Le prédicateur a fait son devoir,* répliqua-t-il, *le roi fera le sien, un évêché.* L'abbé de Beauvais devint évêque de Sénez. Quarante jours après le roi, accomplissant à la lettre le texte prophétique du sermon du jeudi-saint, mourait laissant la société en décomposition, la religion avilie, la monarchie sans force et sans prestige. Le peuple, qui autrefois l'avait surnommé *le Bien-Aimé*, voyait, silencieux et indifférent, sa dépouille infecte transportée précipitamment à Saint-Denis où M[gr] de Sénez prononça l'oraison funèbre qui contient cette phrase mémorable, devenue depuis un axiôme politique : « *Le peuple quand il souffre n'a pas sans doute le droit de murmurer, mais il a du moins celui de se taire et son silence est la leçon des rois!* »

chaire chrétienne; éloge abusif, qui laissait l'avenir sans espérance et dont les Fraissinous, les Mac-Carthy, les Ravignan, les Lacordaire, les pères Félix, Ventura, ont si victorieusement démontré l'exagération.

A l'âge de cinq ans, M. de la Boulaye perdit son père. Des neuf enfants que lui avait donnés Mlle du Tillet, six l'avaient précédé dans la tombe. Il ne laissait à sa veuve qu'un fils et deux filles. M. de Sénez se chargea de l'éducation de son filleul et obtint son admission dans la maison de Gentilly, sorte d'annexe ou d'école préparatoire du grand collége de Sainte-Barbe. Mme de la Boulaye retarda d'un mois l'entrée de son fils dans ce pensionnat, voulant qu'il fût témoin de l'ouverture des Etats-Généraux, événement qui allait changer la face de la France et de l'Europe. Cette femme, d'un sens supérieur, ne se laissait pas éblouir par les promesses des réformateurs. « J'ai voulu, dit-elle à son fils, que vous fussiez témoin de cette cérémonie qui, si je ne me trompe, marquera une ère importante dans nos annales. Puisse le jour où elle s'accomplira n'être pas fatal à la France! » Les impressions que ressentit alors ce petit garçon de sept ans et demi, de la procession des Etats-Généraux qui défila sous ses yeux

et des réflexions de sa mère, s'étaient conservées avec toute leur vivacité dans la mémoire du septuagénaire. Entré à Gentilly en 1789, le jeune écolier en sortit vers le milieu de l'année 1792. Ces trois années de pension furent les seules où ses études suivirent une marche régulière. Le malheur des temps et la position devenue précaire de sa famille, ne lui permirent plus de poursuivre son instruction que par intervalle et presque toujours sans maîtres.

Un événement, qui avait laissé une empreinte plus profonde dans sa mémoire, fut sa première communion, faite sous la direction de sa vertueuse mère au commencement de 1794. Ce n'était pas une petite affaire alors que l'accomplissement d'un acte de cette nature. Peine de mort contre tout prêtre surpris à dire la messe; peine de mort également contre les assistants, pris aujourd'hui, exécutés demain, formalités qui ne demandaient que vingt-quatre heures. Ainsi le voulait la liberté. Un vieux prêtre, caché à Versailles, avait préparé l'enfant, un vieux récollet, qui continuait l'exercice de son ministère en dépit des lois révolutionnaires, lui administra le sacrement de l'Eucharistie. On comprendra avec quels sentiments de foi et de piété

l'enfant reçut ce sacrement auguste. Il n'y avait pas place pour les dissipations de l'enfance, alors que de l'autel à l'échafaud l'intervalle était si court; que chaque jour les têtes tombaient sous la hache, comme les feuilles que le vent d'automne jonche sur le sol de la forêt, et que courbés sous un joug de fer, toujours inquiets du présent et tremblants pour l'avenir, ceux qui vivaient en ces temps néfastes ressemblaient à ces pauvres oiseaux placés sous la machine pneumatique, toujours flottants entre la vie et la mort. Sur une terre chaque jour arrosée de sang, et au soleil ardent de la révolution, une tête d'enfant ne tardait pas à mûrir.

Au commencement de l'année 1795, il fut question d'une levée d'enfants de treize à quinze ans, destinés à recruter la marine de la république. Mme de la Boulaye, pour soustraire son fils à cette réquisition, le fit inscrire au nombre des ouvriers de la manufacture d'armes de Versailles. Chaque jour, vêtu d'une veste et d'un pantalon de coutil bleu, l'enfant se rendait dans les ateliers du Grand-Commun. L'exiguité de sa taille, la délicatesse de sa santé, le rendant impropre aux travaux manuels, on se contenta de lui faire suivre les cours de dessin

et de mathématiques. Il y montra une telle aptitude qu'en moins de trois ans il se rendit capable de subir d'une manière satisfaisante l'examen exigé pour entrer à l'Ecole polytechnique, dont la fondation était toute récente. Mais la gêne croissante de Mme de la Boulaye ne lui permettant pas de subvenir aux frais d'entretien de son fils, elle obtint, par l'intervention d'un ancien ami de sa famille, son admission dans l'administration de la marine. En 1794, à l'âge de seize ans et demi, le jeune de la Boulaye se sépara pour la première fois de sa mère. Envoyé successivement à Anvers et à Brest, il put, grâce aux lettres de recommandation qu'il emportait avec lui, se faire accueillir, malgré l'infériorité de son grade, dans la meilleure compagnie. Ces relations de société, auxquelles il avait été accoutumé dès son enfance, avaient fait de lui un modèle du savoir-vivre, un des représentants de l'urbanité française.

Si le commis d'administration eut lieu de se féliciter de l'accueil que lui firent à Brest les principales autorités maritimes, il y trouva, sous le rapport de la dépense, un changement qui lui fit vivement regretter la résidence d'Anvers. Autant dans cette dernière ville il vivait bien

et à bon compte, autant à Brest on vivait mal et à grands frais, ce qui importunait fort les employés à petits traitements : notre commis était malheureusement de ce nombre; ses appointements ne s'élevaient qu'à 1,500 francs. Or, à cette époque, M. de Crès, ministre de la marine, imagina de frapper tous les appointements de ses subordonnés d'une retenue d'un quart, ce qui dans la marine lui valut le sobriquet de *Marquis de Carabas* (quart à bas). Cette mesure réduisait les annuités de M. de la Boulaye au mince total de 1,125 francs. Le moyen avec cela de faire face aux dépenses nécessitées par la vie du grand monde? Il s'était promis de ne rien demander à sa mère, réduite elle-même à d'insuffisantes ressources, et il fut constamment fidèle à cette résolution. Malgré la vie de privation qu'il s'était imposée, il fut forcé de contracter quelques dettes : cette situation le jeta dans une profonde mélancolie qui altéra sa santé. Ses chefs s'en aperçurent et jugèrent qu'un changement d'air lui serait favorable; il reçut en conséquence l'ordre de se rendre à Quimper, ce Quimper-Corentin où, selon le bon Lafontaine,

Le Ciel conduit quand il veut qu'on enrage.

Mais l'appréciation du poète ne devait pas se réaliser pour M. de la Boulaye. Il trouva dans cette ville des parents et une société qui lui en rendirent le séjour tellement agréable que Quimper revenait fréquemment dans ses souvenirs et sa conversation.

De Quimper, le jeune commis rappelé à Brest, fut peu de temps après mandé à Paris. Ici se place une aventure qui me force à interrompre l'ordre chronologique de cette narration et à anticiper sur l'avenir. Le lecteur, toutefois, m'excusera d'en user ainsi en faveur de la moralité de l'anecdote, moralité que notre immortel fabuliste a formulée dans les deux vers qui suivent :

Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde;
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.

Au moment de partir pour Paris, léger d'espèces, mais riche d'espérances, le jeune commis avisait aux moyens de franchir cette distance, lorsqu'il fit chez son directeur la rencontre d'un M. Tyrol, commissaire de la marine, venu en mission à Brest et repartant pour la capitale. Ce commissaire, qui voyageait en poste, offrit à M. de la Boulaye une place dans sa

chaise. Il fut convenu que le voyage se ferait à frais communs; mais, lorsqu'arrivé à Paris, M. de la Boulaye parla de régler le compte de la dépense, le digne commissaire, qui avait été pour son compagnon de voyage d'une bonté parfaite, lui répondit, qu'en vertu du proverbe *ubi major, minor cessat*, il ne pouvait rien accepter de lui, qu'il se trouvait du reste amplement dédommagé par le plaisir que sa conversation lui avait procuré pendant la route.

Peu de chose, il faut en convenir, était alors un petit commis de marine auprès d'un commissaire général; mais avec le temps M. Tyrol, devenu septuagénaire, dut accepter une pension de retraite, fixée à la somme bien insuffisante pour ses besoins, de 1,800 francs, pendant que le petit commis, en moins de douze ans, s'était transformé en secrétaire général de la maison de S. M. Louis XVIII. Or, un jour que le secrétaire général de la maison du roi dépouillait les innombrables pétitions tirées, comme autant de lettres de change sur la cassette du roi, il en vit une signée : *Tyrol, ancien commissaire général de la marine.* Le pétitionnaire, après avoir exposé ses longs et honorables services, la gêne à laquelle il se trouvait réduit, implorait la bonté

du roi, rémunérateur de tous les services, consolateur de toutes les misères.

Une heure après, l'ancien commissaire général recevait l'invitation de passer au ministère. Admis aussitôt auprès du secrétaire général, il n'eut garde de reconnaître dans un si haut fonctionnaire le jeune commis que jadis il avait si obligeamment ramené de Brest. Ce dernier, sans se découvrir, lui fit raconter toutes ses petites affaires. Il avait quelques dettes à payer et un petit secours mensuel le rendrait le plus heureux des hommes; telle était la conclusion du bon vieillard. Il avait à peine achevé de parler, que le secrétaire général lui remettait un bon sur la caisse de secours qui lui permettait de se libérer de ses dettes, plus un autre bon de 50 francs par mois à toucher jusqu'à sa mort.

D'où pouvait venir au digne solliciteur une solution si prompte et si satisfaisante? Il fallut bien le lui dire, et je laisse à penser avec quelle effusion de joie et de reconnaissance le bon M. Tyrol reconnut et remercia son ancien compagnon de voyage.

Revenons à notre commis de marine, qui resta fixé à Paris jusqu'au moment où, après la rupture du traité

d'Amiens, Napoléon conçut le gigantesque et patriotique projet d'attaquer la Grande-Bretagne dans la Grande-Bretagne même. Alors le jeune de la Boulaye fut envoyé à Boulogne, devenue le principal des six camps formés le long de l'Océan entre Bordeaux et Ostende, et le lieu de rassemblement des vaisseaux, bricks, chaloupes canonnières et bateaux plats fournis par les villes et les corps de l'Etat.

Au milieu des formidables préparatifs de cette campagne, le jeune de la Boulaye donna à ses chefs la mesure de ses talents et de son activité qui ne tardèrent pas à recevoir leur récompense. Après l'abandon du projet de descente en Angleterre et le désarmement de la flotille de Boulogne, on apprit que la flotte française, commandée par l'amiral Villeneuve, était bloquée dans le port de Cadix par la flotte anglaise, commandée par l'amiral Nelson. Il fallait d'urgence pourvoir à la subsistance de notre flotte, improviser et organiser un service qui n'existait pas; pour cela faire, il fallait trouver des agents à la hauteur des circonstances. L'administration supérieure désigna pour cette mission difficile le directeur de Boulogne, M. de Limeux, lequel, à son tour, désireux de s'associer un

collaborateur capable, jeta les yeux sur le jeune de la Boulaye, qui partit avec lui le 16 septembre 1805 pour l'Espagne, en qualité de sous-directeur. Ce voyage dans le pays des aventures était dans ses vieux jours un texte inépuisable d'anecdotes instructives et plaisantes. Arrivés à Madrid, M. de la Boulaye et son directeur attendirent le vice-amiral de Rosily, envoyé à Cadix pour prendre le commandement de la flotte en remplacement de l'amiral Villeneuve. Rejoints par l'amiral, ils prirent de conserve la route de Cadix. Leur itinéraire les conduisit à *Puerto-Lapiche*, où ils passèrent une nuit dans l'auberge même où le chaste amant de Dulcinée, l'incomparable héros de la Manche, fut armé chevalier par le châtelain de cette détestable taverne.

Notre jeune sous-directeur de marine n'aurait pas été fâché, sans doute, de rencontrer sur sa route quelque aventure pour illustrer son voyage; une infante à délivrer des mains de quelque ravisseur, un enchanteur à combattre, un géant à pourfendre. Mais point, il ne trouva partout que monotonie et solitude. Toutefois, à deux journées de Cadix, par un temps clair et serein, un bruit sourd et lointain, semblable

aux éclats prolongés du tonnerre, ne cessa de se faire entendre. Le surlendemain, nos voyageurs, arrivés à la Isla de Léon, lieu devenu plus tard célèbre par la réunion des Cortès qui imposèrent à la royauté une constitution inacceptable, furent témoins d'un spectacle à la fois navrant et grandiose. La route qui conduit de la Isla de Léon à Cadix, s'étend sur une langue de terre sablonneuse qui longe la mer et sépare la rade de l'Océan. Or, sur cette route une mer furieuse vomissait des débris de navires, des tronçons de mâts, de vergues brisées, de haubans, pêle mêle avec une innombrable quantité de cadavres nus et dépouillés, poussés et repris successivement par les flots. En même temps plusieurs vaisseaux luttant contre l'orage, s'efforçaient de regagner le port. A fréquents intervalles ils tiraient le canon d'alarme, dont la lumière et les détonations se mêlaient à la lueur des éclairs et aux grondements redoublés du tonnerre; tout annonçait qu'une grande catastrophe s'était accomplie. Ce ne fut qu'à leur entrée à Cadix que nos voyageurs apprirent que la veille avait eu lieu la bataille navale de Trafalgar qui venait d'anéantir cette belle flotte composée de trente-cinq vaisseaux de ligne, que Napoléon avait mis dix ans à

équiper. Nous n'avons pas à reproduire ici le récit de ce fatal événement dont l'histoire contemporaine a recueilli minutieusement les détails aujourd'hui connus de tous, moins toutefois la circonstance qui en a été la cause déterminante.

A tort on a écrit que Nelson avait été assez habile pour mettre en défaut la vieille expérience de Villeneuve.

M. de la Boulaye, qui se trouvait sur les lieux le lendemain de la bataille et qui avait reçu les confidences de la plupart des hommes qui furent acteurs dans ce drame funeste, assignait à l'imprudente sortie de Villeneuve du port de Cadix une cause bien différente. Voici quelle était sa version telle que je la lui ai plusieurs fois entendu développer :

Le baron de Crès, ministre de la marine, nature ombrageuse et jalouse, ne redoutait rien tant que de voir son crédit auprès de l'empereur balancé par le mérite ou les succès de quelque officier général de marine. C'était de Crès qui, après la mort de l'amiral de la Touche, avait fait donner à Villeneuve le commandement de la flotte; mais la fâcheuse affaire de la Corogne détermina l'empereur à donner la direction suprême des flottes combinées de France et d'Espagne à M. de

Rosily, alors le plus habile homme de mer, et que pour cette raison même de Crès redoutait et détestait le plus. Ne pouvant empêcher le remplacement de Villeneuve, de Crès lui expédia un courrier porteur d'un billet qui ne contenait que ces mots : « *Sors, ou tu perds ton commandement.* » Docile à l'avis du ministre et désireux de clore sa carrière militaire par une action éclatante, ou d'acquérir un titre à la conservation de son commandement, Villeneuve, pour le malheur de la France et pour le sien, sortit en effet de Cadix le 21 octobre 1805, date funèbre dans nos fastes militaires. Ce fait montre une fois de plus que la plupart des grands événements tiennent à des causes futiles et presque toujours aux calculs d'un mesquin égoïsme. [1]

[1] L'opinion de M. de la Boulaye sur la cause réelle de la bataille de Trafalgar, explique en même temps la mort violente de l'amiral Villeneuve. On sait que conduit prisonnier en Angleterre et échangé quelque temps après, Villeneuve rentrant en France fut trouvé, le matin du jour qui suivit son arrivée à Tours, mort dans son lit, percé de trente-deux coups de couteau, ayant sur sa table de nuit une paire de pistolets chargés. Cette fin déplorable accrédita dans le corps de la marine l'opinion que l'assassinat de l'amiral Villeneuve avait eu pour but de prévenir toute révélation de sa part sur le motif réel de la sortie intempestive des flottes française et espagnole du port de Cadix.

La fin du duc de Crès ne fut pas moins tragique. Dans les

La mission assignée au directeur de la marine à Cadix avait, après la fatale issue de la bataille de Trafalgar, complètement changé de nature. Des trente-cinq vaisseaux dont se composait la flotte, cinq seulement parvinrent à regagner le port; de ce nombre était l'*Algésiras*, monté par le contre-amiral Magon, ami intime de la famille de la Boulaye, frappé mortellement pendant l'action entre ses deux aides-de-camp. La coque de l'*Algésiras*, semblable à une écumoire, ne laissait apercevoir aucune place qui ne portât l'empreinte d'un boulet. Attaqué à la fois par quatre vaisseaux anglais qui le serraient de si près, que d'un bord à l'autre on s'arrachait les écouvillons et les refouloirs, le contre-amiral fit charger ses canons de deux boulets et de mitraille jusqu'à la gueule, et donna constamment la réplique à l'ennemi sur ce ton-là.

M. de la Boulaye tenait des deux aides-de-camp qui avaient survécu au contre-amiral Magon une foule de

derniers jours de 1820, l'ex-ministre, auquel son valet de chambre avait vu serrer dans un portefeuille une somme considérable en billets de banque, sauta une nuit dans son lit, sous lequel on avait placé une énorme quantité de poudre. Le valet de chambre, trouvé nanti du portefeuille, se brûla la cervelle au moment d'être saisi par la police.

particularités, entr'autres la suivante, où se retrouve ce mélange invariable de gaieté, de sang-froid et d'intrépidité qui de tout temps a fait le fond du caractère français. A bord de l'*Algésiras* se trouvait un détachement de soldats d'infanterie qui jusque-là ne s'étaient pas fait faute de régaler les marins du récit de toutes les batailles auxquelles ils avaient assisté. Voilà qu'au plus fort de la mêlée, un matelot s'approche de l'un d'eux et lui dit d'un ton goguenard : « Eh bien ! grenadier, ça ne vaut-y pas bien ta b....... de bataille de Marengo? »

Quelques jours après la bataille de Trafalgar, M. de la Boulaye reçut l'ordre de se rendre à Algésiras pour affaires de service. La contrée qui s'étend entre Cadix et cette dernière ville est à la fois déserte et montagneuse. Entre Chiclane et Algésiras, sur un parcours de trente lieues, on ne trouve pas un seul village; seulement on rencontre des troupeaux de bœufs et de moutons qui, sous la conduite de bergers à figures sauvages et couverts de peaux de chèvre, se transportent d'un pâturage à un autre; or il arriva que, dans une halte que fit notre sous-directeur dans une grange solitaire construite sur la crête d'une montagne, il se vit aussitôt

entouré d'une foule de bergers, hôtes de cet aimable asile; dans quelles intentions, c'est ce qu'il ne tarda pas à connaître ?

Nulle part, peut-être, autant que dans ces montagnes et parmi ces sauvages, qui à peine savaient le nom du roi d'Espagne, la renommée de l'empereur était grande : c'était pour eux l'objet d'un véritable culte; ils étaient persuadés que sa taille était pour le moins de dix coudées. Jamais les habitants de la Grèce ne professèrent pour leurs demi-dieux Hercule et Thésée une admiration plus enthousiaste. Aussi faisaient-ils à notre jeune Français les questions les plus incroyables. Pour satisfaire autant qu'il lui était possible leur curiosité et leur empressement, M. de la Boulaye s'avisa de leur montrer une pièce d'or à l'effigie de l'empereur, qu'ils se passèrent de mains en mains, poussant les plus étranges exclamations. Jamais la médaille de saint Jacques de Compostelle ne fut autant admirée, baisée, vénérée que le fut la monnaie à l'effigie impériale. Après avoir donné à leurs élans d'enthousiasme l'essor le plus illimité, ces braves gens rendirent fidèlement à M. de la Boulaye sa pièce d'or, lui souhaitant mille années d'existence et une prospérité à l'avenant. Cette ad-

miration et cette sympathie pour l'empereur était alors partagée par toutes les classes de la société espagnole.

Arrivé à Algésiras, M. de la Boulaye, gracieusement accueilli par M. Méjean, consul de France, puis présenté par ce dernier à toutes les notabilités de la ville, assistait un soir au spectacle dans la loge consulaire, lorsqu'on apporta à M. Méjean une dépêche annonçant la victoire d'Austerlitz. Le pli qui contenait cette heureuse nouvelle fut aussitôt transmis par le consul au général Castaños (depuis duc de Baylen) qui était aussi à la représentation. A peine le général en eut-il pris lecture qu'il s'empressa de venir en personne offrir au consul et à M. de la Boulaye ses félicitations. Bientôt le public, mis dans la confidence, se leva et salua les deux Français par d'unanimes et énergiques acclamations.

Combien déplorable fut la politique adoptée quelques années plus tard vis-à-vis de l'Espagne! politique qui changea en une haine invétérée les bonnes dispositions de ce peuple brave et loyal. Trop tard l'empereur comprit et déplora cette immense faute : « La guerre d'Espagne, disait-il à Sainte-Hélène, a été une véritable

plaie et la cause première des malheurs de la France; c'est ce qui m'a perdu! »[1]

Lorsqu'on le mettait sur le chapitre de son séjour en Espagne, la conversation de M. de la Boulaye devenait animée, abondante, inépuisable. Il est regrettable qu'il n'ait pas donné suite au projet qu'il avait formé de retracer par écrit ce qu'il avait vu, appris et senti dans ce pays. Ceux qui ont participé à ses spirituelles et instructives causeries partageront nos regrets sur ce point. Cet oubli ou cette négligence de sa part nous a privés d'une foule de particularités et d'appréciations sur les hommes et les choses de ce temps dont l'histoire eût pu faire son profit. Il quitta l'Espagne en juillet 1806 pour ne pas se séparer de son chef, M. de Limeux, directeur de la marine à Cadix, que de pénibles contrariétés et l'affaiblissement de sa santé contraignirent à rentrer en France.

Chez M. de la Boulaye, les considérations d'intérêt personnel furent toujours, durant sa longue et honorable carrière, subordonnées aux instincts généreux de son cœur. M. de Limeux ayant quitté Cadix, M. de la

[1] Mémorial de Sainte-Hélène.

Boulaye ne resta dans cette ville que le temps strictement nécessaire pour mettre ordre aux affaires de la direction, après quoi il quitta l'Espagne et rejoignit à Montpellier son cher directeur, dont la maladie était aggravée. A force de soins dévoués et persévérants, il vint à bout de le ramener à Paris où il fut assez heureux pour le réconcilier, d'une part avec le Ciel, de l'autre avec sa famille dont il avait eu à se plaindre. M. de Limeux, reconnaissant des soins et de l'affection toute filiale de M. de la Boulaye qui avait partagé ses travaux et adouci ses douleurs, voulait tester en sa faveur. Un refus très-nettement exprimé changea les dispositions du mourant, qui se détermina à laisser sa fortune à ceux à qui elle devait naturellement revenir.

Après avoir rendu les derniers devoirs à M. de Limeux, M. de la Boulaye travailla dans les bureaux de l'administration centrale de la marine jusque vers le milieu de l'année 1808, époque où, avec le titre de directeur, il reçut la mission de réorganiser le service des vivres sur l'escadre française, mouillée à l'embouchure de l'Escaut, rude et difficile tâche qui pendant une année entière l'assujettit à un travail forcé, qui nécessita l'emploi non seulement de toutes ses journées,

mais encore d'une partie de ses nuits. Ce travail excessif, joint au mauvais air de Flessingue, altéra sa santé, à tel point qu'il dut quitter cette résidence pour Anvers. Ce fut là qu'une lettre de sa mère vint donner aux idées du malade une face nouvelle et hâter sa convalescence.

Mme de la Boulaye mandait à son fils que, désireuse de le voir marié, elle avait cherché et trouvé pour lui un parti des plus honorables dans la personne de Mlle de la Chapelle, fille d'un ancien commissaire général de la maison du roi, dont la famille, avant la révolution, avait été en liaison intime avec celle des la Boulaye. [1]

La famille de Mlle de la Chapelle, originaire du Périgord, s'était fixée dans le Lyonnais durant le cours du 17e siècle. L'aîné de ses oncles, à l'héritage duquel elle participa, avait transporté sa fortune dans le

[1] Le père de Mlle de la Chapelle, l'une des nombreuses victimes du tribunal révolutionnaire, fut arrêté en même temps que son ami M. de Ville d'Avray, personnage qui posséda au plus haut degré l'estime et la confiance de Louis XVI, et enfermé avec lui à l'Abbaye. On sait que le roi prenait plaisir aux travaux de mécanique et de serrurerie : un jour qu'il travaillait dans son atelier avec quelques maîtres ouvriers de Paris, l'un de ces derniers se permit envers le roi une familiarité irrespectueuse que le trop indulgent monarque supporta sans se fâcher. M. de Ville d'Avray, présent à la scène,

département de l'Ain, et une de ses tantes avait épousé M. de Raymondis, lieutenant général au baillage de Bresse. Ces quelques détails suffisent à expliquer comment les de la Boulaye, Normands d'origine et fixés à Versailles par les charges que dès le commencement du 18[e] siècle ils occupèrent à la cour, ont pris racine sur le sol de la Bresse.

A la réception de la lettre de sa mère, aux avis de laquelle il se montra toujours docile, M. de la Boulaye se hâta d'aller à Versailles, où il obtint la main de M[lle] de la Chapelle.

Après son mariage, il quitta le service des vivres de la marine pour entrer au ministère en qualité de chef de bureau de l'habillement et de l'équipement des équipages de ligne que l'on réorganisait alors sur un plan nouveau. Ce fut dans cette situation que le trouvèrent les événements de 1814.

adressa alors au roi ces prophétiques paroles : « Sire, quand le roi se fait peuple, le peuple se fait roi ! » — Echappé une fois, comme par miracle, aux massacres des 2 et 3 septembre, M. de la Chapelle se retira à Passy où, pour son malheur, le fameux Couthon, de scélérate et hideuse mémoire, vint aussi se fixer dans l'intérêt de sa santé. Couthon passait son temps à s'enquérir du nom de ses voisins. Il fit arrêter et mettre en jugement M. de la Chapelle, qui périt sous la hache révolutionnaire douze jours avant la mort de Robespierre.

Une des premières choses dont se préoccupa le roi Louis XVIII, en montant sur le trône, fut de constituer sa maison, et ce fut le compagnon le plus assidu, le plus dévoué de son exil, M. de Blacas d'Aulps, qu'il chargea de ce soin; mais ce dernier manquait des documents et des données indispensables pour arriver à ce but. Feu M. de la Chapelle, beau-père de M. de la Boulaye, avait, au moment où éclata la révolution, reçu en dépôt les papiers relatifs à la maison du roi Louis XVI, et ces papiers se trouvaient entre les mains de sa veuve. Une personne de l'ancienne cour donna à M. de la Boulaye le conseil de présenter ces papiers à M. de Blacas. Admis en sa présence, l'entretien roula tout naturellement sur le contenu de ces papiers, sur l'administration en général et sur celle de la maison du roi en particulier; M. de la Boulaye se laissa aller à développer ses propres idées, et il le fit avec assez de bonheur pour que le futur ministre le priât de lui remettre un mémoire sur les objets dont il l'avait entretenu. Deux jours après, il portait aux Tuileries un mémoire complet sur l'ensemble et les détails de tous les services de la maison du roi.

M. de la Boulaye ne tarda pas à être rappelé au

ministère où M. de Blacas lui fit part de son intention de mettre à la tête de tous ses bureaux, avec le titre de secrétaire-général, une personne qui travaillerait directement avec lui et dirigerait sous ses ordres les différentes divisions de ce ministère, ajoutant qu'il s'estimerait heureux si cette place pouvait lui convenir. Une position, qui faisait de son titulaire le dispensateur des grâces et faveurs royales, et l'*alter ego* du favori du roi, devait être à la convenance de M. de la Boulaye qui accepta avec empressement et reconnaissance, et prit possession le jour même. A partir de ce moment, il cessa d'appartenir à l'administration de la marine dans laquelle il comptait seize années de services, si bien appréciés par le ministre que, pour laisser au démissionnaire un témoignage de sa satisfaction, il le fit nommer par le roi commissaire honoraire de la marine.

Le hasard, comme on le voit, avait produit entre M. de Blacas et M. de la Boulaye cette association dans une œuvre commune. Cette association toutefois était loin de reposer sur la similitude des caractères, des idées et des vues des deux personnages. Un seul lien les unissait, leur attachement à la cause et à la personne

des Bourbons; pour tout le reste, dissemblance complète. Les hommes d'expérience savent que l'harmonie dans les rapports sociaux s'établit plus souvent par les contrastes que par l'analogie des sentiments et des humeurs. Ainsi en fut-il entre le ministre et le secrétaire général de la maison du roi.

M. de Blacas, gentilhomme de la plus vieille roche, d'une taille élevée, d'un port majestueux, avec toutes les manières qui distinguent le grand seigneur, avait une physionomie froide, sévère, hautaine, qui ne contribuait pas moins que son titre officiel de favori du roi à provoquer l'antipathie qui s'attacha à son nom et à sa personne. Il était du reste plein de droiture, loyal, généreux, passionné pour le service du roi et la grandeur de la France, que malheureusement il ne connaissait pas. Comme la plupart des émigrés rentrés avec lui, il ne tenait nul compte des modifications que le temps et la révolution avaient apportées dans les mœurs et les opinions. Confiant dans le besoin de repos que devaient éprouver toutes les cours alliées après tant de bouleversements et de désastres, sur la lassitude que tant de guerres lointaines avaient laissée aux chefs de l'armée impériale, de plus, encouragé par les démons-

trations d'enthousiasme qui avaient éclaté sur le passage du roi et des princes, depuis la frontière jusqu'aux Tuileries, il croyait la révolution morte à jamais, et s'obstinait à la considérer comme un accident et non comme l'expression des vœux, des opinions et des besoins des générations nouvelles, c'est-à-dire de la nation entière, moins une petite fraction de l'ancienne noblesse et de l'ancien clergé. Imbu de ces idées, il ne pouvait comprendre que l'on pût fonder quelque chose de solide et de durable avec cette charte mi-partie monarchique, mi-partie démocratique, que le roi son maître avait octroyée à la France. En résumé, le rôle des Bourbons, dans sa pensée, consistait tout simplement à reprendre les errements de la monarchie telle que Louis XIV l'avait comprise et pratiquée. Cet homme à idées rétroactives, incrusté dans le passé, à peu près destitué de clairvoyance politique, se recommandait par deux vertus que j'appellerai antiques, tant elles sont rares de nos jours : la fidélité et le désintéressement. Tel était M. de Blacas.

A un homme ainsi fait il fallait, pour remplir avec succès le poste qu'il tenait de la confiance du roi, un suppléant pourvu des qualités qui lui faisaient défaut,

le hasard, nous l'avons dit, le lui avait donné, et il avait été le premier à le reconnaître et à s'en réjouir.

Jeune, laborieux, actif, élevé à la grande école de l'empire, très au courant des affaires que dès sa première jeunesse il avait appris à connaître, M. de la Boulaye avait marché avec son époque, frayé avec les hommes de tous les régimes et de toutes les opinions. Conciliant par principes et par caractère, il s'efforçait par tous les moyens en son pouvoir d'apaiser et de neutraliser les passions réactionnaires importées de l'exil. Il poussait à la transaction, à l'assimilation entre l'ancienne et la nouvelle société. C'étaient là, suivant lui, les tempéraments que commandaient les circonstances et le meilleur moyen pour rattacher au roi tous ses sujets. Il possédait, en outre, les avantages extérieurs qui donnent du relief aux dons de l'esprit et de l'intelligence: une physionomie douce, attractive, des manières aisées, courtoises, une conversation élégante, spirituelle, semée de traits et d'à-propos. Toutes ces qualités aimables, que le temps respecta jusqu'à sa mort, doublaient le prix des faveurs royales dont il était l'intermédiaire et le dispensateur, et nul autant que lui ne connut le secret d'adoucir l'amertume d'un

refus, quand le refus était nécessaire. Aussi arriva-t-il que, bien qu'au second rang, il remplit le rôle principal que le ministre, plein de confiance dans ses talents et sa droiture, ne balança pas à lui laisser.

M. de Blacas, regardé avec raison comme le favori de Louis XVIII, passait à tort pour exercer la plus grande influence sur les affaires de l'Etat; homme de cour avant tout, il ne tenait véritablement qu'à sa position auprès du roi et laissait à chaque ministre gérer en liberté son propre département. Cependant la plus grande partie des fautes commises pendant la première restauration lui fut attribuée, sans qu'il y eût pris part. L'envie et la jalousie faisaient de lui une sorte de bouc émissaire sur lequel on rejetait les iniquités d'Israël.

Témoin de ce déchainement universel, M. de la Boulaye l'avait plusieurs fois engagé à remplir les fonctions de premier ministre, dont on lui donnait la responsabilité. Le conseil était bon, et M. de Blacas, qui en reconnaissait la justesse, par désintéressement ou par modestie, ne se décida jamais à le mettre en pratique.

M. de Blacas avait peu d'imitateurs. C'était à qui

s'emparerait du pouvoir et des places. Les plus ardents à l'escalade étaient précisément ceux qui devaient tout à l'empereur, titres, grades, illustration, fortune. Au nombre de ces derniers, M. de la Boulaye citait le maréchal Soult qui, à force d'instances, et avec l'appui du comte d'Artois, avait obtenu le portefeuille de la guerre, retiré des mains du général Dupont. Le mécontentement de l'armée était le symptôme le plus alarmant du moment; on comptait sur le maréchal pour y remédier. Il avait en effet imaginé un plan qui, s'il eût été mis en pratique, aurait vraisemblablement coupé court au mal. Ce plan, exposé dans un mémoire communiqué à M. de la Boulaye, consistait à dissoudre l'armée, à organiser provisoirement les gardes nationales, puis à recomposer une armée nouvelle qui fût entièrement au roi. Mais en même temps l'ambitieux maréchal proposait, comme moyen infaillible de succès, de faire revivre en sa faveur la charge de connétable de France, qui lui aurait conféré les pouvoirs de généralissime. Ce beau projet, qui devait mettre entre ses mains l'épée des Clisson et des Duguesclin, fut déjoué par le retour de Napoléon de l'île d'Elbe, retour dont le maréchal ne fut pas le moins contrarié. Cependant

l'aigle impérial, volant de clocher en clocher, s'approchait des Tuileries. Dans l'intérieur de ce palais ce n'étaient que conseils sans résultats, allées et venues inutiles, projets aussitôt abandonnés que formés. Le retour précipité du comte d'Artois de Lyon acheva d'y porter la confusion et la terreur. On ne parla plus que de partir, non pour la Vendée restée libre, mais pour Lille qui ouvrait un passage à la frontière. Le roi, accompagné de M. de Blacas, partit en effet dans la nuit du 19 au 20 mars.

M. de la Boulaye voulut, avant de rejoindre les fugitifs, brûler tous les papiers de nature à compromettre un grand nombre de familles. Mandé le 27 mars par M. de Montalivet, nommé intendant de la liste civile impériale, il s'empressa de recommander à sa bienveillance les employés du ministère, pour la plupart anciens serviteurs de l'empire, et en même temps il lui remit sa démission des fonctions de secrétaire général de ce ministère. « Monsieur, lui dit M. de Montalivet, vous avez servi fort honorablement dans la marine, ne désireriez-vous pas y rentrer? — Monsieur, répondit M. de la Boulaye, il n'y a pas de veuve qui ne porte au moins un an le deuil de son mari,

trouvez bon que je donne à la famille royale ce même témoignage de regrets et de reconnaissance. » Une déclaration si simple était faite pour toucher un homme qui, à l'élévation de l'esprit, unissait toutes les délicatesses du cœur. « M. de la Boulaye, répliqua avec un accent ému M. de Montalivet, je respecte vos scrupules; mais dans six mois, dans un an, quand il vous plaira enfin, venez me trouver, et quelque chose que vous désiriez, comptez sur moi. » Sur cela, M. de Montalivet pria M. de la Boulaye de lui présenter les employés du ministère, ce que ce dernier s'empressa de faire. Un de ces employés qui lui devait sa place et qui se croyait autorisé à mordre la main qu'il léchait la veille, s'avisa de prendre la parole pour contester à l'ex-secrétaire général le droit de faire la présentation. Un regard foudroyant de M. de Montalivet fit rentrer la parole dans le gosier de ce misérable, à qui une si odieuse ingratitude valut sur le champ la perte de son emploi.

M. de la Boulaye, après avoir mis ordre à ses affaires, alla rejoindre le roi à Gand où, parfaitement accueilli par le monarque et par M. de Blacas, il reprit ses fonctions, réduites pendant les Cent-jours à une simple sinécure.

Cependant le temps s'écoulait et l'empereur, qui avait eu la chance de relever sa fortune, n'eut pas celle de la rétablir. Le désastre de Waterloo rouvrait une seconde fois aux Bourbons les portes de la France. Le roi, accompagné d'un petit corps d'armée de 4,000 hommes, tous Français, s'achemina vers Paris. Au moment de fouler de nouveau le sol de la patrie, M. de Blacas vint prendre congé du roi. En vain le monarque voulut-il le retenir par les plus fortes et les plus tendres instances, M. de Blacas fut inébranlable. « Je suis trop impopulaire, disait-il, pour ne pas me croire obligé en conscience de m'abstenir de reparaître avec Sa Majesté. » Conduite magnanime, quand on la rapproche des honteuses défections, des défaillances morales, des calculs intéressés qui signalèrent cette époque.

Le portefeuille de la maison du roi, délaissé par M. de Blacas, puis refusé par M. de Richelieu, passa entre les mains de M. de le comte de Pradel, homme d'un rare mérite, loyal, modeste et d'une discrétion à toute épreuve.

Unis intimement l'un à l'autre par les liens de l'amitié et de l'estime, par la conformité des sentiments et des principes, MM. de Pradel et de la Boulaye, sans égard

pour la subordination hiérarchique, mirent leurs efforts en commun pour imprimer une direction salutaire aux affaires de la maison du roi. Le temps, qui a mis fin à cette association dans une œuvre commune, n'a rien enlevé à l'attachement et à la sympathie mutuelle qu'ont toujours montrés l'un pour l'autre ces deux honorables personnages.

Cette situation, qui donnait à M. de la Boulaye une influence prépondérante, avait, en même temps que ses occupations, augmenté le nombre de ses envieux et de ses ennemis; mais il trouvait dans le bien qu'il faisait un dédommagement. Il voyait en quelque sorte se dérouler devant lui toutes les misères de la France; que de services à récompenser, que d'honorables familles à soulager! Mais à côté de cela, combien de sollicitations importunes, de demandes exagérées, de plaintes sans fondement! Discerner le vrai du faux n'était pas chose facile; moins facile encore était-il de contenter tout le monde.

Dès l'année 1816 commença entre les royalistes une scission habilement fomentée par M. de Caze, ministre de la police, attaché depuis 1814 aux intérêts de la maison d'Orléans. Cet homme beau, spirituel, aux

dehors séduisants, aux manières souples et caressantes, avait su conquérir la confiance d'abord, puis l'affection de Louis XVIII. Assez durement traité par la chambre de 1815, il avait peu à peu amené le vieux roi à l'idée d'un ministère libéral, puis il avait poursuivi son plan qui consistait, nous l'avons dit, à désunir les amis du roi et à préparer les voies à l'avènement de la branche cadette de Bourbon. Il était parvenu à aigrir le cœur de Louis XVIII contre son frère, qu'il lui représentait sans cesse comme blâmant toutes ses mesures, et se promettant à sa mort de démolir toutes ses institutions.

M. de la Boulaye n'était pas homme à dévier et à se laisser entraîner dans la voie détournée que M. de Caze ouvrait aux partisans de la royauté. Il avait même repoussé avec quelque éclat les propositions qui lui avaient été faites dans ce sens. Ne pouvant le gagner, il fallait le faire destituer; c'est ce que tenta M. de Caze, mais il ne put dans cette circonstance triompher de l'intérêt et de la bienveillance que le roi portait au secrétaire général de sa maison dont il avait si souvent pu apprécier le dévoûment et la droiture.

Cependant, à la mort du duc de Berry un cri général s'éleva contre M. de Caze, qui dut quitter le ministère.

La présidence du conseil fut confiée à M. le duc de Richelieu. Ce nouveau ministère céda lui-même la place à celui qui a été connu sous le nom de ministère Villèle.

M. de la Boulaye avait été très-lié avec M. de Villèle, et cette liaison, très-ostensible, l'avait pendant le ministère de M. de Caze fort compromis aux yeux de ce ministre. Lors de la création du ministère Villèle, il fut un moment question de faire entrer M. de Blacas dans la nouvelle combinaison; M. de la Boulaye, obéissant plutôt aux entraînements de l'amitié qu'aux conseils de la prudence, crut pouvoir en parler franchement à M. de Villèle dont un pareil projet ne faisait pas l'affaire. Craignant, non sans raison peut-être, que M. de Blacas venant à reprendre son ascendant sur le cœur du roi, le chef du ministère ne fût réduit au rôle de simple satellite de l'astre qui allait remonter à l'horizon, M. de Villèle fit tant et si bien que le nom de l'ancien favori fut effacé de la liste où le roi l'avait placé lui-même. Cependant la démarche honorable, mais impolitique, de M. de la Boulaye indisposa vivement M. de Villèle, qui, depuis et en toute circonstance, lui témoigna une malveillance marquée, comme nous ne tarderons pas à le voir.

Le changement de ministère amena un changement dans la direction de la maison du roi. M. de Pradel fut remplacé par le général de Lauriston, petit-neveu de Law, militaire distingué de l'empire, et comme tel agréable à l'armée. M. de la Boulaye fut bien à la vérité maintenu dans ses fonctions, mais il ne trouva plus dans le nouveau ministre ni la bienveillance ni l'unité de vues et d'action auxquelles l'avaient habitué les prédécesseurs de M. de Lauriston. Un régime si nouveau et en même temps si pénible pour lui, les soins à donner à sa santé altérée par des travaux excessifs, le déterminèrent à donner sa démission, que le roi ne voulut pas accepter sans lui donner en même temps une nouvelle marque de son affection ; il créa pour lui une charge nouvelle, celle de contrôleur général de toutes les dépenses de sa maison. Mais M. de Lauriston, d'accord en cela avec M. de Villèle, s'efforça, par tous les moyens en son pouvoir, d'annuler ces fonctions et parvint, quelques mois avant la mort de Louis XVIII, à faire supprimer le contrôle général.

Par suite de cette suppression, M. de la Boulaye fut mis en disponibilité avec le titre d'intendant de la maison du roi. Il reçut dans cette circonstance, de la

part du comte d'Artois, un témoignage d'intérêt bien propre à le dédommager de ses petites disgrâces. Ce prince, à qui personne ne contesta jamais les qualités du cœur, voulut exprimer lui-même à M. de la Boulaye ses regrets pour l'injustice qu'on lui avait fait subir, et comme M. de la Boulaye témoignait à Son Altesse sa gratitude pour toutes les bontés dont elle daignait le combler. « Monsieur, ajouta le prince en terminant, je n'ai fait que vous rendre justice, car il n'est personne qui ne m'ait dit du bien de vous. »

Les loisirs que créa à M. de la Boulaye cette situation, lui permirent pour la première fois de vivre enfin pour les siens et pour lui-même. Ce fut le temps le plus heureux de sa vie. Recherché, accueilli avec empressement et distinction dans les salons politiques et littéraires, il put donner pendant quelques années ample satisfaction à son goût inné pour cette conversation pleine à la fois d'élévation et de charme dont les interlocuteurs se rencontrent si rarement ailleurs qu'à Paris. Ce n'est que là, en effet, que se trouvent la dignité sans morgue, la familiarité sans vulgarité, l'élégance sans prétention et sans afféterie, et cette adorable simplicité de manières qui, dans les rapports sociaux

comme dans les œuvres de l'esprit, est le comble de l'art. Les salons du duc de Coigny, du maréchal de Vioménil, des duchesses de Narbonne, de Duras, étaient ceux que fréquentait le plus M. de la Boulaye et qu'il ne cessa jamais de regretter. Que de fois j'ai vu une larme humecter sa paupière, alors que ses souvenirs se reportaient sur ces nobles maisons, toutes aujourd'hui fermées par la mort.

M. de la Boulaye rentra dans la vie publique au moment déjà fort critique où le ministère Villèle, harcelé par une opposition violente et systématique, s'était décidé à affronter les chances de la dissolution de la chambre des députés et d'une nouvelle élection, mesure qui devait précipiter la chute de ce ministère et hâter celle de la royauté elle-même. Nommé député au grand collége de l'Ain en novembre 1827, M. de la Boulaye aborda la tribune dès le début de la session, et prit une vive part à la lutte, défendant avec une énergie et un dévoûment dignes d'un meilleur succès ses sentiments et ses convictions monarchiques, contre une opposition d'autant plus redoutable qu'elle s'était, dès les premiers jours, accrue d'un nombre assez considérable de royalistes qui s'allièrent et votèrent

depuis avec le centre gauche, et qui formèrent un nouveau parti dans la chambre, appelé *le parti de la défection*.

Ardent à l'attaque, prompt à la réplique, sans cesse sur la brèche, quoique novice dans la stratégie parlementaire, M. de la Boulaye fit d'abord plus d'une faute de tactique. Mais il y avait dans l'ensemble de ses allures une loyauté, une franchise qui involontairement prévenaient en sa faveur et désarmaient l'irritation de ses adversaires. Ce fut du camp de ces derniers et de la part même de leur chef que lui fut donné un avis dont il fit son profit, et qu'il reçut avec une déférence et une gratitude qui lui valurent depuis l'attachement de l'homme éminent qui a tenu une si grande place dans la révolution de juillet, de Casimir Périer.

A l'occasion d'un amendement que la gauche ne voulait pas laisser discuter, M. de la Boulaye était monté à la tribune où il s'obstina à parler malgré les conversations particulières, les interruptions et les murmures de la gauche. Peu de jours après, Casimir Périer l'aborda et l'entraîna dans un coin de l'hémicycle. « Mon cher collègue, lui dit-il, je suis un des vieux combattants de la chambre, permettez-moi de

vous donner un avis. Vous avez essayé récemment de faire violence à la volonté manifeste de la majorité, en vous obstinant à prononcer jusqu'au bout un discours qu'elle avait résolu de ne pas écouter. C'est une faute de tactique qui pourrait vous nuire et dans laquelle il est de votre intérêt de ne pas retomber! Je ne sais, ajouta-t-il, pourquoi je vous dis cela, car vous êtes de ceux qui me paraissent destinés à faire la plus rude guerre à l'opposition dont je fais partie; mais j'éprouve une sympathie qui m'entraîne vers vous, et c'est là le seul motif qui m'a poussé à vous donner cet avis. »

Cet avis, loyalement donné, cordialement reçu, fut le point de départ des relations affectueuses et amicales qui ne cessèrent de subsister depuis entre ces deux personnages, divisés par les opinions et les principes, mais étroitement rapprochés par l'élévation de l'esprit et la générosité des sentiments. Combien de fois ai-je entendu M. de la Boulaye déplorer que la branche aînée n'ait pas eu au service de sa cause un homme aussi grand par l'intelligence, le talent et le courage que l'était Casimir Périer. « Combien, ajoutait-il, le sort de ce dernier eût, dans cette hypothèse, été meilleur! Il ne serait pas mort à la peine, victime de

la dissimulation et de la politique astucieuse d'un roi qui lui devait l'affermissement de son pouvoir! »

Le ministère de M. de Martignac ne fut qu'un temps d'arrêt dans la chute; il ne restait au malheureux Charles X que le choix des fautes. Il en fit une capitale et sans remède en choisissant pour ses nouveaux ministres les trois noms, à tort ou à raison, les plus antipathiques de France, dans l'opinion des royalistes eux-mêmes : le prince de Polignac, le comte de la Bourdonnaye et le général Bourmont.

Des choix aussi impolitiques augmentèrent l'audace des partis. On attribua au gouvernement les projets les plus extravagants, celui entr'autres de détruire la charte et de la remplacer par le régime des ordonnances. Alors s'organisèrent les associations pour le refus de l'impôt, provoquées et présidées par les députés de l'opposition. Le trouble et la mésintelligence se mirent au sein même du conseil des ministres. Le comte de la Bourdonnaye, jaloux de la faveur du prince de Polignac, effrayé en outre de l'aspect de plus en plus menaçant de la situation, sortit du conseil en déclarant que : « *dans une partie où il jouait sa tête, il voulait au moins tenir les cartes.* »

Un mois environ avant l'ouverture des chambres, M. de la Boulaye eut avec le prince de Polignac une conversation fort sérieuse. Le prince s'étant plaint longuement de l'exaspération toujours croissante de l'opinion publique que la presse libérale ne cessait d'égarer par des récits calomnieux et des accusations sans fondement, « les blessures que fait la presse, lui répondit M. de la Boulaye, ne peuvent être guéries que par elle-même; pourquoi ne pas vous en servir pour éclairer ceux qui ont été abusés par elle? Pourquoi, dans un rapport que vous adresseriez au roi, et que vous auriez le soin de faire insérer dans tous les journaux, n'exposeriez-vous pas résolument tous les griefs suscités et exploités par la presse, avouant ceux qui peuvent être fondés et réfutant ceux qui ne le sont pas, indiquant d'avance à Sa Majesté la marche à la fois ferme et constitutionnelle que le ministère se propose de suivre pour ramener le calme dans les esprits? Ce serait le moyen de résoudre avant la session beaucoup de questions épineuses et de prévenir, par une déclaration sincère et spontanée, les objections les plus graves. »

Le prince goûta fort cette idée et pria M. de la Boulaye

de lui préparer le canevas du rapport en question, ce que celui-ci s'empressa de faire. Ayant porté son travail quelques jours apres, le prince s'en montra très-satisfait; mais il ajouta, « *qu'après mûre réflexion, le conseil était d'avis de ne s'expliquer que devant les chambres.* » Résolution regrettable, car quel profit pouvait-on se promettre d'explications données devant une opposition décidée à ne rien entendre?

Cependant quelques mois après cette entrevue, le conseil de M. de la Boulaye revint en mémoire au ministre qui rédigea ou fit rédiger le rapport; mais le moment opportun était passé. Ce rapport fut depuis retrouvé dans les archives de la chambre des pairs, et inséré dans l'*Histoire de la dernière année de la Restauration* par M. Boullée, notre honorable compatriote, ancien magistrat, publiciste aussi consciencieux que distingué, et intime ami de M. de la Boulaye.

A l'époque même où eut lieu la conversation de M. de la Boulaye avec le prince de Polignac, il reçut deux propositions de nature à tenter un homme plus accessible à l'ambition qu'au devoir. D'une part, le baron d'Haussez, ministre de la marine, voulait l'attacher à son ministère en qualité de sous-secrétaire

d'Etat; de l'autre, M. de Montbel, ami de M. de la Boulaye, et alors ministre de l'intérieur, lui offrait la direction des affaires de ce département. A l'un et à l'autre, M. de la Boulaye répondit : « Qu'accepter en un pareil moment une position ministérielle, ce serait affaiblir l'influence qu'il pouvait exercer à la chambre, donner une couleur intéressée à ses opinions dont personne jusques-là n'avait pu contester l'indépendance; ce serait de plus, ajoutait-il, se poser en défenseur d'une place plutôt que de la royauté; enfin il représenta qu'il lui paraissait plus utile et plus convenable, pour le gouvernement et pour lui-même, de ne recevoir les faveurs royales que lorsqu'elles seraient plus complètement justifiées par ses services. »

La session s'ouvrit enfin au milieu de l'extrême agitation des partis que l'on n'avait rien fait pour calmer. La commission de l'adresse, où l'opposition se trouvait en majorité, refusa son concours au ministère. La discussion du projet dépassa en violence tout ce qu'on avait vu jusqu'alors. Ce n'étaient qu'attaques furibondes, interpellations injurieuses, partant de tous les bancs de l'opposition. A défaut d'actes à incriminer, on s'en prenait aux intentions, moyen commode de

****

n'être pas contredit. Le ministère ne sut pas se défendre ou se défendit maladroitement. Enfin la réponse de la commission fut acceptée par 221 voix, nombre fatal qui déjà avait signalé l'alliance de l'opposition libérale et de la défection.

Le lendemain, M. de la Boulaye écrivit à M. de Montbel pour le supplier de ne pas céder au découragement, et par-dessus toute chose, de ne recourir à aucun moyen extrême, marche la plus sûre, suivant lui, pour démasquer l'opposition et la mettre au pied du mur en la forçant à s'expliquer. Quelques heures après, il allait tenir le même langage au prince de Polignac, lequel lui avoua que déjà une trentaine de signataires de l'adresse étaient venus le trouver pour lui exprimer leurs regrets et lui promettre leur concours pour l'avenir. La marche à suivre, conseillée par M. de la Boulaye, était donc la plus sûre et la plus prudente, mais, hélas !

Quos vult perdere Jupiter, dementat !

Il fut répondu à l'adresse par une ordonnance de prorogation, faute amère qui conduisait à une dissolution. En vain M. de la Boulaye s'efforça-t-il de

prévenir cette dernière mesure en représentant à M. de Chabrol les raisons qui devaient détourner le roi de tenter de nouvelles élections, la possibilité de se tirer d'affaire avec la chambre actuelle dont beaucoup de membres regrettaient le vote hostile qu'ils avaient émis. M. de Chabrol, qui partageait cet avis, fit valoir de son mieux au conseil les raisons de M. de la Boulaye, mais sans pouvoir l'emporter sur un parti pris. La dissolution fut prononcée!

Désigné pour présider le grand collége du département de l'Ain, dont il était député, M. de la Boulaye, dans l'audience de congé que lui donna le roi, ne lui dissimula aucune de ses appréhensions et ne lui cacha pas qu'au point où les choses en étaient venues, ce n'était que sur la fermeté du roi que reposait le salut de la France. « M. de la Boulaye, interrompit Charles X, mon parti est pris, je ne reculerai pas d'une semelle. » Telles furent les paroles textuelles de ce malheureux prince, qui était loin de se douter que bientôt il aurait à reculer de Saint-Cloud à Cherbourg, de là en Ecosse et en Bohême, puis enfin à Goritz où il devait laisser sa dépouille mortelle.

Réélu député, M. de la Boulaye alla attendre dans

sa terre de Romenay le jour de la convocation des chambres. Au lieu d'une ordonnance de convocation, ce fut un ordre de dissolution qui arriva ; c'est-à-dire un coup d'Etat. Si téméraire que fut un parti aussi disproportionné avec l'énergie et la capacité de ceux qui l'avaient mis en œuvre, au moins pouvait-on espérer encore que le ministère avait pris les précautions requises pour en assurer le succès. Toutefois, pour qui connaissait le ministre dirigeant chargé de tenir tête à une situation aussi périlleuse, l'attente des événements devait être pleine de doute et d'anxiété. Plusieurs jours s'écoulèrent pour M. de la Boulaye dans une attente de cette nature, et les premières nouvelles qui lui parvinrent à Romenay lui apprirent le succès de l'insurrection de juillet, le départ du roi et de sa famille. Bientôt après le *Moniteur*, interrompu pendant quelques jours, apporta le compte-rendu de la séance du 7 août et de l'intronisation de Louis-Philippe.

Serviteur personnel des Bourbons de la branche aînée, M. de la Boulaye ne pouvait prêter serment à un prince qui avait été l'instigateur et était devenu le bénéficiaire de la révolution de juillet Il envoya sur-le-champ sa démission de député, et s'établit dès-lors

définitivement en Bresse, où il vécut depuis dans un éloignement absolu des affaires, passant la belle saison dans son château de Romenay et ses hivers à Bourg.

Pour la plupart des hommes qui ont participé aux agitations de la vie publique, la retraite est ordinairement une épreuve difficile, une cause incessante de regrets, de retours amers vers le passé, une sorte de mort anticipée. Un des maîtres de la parole a dit excellemment : *La solitude est la patrie des forts.* [1] Pour s'y complaire, en effet, il faut que les puissances de l'âme soient dominées par un sentiment d'une nature supérieure, que par la méditation et la prière l'homme entretienne avec Dieu un commerce intime et suivi, que les choses et les intérêts d'en haut viennent peu à peu se substituer aux choses et aux intérêts d'ici-bas. Il faut, en outre, qu'indépendant des circonstances extérieures et éventuelles, l'esprit trouve dans son propre fonds les ressources nécessaires à son activité. M. de la Boulaye possédait ces conditions essentielles. Jamais à aucune époque de sa vie il n'avait perdu de vue les enseignements religieux qu'il avait reçus sur

[1] L'abbé de Ravignan.

les genoux de sa mère; toujours, même au milieu des orages de la jeunesse, ils avaient été la règle et le frein de sa conduite; avec l'âge leur empire s'était accru et fortifié, et à mesure qu'elle s'éclairait davantage, sa foi devenait plus soumise et plus pratique. Voilà pour l'âme. Quant à l'esprit, nous avons dit déjà quel était le sien : aiguisé, poli, raffiné par le commerce du monde, l'habitude de la cour, se produisant au dehors par ce langage inimitable qui semble la propriété exclusive d'une caste, qui ne s'apprend ni par l'étude ni dans les livres et dont nos mœurs contemporaines auront bientôt, hélas! perdu la tradition.

Dans un esprit ainsi fait la nature avait primitivement déposé un germe, celui de la poésie, qui se développa spontanément, sans le secours de l'exercice et du travail. Chose inexplicable, cet homme qui, ainsi que la plupart de ses contemporains, n'avait pas eu le temps d'être jeune, qui, jusqu'à l'âge de quarante ans, avait passé ses jours et une partie de ses nuits dans la sécheresse du travail administratif, s'était constamment montré fidèle au culte des muses.

Dès l'âge de seize ans, sa verve poétique avait pris son essor à l'occasion de la mort prématurée d'une parente

qu'il aimait tendrement, et dont il accompagna la dépouille mortelle au cimetière. Arrivé dans ce champ du repos et de l'égalité, il s'étonna de voir les hommes de la révolution gisants pêle mêle avec leurs victimes. Dans une pièce de vers consacrée au souvenir de sa parente, se trouve la pensée suivante qui met en plein relief la bonté native de son cœur et la précocité de sa muse naissante :

O jour épouvantable, où dormant sous la terre
Vous serez éveillés par l'éternel tonnerre,
Où pâles et tremblants, sortant de vos tombeaux,
Vous renaîtrez pour vivre à des tourments nouveaux,
Où pressés, accablés par toutes vos victimes,
Ayant un Dieu pour juge et pour témoins vos crimes,
Vous serez poursuivis par des feux dévorants.
Je ne puis leur vouloir tant d'affreuses misères !
Ils sont hommes, hélas ! ils sont aussi nos frères !
Que pourrais-je gagner à tous ces châtiments?
Leurs tourments pourront-ils adoucir mes tourments ?
Ah ! que plutôt du Ciel la bonté secourable
Daigne jeter sur eux un regard favorable ;
Que détestant leur crime, abjurant leurs fureurs,
Ils reportent vers lui leur espoir et leurs cœurs !...

Au moment où se produisait en France une réaction

vengeresse contre la fureur homicide des hommes de la révolution, n'est-il pas surprenant de trouver dans le cœur d'un enfant, âge que l'on a dit être sans pitié, un pareil trésor de mansuétude et de commisération. Mieux que ne pourrait le faire toute ma prose, ces quelques vers, dans lesquels se reflète un sentiment si élevé de charité chrétienne, nous donnent une idée exacte du caractère et des tendances du jeune poète.

Les poésies qui appartiennent à la jeunesse de M. de la Boulaye forment un assez gros bagage. Elles se composent, pour la plus grande partie, d'élégies, genre fort en vogue sous le consulat et l'empire; de contes, de fables, de chansons et autre fretin littéraire que l'auteur a inexorablement condamné à l'oubli. Quelques épîtres ultrà-sentimentales, qu'il appelait les erreurs de sa jeunesse *(delicta juventutis)* ont vraisemblablement motivé cet arrêt.

Dans sa douce retraite de Romenay, entouré d'une famille dont il était l'idole, les lettres qui avaient occupé les rares loisirs de sa jeunesse furent à la fois le charme et la distraction de ses vieux jours. Son rôle politique était achevé; de nouveaux acteurs occupaient la scène : principes, institutions, mœurs, tout était

changé. La France s'était placée de nouveau sur la pente des révolutions : 1830 faisait pressentir 1848; avec cette perspicacité, qui est le fruit de l'expérience et de l'étude réfléchie de l'histoire, M. de la Boulaye entrevoyait l'avénement plus ou moins rapproché, mais inévitable selon lui, d'une révolution, non plus politique seulement, mais sociale. Aussi avait-il, sans réserve comme sans retour, adressé à l'Espérance et à la Fortune le suprême adieu d'Horace à ces trompeuses divinités :

Inveni portum; Spes et Fortuna valete!
Sat me lusistis, ludite nunc alios.

Dans l'une des plus jolies pièces qui font partie du recueil de ses œuvres, et qu'il intitula : *Mon Ermitage*, il nous apprend lui-même combien la solitude s'assimilait à ses goûts :

Ma solitude
N'a rien de rude;
Tout est bonheur
A qui sait vivre
Avec un livre,
Avec son cœur,
Loin de la foule.
Ainsi s'écoule

A peu de frais
Chaque journée,
Jamais fanée
Par des regrets.
Vie ignorée,
Toute dorée,
Où sans émoi
Je vis pour moi,
Libre de crainte
Et de contrainte,
En mon châlet,
Laissant en somme
Agir chaque homme
Comme il lui plaît.

Dans cet heureux ermitage reparut la muse qui avait inspiré sa jeunesse, muse chaste, sévère, dépouillée du faux brillant et de ce décevant mirage dont se laissent assez généralement éblouir les jeunes disciples d'Apollon. Mais reléguée au second rang, la poésie dut céder le pas à de plus graves occupations. Etre utile à ses semblables, dans toutes les conditions où il plaît à la Providence de nous placer, était pour M. de la Boulaye un principe et un devoir impérieux; ce fut aussi le but constant de ses efforts. Il avait commencé

par jeter sur le papier quelques études sur les diverses révolutions qu'il avait traversées, lorsqu'un succès littéraire vint donner un autre cours à ses occupations.

L'Académie de Lyon ayant mis au concours la question : *De la mission des Académies de province;* celle de Besançon : *De l'utilité de l'observation du Dimanche*, l'ermite de Romenay voulut prendre part à cette lutte pacifique. Son premier essai fut un coup de maître. Des deux mémoires précités, l'un fut couronné à Lyon, l'autre mentionné de la manière la plus flatteuse à Besançon. Un début si heureux, dans une carrière toute nouvelle pour lui, devint un puissant encouragement. L'athlète avait appris à connaître ses forces, il ne négligea plus dès-lors l'occasion de descendre dans l'arène où l'attendaient de nouveaux triomphes. Quatre fois l'Académie de Besançon ouvrit la lice, quatre fois il y entra et en sortit vainqueur.

De nouvelles palmes lui furent décernées par les Académies de Mâcon, de Metz, de Nîmes, et voici, après celles que nous venons d'indiquer, quelles furent les questions traitées et débattues dans ces tournois littéraires : *De l'obéissance aux lois; — De l'influence de Paris sur les mœurs; — Devoirs réciproques des domestiques*

et des maîtres; — Du mariage; — Du partage égal dans les successions; — Causes de l'affaiblissement de l'autorité paternelle; — De la passion du bien-être matériel; — De l'institution des salles d'asile.

Ces importantes questions, en même temps qu'elles accusent de la part des Académies qui les ont posées un sentiment réfléchi des besoins de la société actuelle, supposent chez les écrivains qui en ont poursuivi les solutions de vastes connaissances en histoire, en politique, en jurisprudeuce. Dire que M. de la Boulaye retira de tous ces divers concours des couronnes ou des mentions honorables, c'est dire et prouver en même temps quelle était l'étendue de son esprit, l'élégance et l'habileté de sa plume.

Ces travaux, objets de méditations profondes et de recherches sans nombre, laissaient à son esprit son enjouement et sa sérénité; l'âge n'amortissait ni le feu ni la fécondité de son imagination. Mêlant dans une égale mesure le plaisant au sévère, il se délassait à composer des fables, genre de poésie qui, sous le voile d'un ingénieux badinage, lui permettait de formuler en préceptes et en maximes d'utiles vérités, fruits de ses réflexions et de sa longue expérience.

Un choix de ces fables est aujourd'hui publié par les soins de son fils, héritier du nom et de la considération qui entourait un père aussi digne de mémoire. Ce n'est pas au public que s'adresse le volume qui les renferme, mais exclusivement à la famille et aux amis du noble défunt. Cette circonstance me dispense d'émettre sur le mérite littéraire de ces compositions mon opinion personnelle, persuadé que les destinataires privilégiés partageront le vif plaisir qu'elles me font éprouver, et qu'ils y trouveront un reflet de l'esprit, du langage et du caractère de l'auteur, objet de nos regrets communs. Au surplus, j'ai déjà peut-être trop perdu de vue qu'il y a des bornes assignées à toute chose, et qu'une Notice n'est ni une dissertation ni une histoire.

Bourg-en-Bresse, le 6 août 1857.

JULES BAUX.

A mes Petits-Enfants.

Chers enfants, c'est à vous que je dédie ces Fables, dernières occupations littéraires de ma vieillesse. Elles ne brillent ni par l'éclat et la finesse de la pensée, ni par la richesse de la poésie ; mais elles ont quelque prix pour moi, et en auront un peu pour vous, je l'espère, par le travail assidu qu'elles m'ont coûté, et les heures que je leur ai données.

N'y cherchez, au surplus, ni plan préconçu, ni méthode particulière. Je les écrivais comme elles se présentaient à mon esprit, sans autre but que de me satisfaire. J'évitais surtout, autant qu'il m'était possible, de me traîner sur des sujets

rebattus, ou qui ont été traités par d'autres beaucoup mieux que je n'aurais pu le faire. Le difficile était de les trouver, et il se peut bien que connaissant peu, dans l'isolement où je vis depuis 1830, la littérature nouvelle, je n'aie pas toujours évité ce grave inconvénient. Aussi, pour n'y pas tomber, je guettais les sujets, que j'espérais nouveaux, comme on dit que les chats guettent les souris, et l'on sait qu'en pareils cas, grasses et maigres, toutes y passent. Vous trouverez donc parmi ces Fables quelques-unes acceptables, d'autres médiocres, quelques autres mêmes qui valent encore moins; certaines aussi dont la moralité vous paraîtra tirée de trop loin. Je compte sur votre indulgence. Elle fermera vos yeux sur leurs défauts. Qui sait même (cette idée me fait sourire) si parmi toutes ces Fables, il ne s'en rencontrera pas quelques-unes qu'un jour vous ferez apprendre à l'un de vos enfants que je ne verrai pas, et que d'avance je n'aime pas moins de tout mon cœur.

Voilà, chers enfants, sur ce sujet ma confession tout entière; et comme vous êtes fort nombreux, voilà pourquoi je veux les faire imprimer, non pour le public, qui se soucierait fort peu de mes œuvres, mais pour vous et quelques amis qui me restent, sur tant que j'ai perdus, et qui voudront bien m'accorder la même indulgence que je réclame de vous.

Votre père a désiré que je joignisse à ce petit Recueil quelques autres pièces de vers, faites à diverses époques où mes loisirs me permettaient de me livrer à mes fantaisies poétiques. Je

souhaite qu'elles puissent également vous plaire. J'en ai fort élagué le nombre. Ce qui pouvait passer au temps où je les écrivais, ne serait probablement plus goûté du vôtre. Mais quand tout change autour de nous, il y a une chose qui du moins ne subira aucune altération pour moi, c'est la tendre et paternelle affection que je vous porte, et qui durera toute ma vie et par-delà, j'espère.

Bourg, janvier 1856.

Vte DE LA BOULAYE.

*****

LIVRE PREMIER.

FABLES.



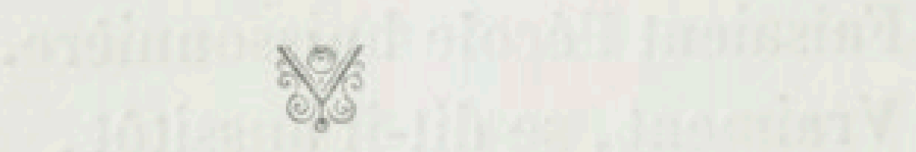
LIVRE PREMIER.

Fables.

LE JEUNE CHAT, LA POULE ET LES POUSSINS.

Un jeune chat cherchait fortune ;
Il avait faim. Près du logis,
Des yeux il guettait les souris,
Sans en pouvoir trouver aucune.
Pourtant le drôle était adroit,
Déjà connu par maint exploit
Et n'aimant guère la diète.
Mais voyant tout son temps perdu,
Le pauvre diable confondu
Songeait enfin à la retraite,
Quand tout à coup il aperçoit
Des poussins, race aventurière,
Qui de l'enceinte hospitalière
Trouvant le cercle trop étroit,
Faisaient l'école buissonnière.
Vraiment, se dit-il aussitôt,
Voilà de quoi faire bombance,
Et ces oisillons, je le pense,
Me tiendront lieu d'un joli rôt.

Amis poussins, je m'en vais faire
A vos dépens fort bonne chère.
Il dit; se glisse à pas de loup,
Traînant son ventre jusqu'à terre,
S'approche d'eux avec mystère
Pour ne pas éventer le coup.
Il comptait sans la vigilance
De la poule qui, d'assez loin,
Avait surpris sa manigance,
Et la surveillait avec soin.
Vers les petits elle s'élance,
Les rappelle à soi par un cri,
Et leur donne à tous un abri,
En les recueillant sous son aile;
Puis, au matou désarçonné
Par la prudence maternelle,
Montrant un bec déterminé :
Si tu les veux pour ton dîné,
Viens les prendre ici, lui dit-elle.
Le chat n'eut garde, et de ce pas
Il décampa, pleurant tout bas
Ce bon repas qu'il comptait faire,
Craignant d'apprendre à ses dépens,
Ce que, pour sauver ses enfants,
Peut le courage d'une mère.



LE PRISME.

—

Dans le recoin le plus obscur
D'un beau cabinet de physique,
Placé suivant les règles de l'optique,
Un prisme était contre le mur.
Dans cet isolement extrême,
N'ayant nul éclat par lui-même,
Il attirait fort peu l'attention.
Mais dès qu'en traçant son sillon,
Le soleil, d'un rayon oblique,
Le touchait dans un point donné,
Soudain, par un effet magique,
Le prisme était illuminé,
Offrant, au regard étonné,
L'ensemble rare et magnifique
De mille brillantes couleurs,
Véritable gerbe de fleurs
D'une nuance si parfaite,
Que jamais peintre en sa palette
Ne les aurait su rassembler.
Mais le rayon venant à se voiler,
Adieu les rubis et les roses;
Ces pauvres fleurs, à peine écloses,
Perdant subitement leur éclat emprunté,
Retombaient dans l'obscurité,

Et ce beau prisme qui naguère
Scintillait de tant de clarté,
De son rayon déshérité
N'était plus qu'un morceau de verre,
Tout nu, sans vie et sans couleur.

Quelle leçon, ami lecteur,
Doit-on tirer de cette fable ?
Plus d'une à mon gré profitable
Pourrait se rencontrer ici.
Je n'en prends qu'une et la voici ;
A nos gouvernants je la donne
Pour leur agrément, leur profit :
C'est qu'en un point il n'est personne
Qui manque absolument de talent et d'esprit.
Sots, impuissants, hors de leur sphère,
Ils ne pourraient qu'embarrasser;
Mis en leur jour, c'est le contraire :
L'affaire est de les bien placer.

L'HOMME ET L'OISEAU.

Nous voyons dans les jours d'orage,
L'oiseau par instinct aguerri,
Venir demander un abri
A quelqu'arbre du voisinage.

Là, si faible soit-il, sur la branche perché,
Plus l'aquilon souffle et fait rage,
Et plus il s'y tient attaché!
Il s'y cramponne, et la tempête
Eclate et passe sur sa tête
Sans avoir pu l'en détacher.

Ainsi, sans bien loin le chercher,
En est-il pour nous de la vie
Souvent d'amertume suivie!...
Car au temps de l'adversité,
Il n'est disgrâce, infirmité,
Qui nous en lasse et nous dégoûte.
Un instinct inconnu nous soutient sur la route.
Si malheureux que nous soyons,
Personne ne renonce à ses illusions,
L'espoir de jours meilleurs nous engage à poursuivre.
A les attendre, hélas! nous bornons tous nos vœux,
Et ce sont les plus malheureux
Qui bien souvent tiennent le plus à vivre.

LE LOUVETEAU ET LE PAYSAN.

Un louveteau, qui hors des bois
Déjà commençait à descendre,
Un beau matin se laissa prendre
Dans les filets d'un villageois.

Celui-ci, qui plus d'une fois
Avait souffert de cette engeance,
Ne songe plus qu'à la vengeance.
Le pauvre animal aux abois,
Voyant sa perte inévitable,
Lui dit, d'une voix lamentable :
« Eh ! Monseigneur, par charité,
Ayez pitié d'un pauvre diable,
Qui n'a pu se rendre coupable
D'aucun méfait prémédité.
Je touche à ma première aurore,
Voyez ma gueule : à peine encore
Y trouverez-vous quelques dents
Dedans.
Epargnez-moi, je vous en prie ;
Foi de loup, durant chaque été
Et vous et votre bergerie
Pourrez dormir en sûreté,
Par tous les Dieux je vous le jure. »
Tu parles d'or, dit le manant,
Mais ne peux changer ta nature,
A la première conjoncture
Elle revient incontinent.
Né loup, et malgré ton envie,
Loup tu seras toute ta vie.
Je sais vos appétits gloutons,
Je connais les goûts de ta race,
Et quelque chose que l'on fasse,
Tu voudras manger mes moutons.
Je ne puis donc te faire grâce,
Fais ta prière prestement.
Disant ces mots, il prend sa hache,

Et d'un seul revers il détache
Du cou la tête, en un moment.

Mieux que beaucoup de gens en France,
Ce paysan avait l'intelligence
Des vrais besoins de la société;
Il savait que l'impunité
D'un méchant, à qui l'on fait grâce,
Est, en accroissant son audace,
Pour les gens de bien qu'il menace,
Un acte d'inhumanité.

LE RAYON ET LE SOURIRE.

Aux bois tout était triste et sombre :
Un nuage épais, de son ombre,
Voilait la lumière des cieux.
Consternés et silencieux,
Les oiseaux au fond de leurs nids,
Tout en berçant leurs chers petits,
Réprimaient leur moindre murmure.
Tout semblait mort dans la nature,
Quand, un rayon perçant soudain
Le sein orageux de la nue,
Les oiseaux, charmés à sa vue,
Reprirent leur joyeux refrain :

Tout s'agita sous la feuillée,
Et le rayon consolateur
A la nature réveillée
Rendit sa première splendeur.

Ainsi, quand près du lit où l'enchaîne la fièvre,
La mère sur son fils veille avec sa douleur,
Qu'un souris de l'enfant vienne effleurer la lèvre,
Et, d'un mieux qu'elle attend aimable précurseur,
Ce souris, doux rayon trop souvent éphémère,
Dans le cœur de la pauvre mère
Fait renaître à la fois l'espoir et le bonheur.

LE LION ET LE LOUP.

Un certain loup, effroi de la contrée,
Avait croqué tant de brebis,
Tant de moutons, grands et petits,
Qu'on eût dit la race enterrée.
Plainte en forme fut déférée
Au lion, seigneur du pays.
Or, ce lion, pour son usage
Se réservait un vaste herbage,
Où maint gibier entretenu
Devait pourvoir à son menu.
Aux plaintes qu'on lui fit entendre
Il répondit : Que voulez-vous?

C'est ainsi que vivent les loups ;
Que moutons sachent se défendre ;
D'ailleurs n'ont-ils point leur berger
Et ses chiens pour les protéger?
C'est là proprement leur affaire.
A tout cela que puis-je faire?
Ainsi parla sa majesté,
Qui, par un geste assez maussade
Et sans autre formalité,
Mit à la porte l'ambassade.
Or, il advint à quelques jours de là,
Que, poussé par sa faim vorace,
Messire loup, dans l'ardeur de la chasse,
Sans s'inquiéter du holà,
S'avisa d'entrer dans l'enceinte
Où le lion
Conservait sa provision.
De ses pas on connut l'empreinte,
Et rapport au lion en fut fait tout d'abord.
L'indulgence n'est pas son fort,
Que l'on juge de ses colères !
Eh quoi, dit-il, un pareil polisson
S'avise ainsi de chasser sur mes terres !
Un si grand attentat mérite une leçon,
L'intérêt public le commande :
Si quand je juge des procès,
Je rends justice à mes sujets,
Il faut aussi qu'on me la rende.
Qu'on le saisisse et qu'on le pende ;
Je lui fais remise des frais.

Ainsi que mon lion, l'on a vu sur la terre,

Dans le vieux temps comme aujourd'hui,
Maint homme en place et ne s'émouvant guère
D'injustes traitements qui tombaient sur autrui,
Mais qui soudain éclate et tonne,
Et sans examen, sans répit,
Ne fait grâce au moindre délit
Dès qu'on s'en prend à sa personne.

APOLLON MARCHAND.

On sait qu'au céleste séjour,
Où Jupiter tenait sa cour,
S'émut souvent mainte querelle.
Là, chez ces dieux comme chez nous,
Il suffisait, pour les diviser tous,
De la plus mince bagatelle.
C'étaient de plaisants dieux, dira-t-on, que ceux-là,
Et bien faits pour l'apothéose!!
J'en conviens volontiers sans expliquer cela,
Et me contente ici de rapporter la chose.
Donc, il advint qu'Apollon, un beau jour,
Ayant mis Jupin en colère,
Celui-ci l'envoya pour six mois faire un tour
Sur notre monde sublunaire,
Où déjà, sous l'habit d'un berger mercenaire,
Jadis du bon Admète il garda le troupeau.
Ce métier ne lui plaisait guère;

Il se lassait d'adorer des bergères
Et voulut tâter du nouveau,
Se fit gros marchand, prit boutique,
Et vint s'établir à Paris.
Par un prospectus magnifique,
Il offrait à chaque pratique
De livrer au plus juste prix,
Aux gens brutaux la politesse,
Aux idiots de la finesse,
A la laideur grâce, beauté,
Aux sots enfin de toute espèce
Esprit de toute qualité.
Bref, en achetant sa recette,
Dans tout Paris il n'était point
De personne infirme en un point
Qu'il ne pût la rendre parfaite.
Maint curieux se présenta,
Mais aucun d'entr'eux n'acheta,
Tant la vanité nous talonne.
Chacun se disait, à part soi :
Vraiment, ce marchand déraisonne
D'offrir de tels objets à moi,
Que manque-t-il à ma personne?
Il est aveugle, sur ma foi!
Pour mon voisin c'est autre chose,
Quelque peu de métamorphose
Lui ferait, je pense, grand bien;
Que ce marchand le lui propose.
Donc Apollon ne vendit rien.

En choisissant sa marchandise,
Tout dieu qu'il fût, il fit une sottise,

Faute de réfléchir:
Car il aurait vingt fois épuisé sa boutique,
S'il n'eût offert à la pratique
Que le secret de s'enrichir.

LE SINGE ET LE MIROIR.

Un jour, échappé de sa cage
Et passant devant un miroir,
Un jeune singe crut y voir
Un autre singe de son âge.
Oh! se dit-il en le mirant,
C'est parbleu le cousin Bertrand
Que je vois là! c'est son image!
C'est bien là son vilain museau,
Son nez camard, sa laide face
Et surtout l'affreuse grimace
Qu'il fait quand il croque un noyau;
En vérité dame nature,
Quand elle a pétri sa figure,
Eût dû le rendre un peu plus beau.
En le formant que ne l'a-t-elle,
En allongeant un peu son nez,
Pour qu'il fût un peu mieux tourné,
Bâti du moins sur mon modèle!

Ainsi, dans ce bas univers

Quand la satire nous retrace
Nos ridicules, nos travers,
Nul ne se croit voir dans ces vers
Plus que le singe dans la glace;
Mais l'œil ouvert sur le prochain,
Si l'on applaudit la censure,
C'est pour l'appliquer au voisin
Qui nous le rend avec usure.

LES VERRES DE COULEUR.

Dans une cabane rustique
Qu'entourait un massif de fleurs,
Le jour entrait par un vitrail gothique
Formé de verres de couleurs.
Là, pour les yeux errant à l'aventure,
Sans que rien perdît sa nature,
Tout changeait d'aspect au dehors.
Selon le verre où l'on jetait sa vue,
Prenant une teinte imprévue,
La terre devant l'un, déployant ses trésors,
S'étalait riche et verdoyante,
Quand le verre voisin en retour la montrait
Pâle, sans vie et défaillante.
Toute l'affaire, on le voit, dépendait
Uniquement du point par où l'on regardait.

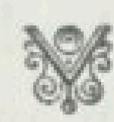
Or, que de fois c'est ainsi qu'en ce monde
A tout hasard nous prononçons !
Ce que l'un trouve bien, l'autre à côté le fronde
Sans plus y mettre de façons;
Et sur les faits et sur les hommes,
Juges prévenus que nous sommes,
Nous décidons sans que de nos erreurs
Nous cherchions franchement à connaître les causes.
Et nos instincts, nos goûts et nos humeurs,
Ce sont les verres de couleurs
Par lesquels nous voyons les choses.

LE RÊVE.

Au sommeil à peine échappé,
Un jeune enfant ainsi racontait à sa mère
Un songe qu'il venait de faire,
Dont son esprit était frappé.
Je songeais, lui dit-il, que j'étais en voyage,
Le navire que je montais
Me débarque sur une plage,
Ne sachant les lieux où j'étais.
Je me trouve en effet dans une île inconnue
Où mille objets charmants s'étalent à ma vue,
Et tous nouveaux pour moi. Dans mon ravissement,
Pour les admirer un moment,
Je veux les voir de près; mais, première disgrâce,

Un vieillard importun est déjà sur ma trace,
Qui me pousse et me force à marcher devant lui.
Toutefois, dès l'abord, j'en conçois peu d'ennui,
Car dans ce que je vois tout semble me sourire :
Le chemin que je suis est émaillé de fleurs,
Et leur parfum que je respire
Eveille en moi de secrètes ardeurs,
Qui tiennent presque du délire.
Dans le vague lointain que poursuivent mes yeux,
Il n'est rien du bonheur qui ne m'offre l'image,
Et sous l'impression des chants délicieux
Qui s'élèvent sous le feuillage,
De cet air parfumé, de ce ciel sans nuage,
Je me crus transporté dans ce beau paradis
Où nos premiers parents avaient vécu jadis.
Que ce séjour est doux ! que cette terre est belle !
Oh ! que ma mère ne vient-elle
Me presser ici dans ses bras !...
Ainsi je me disais quand par degrés, hélas !
La lumière du jour s'est alors rembrunie.
La route à présent moins unie,
Devient plus rude sous mes pas.
L'air est plus lourd, moins fraîche est la verdure,
Et plus j'admire et plus avec effroi
Je vois l'obscurité se faire autour de moi.
Une teinte de deuil s'étend sur la nature ;
Quelques astres encor luisent à l'horizon,
Mais pâles comme ils sont à l'arrière saison.
De rares oasis s'offrent sur mon passage
Déjà frappés et flétris par l'orage,
Et devant moi bientôt je n'en aperçois plus.
Je me refuse alors à marcher davantage,

Mes efforts sont vains, superflus;
Bien qu'une sueur froide inonde mon visage,
Le terrible vieillard qui ne me quitte pas
Ferme l'oreille à ma prière
Et me force à presser le pas.
Je jette tristement un regard en arrière
Et j'avance toujours, bien que mon pied plus lent
Se dérobe parfois sous mon corps chancelant.
Enfin las, épuisé, j'arrive
Sur l'autre côté de la rive
Où j'avais débarqué d'abord.
N'en pouvant plus, je fais comme un suprême effort
Pour me reposer, mais je tombe
Sur le bord glacé d'une tombe
Où le vieillard me pousse en s'enfuyant,
Et je n'en sors qu'en m'éveillant.
L'enfant se tut; alors sa pauvre mère
Lui répondit en soupirant:
D'un rêve si peu rassurant,
Qui pour ton avenir, cher petit, je l'espère,
De noir est beaucoup trop chargé,
Je puis en peu de mots t'expliquer le mystère :
C'est notre vie en abrégé.



LA CONSCIENCE ET L'OREILLER.

Pour s'élever certain ambitieux,
La nuit et sous l'œil seul des dieux,
Avait commis un meurtre abominable,
Et de tout le monde ignoré.
Aussi, puissant, riche, honoré,
Aucun bonheur au sien ne semblait comparable;
Dans les grandeurs, dans les plaisirs,
Ses jours consacrés à la joie
Semblaient filés d'or et de soie,
Sans que rien troublât ses loisirs.
Rien!... Je me trompe : incessant, implacable,
Dès que la nuit l'y retrouvait,
Un spectre affreux se soulevait
Devant la couche du coupable!
Dans sa terreur, il croyait voir
Jaillir du sein de sa victime
Des flots d'un sang fétide et noir;
Et le spectacle de son crime,
Aux pieds de ce spectre odieux
Le tenait éveillé sans cesse,
Sur le lit même où la mollesse
S'efforçait de fermer ses yeux.

Ainsi l'a fait des dieux la suprême justice,
En vain le crime heureux espère sommeill ,

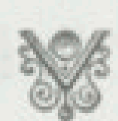
La conscience accusatrice
Le réveillant soudain, fait de son oreiller
Le lieu même de son supplice.

LE MOINE ET LE CHARRETIER.

Un samedi, veille de grande fête,
Avec ardeur frère Bastien
D'un charretier lavait la tête.
C'était un assez bon chrétien,
Mais fougueux comme la tempête
Et sacrant à propos de rien.
Pourquoi, disait l'anachorète,
Lorsque tu conduis ta charrette,
Jurer ainsi comme un payen ?
Tes chevaux sont bonnes personnes,
Et je suis sûr, quand tu l'ordonnes,
Qu'ils détaleraient lestement
Si tu leur parlais doucement.
Suis mon conseil ; ainsi, mon frère,
Tu n'auras plus de reproche à te faire.
— Vous le croyez, mon révérend?
Eh bien soit! je veux vous complaire,
Soyez juge du différend.
Le charretier court à son équipage ;
Le moine suit. Allons, enfants, courage !
Dit l'autre ; et vite, détalons.

Partons, partons! point de paresse;
Il se fait tard, le temps nous presse,
Et les jours ne sont plus si longs.
Vous jugez bien que ces paroles,
Bonnes au plus pour les échos,
Firent peu d'effet sur nos drôles.
Rien ne bougea. Pour les chevaux
C'était autant de paraboles.
Quand notre charretier, changeant lors de propos :
Sacrebleu, voulez-vous aller?
Dit en jurant le bon apôtre;
Et mes bêtes de détaler.
Eh bien! que peut-il vous sembler
De ma méthode ou de la vôtre?
Fit le voiturier triomphant.
Le moine rit. La tienne est bonne;
Jure, jure, mon cher enfant,
De bon cœur je te le pardonne.

Il est, je le vois trop, mille gens ici-bas,
Gens indolents, lourds, imbéciles,
Qu'il faut traiter du haut en bas.
Tous procédés pour eux sont inutiles:
Soyez doux, ils n'écoutent pas;
Criez bien fort, ils sont dociles.

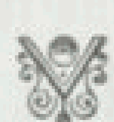


LE MANNEQUIN.

Dans un atelier de peinture,
Sur son pivot reposait à l'écart
Un simple mannequin, mais fait avec tant d'art,
Qu'il singeait en tout la nature.
C'était un type de beauté :
Le sein, la taille et le visage,
Le cou, les bras et le corsage,
Le tout avec soin ajusté,
Formait un si bel assemblage,
Qu'à le voir il offrait une vivante image
De quelque jeune déïté.
Jamais Zeuxis ou Praxitèle
N'avaient rencontré de modèle
Plus admirable à copier.
Un jouvenceau, conduit à l'atelier,
Prit tout d'abord cette statue
Pour Vénus elle-même, et dans sa douce erreur
Sentit s'allumer dans son cœur
Une flamme ardente, inconnue,
Pleine d'espoir et de bonheur.
Quelle fut sa déconvenue,
Quand ayant fini son tableau,
Et le beau mannequin n'étant plus nécessaire,
Le peintre incontinent, et morceau par morceau,

En posa devant lui chaque pièce par terre,
Et ne laissant sur le pivot
Qu'un vrai squelette sans maillot.
On peut juger de la surprise
De notre pauvre jouvenceau,
Regrettant tout bas la méprise
Qui couvrait ses yeux d'un bandeau.

Or, ce mécompte et ce déboire
Qu'il éprouva, n'est-ce pas notre histoire,
Quand jeunes, pleins d'un fol espoir,
Dans l'avenir nous croyons voir
D'un bonheur assuré l'espérance et le gage?
Bientôt le temps s'écoule, effaçant chaque jour
Tous ces traits adorés, sous lesquels à cet âge
S'offrait le monde à notre amour.
De tant de rêves éphémères,
De tant de brillantes chimères
Dont nous nous berçons tour à tour,
Que nous reste-t-il en retour?
Espoirs déçus, promesses mensongères,
Serments trahis, amitiés passagères;
Et le sage désappointé,
Quand il touche au but du voyage,
En tire pour tout fruit cette moralité :
« Que l'espérance est le mirage,
Et le malheur la vérité. »



L'OURS ET LE DROMADAIRE.

Le possesseur d'une ménagerie,
Pour exploiter son industrie,
Dans des cages faites exprès
Promenait ses pensionnaires,
Qui du nord, du midi, pour charmer les badauds
Venaient présenter leurs museaux,
Métier qui ne leur plaisait guères.
Or, il arriva par hasard
Qu'un ours était auprès d'un dromadaire.
Sire ours est, dit-on, fort sincère,
Et parfois même goguenard.
Voisin, fit-il au dromadaire,
De quel sot ornement votre dos est orné !
A quoi bon cette bosse et ce dos mal tourné
Dont on aurait dû vous défaire ?
Jupiter, entre nous, vous a bien maltraité.
Mon cher voisin, moins de sévérité,
Lui répartit le dromadaire :
Gardez pour vous cette leçon.
Selon qu'il nous est nécessaire,
Chacun de nous est fait à sa façon,
Pour son climat et pour sa destinée.
Vous qui trouvez ma taille mal tournée,

Vous croyez-vous un beau garçon?
Prêtant vous-même à la plaisanterie,
De vanité, mon voisin, je vous prie,
Ne soyez pas trop entiché.
Savez-vous pas ce qu'on dit dans le monde
D'un butor ennuyeux, qui toujours grogne et gronde :
C'est, dit-on, un ours mal léché!
Vous avez vos défauts et nous avons les nôtres;
Avant de blâmer dans autrui
Tous ceux qui vous choquent chez lui,
Tâchez de corriger les vôtres.

LE MOINEAU ET LE CHAT.

A Mlle Alice Mennechet.

Puisque tu m'en fais une loi,
Chère Alice, avec ton sourire,
Sur ton album je vais écrire
Les vers que je rime pour toi.
Mais, tant sois-tu jeune et jolie,
Je ne ferai pas la folie
De risquer quelques mots galants.
A mon âge on est raisonnable,
Et je veux simplement te conter une fable.

Sur le buffet d'une salle à manger,
Certain moineau friand, voyant par la fenêtre
Briller des fruits nouveaux qu'on venait d'y ranger,
Voulut aussitôt s'en repaître.
Nul ne paraissait là qui pût lui faire peur,
Et la fenêtre était ouverte :
L'imprudent la franchit tout fier de son bonheur,
Hélas ! il courait à sa perte.
Car un chat le guettait, caché sous le rideau,
Qui, sans pitié pour sa jeunesse
Et malgré ses cris de détresse,
Le happe et n'en fait qu'un morceau.

L'enseignement qu'on doit tirer de cette fable,
A la jeunesse, Alice, est surtout profitable :
C'est que des ennemis attachés à ses pas
Celui qui ne se montre pas
Est souvent le plus redoutable.

LE MÉNÉTRIER ET LE GALOUBET.

Dans une fête de village,
Où l'on dansait sous le feuillage
Aux doux accents du galoubet,
En voyant la mine rieuse
De la foule ardente et joyeuse
S'ébranlant au pas qu'il marquait,

De cette heureuse réussite
Notre galoubet enchanté
S'en attribuant le mérite
Fut pris d'un grain de vanité.
Vraiment, dit-il, et sans m'en faire accroire,
Je puis bien me donner la gloire
D'un tel succès, qui m'est dû tout entier.
Tout beau, dit le ménétrier,
Trop d'orgueil, mon cher, te boursouffle.
Pauvre morceau de bois, né sur le coudrier,
Muet tu serais, si mon souffle
Ne chantait pas par ton gosier.

L'ORCHESTRE DE L'OPÉRA.

Un jeune enfant avec son père
Etait un soir à l'Opéra ;
C'était grand concert ce jour-là ;
La foule inondait le parterre.
En attendant que tout fût prêt,
Qu'on eût dégagé les coulisses,
Suivant son genre et ses caprices
Chaque instrument se préparait.
Les contre-basses, les trompettes,
Les cors, les tambours, les hautbois,
Les violons, les clarinettes,

S'en donnaient à l'aise, à la fois.
C'était une lutte infernale
Capable de mettre aux abois
Tous les chiens de la capitale.
Fort étourdi, notre marmot
Prenait peu de goût à la chose,
Et le public sifflait tout haut.
Soudain quelle métamorphose!...
Le chef paraît, donne le ton,
Chacun s'arrête et fait silence,
D'un geste il marque la cadence,
Et tous partent à l'unisson
Dès que l'ouverture commence.
Ils exécutent sans efforts
Les traits brillants que le génie
Confie à leurs savants accords,
Et jamais plus riche harmonie
N'excita de plus vifs transports.
Holà! dit l'enfant à son père,
D'où peut naître un tel changement?
Ici j'entrevois un mystère
Qui passe mon entendement.
Ce même orchestre qui nous charme,
Faisait tout à l'heure vacarme
A rendre sourds les assistants,
Ma pauvre tête encore en tremble;
Ce sont les mêmes concertants,
Et voyez pourtant quel ensemble!...

De ce qui fut dans tous les temps,
Ceci, mon fils, t'offre l'image.
Dans cet orchestre tu peux voir

Le rare et brillant assemblage
Des plus beaux talents de notre âge ;
Mais quand chacun à son vouloir
Pouvait suivre sa fantaisie,
Tu vois quelle cacophonie
Naissait de cette liberté,
A défaut d'une autorité
Qui sût en restreindre l'usage.
Dans ce conflit, dans ce chaos,
Reconnais l'état populaire,
Triste source de tant de maux :
Là chaque jour voit apparaître
La foule ardente des rivaux,
Lorsque les hommes sont égaux,
C'est à qui deviendra le maître.
L'un veut ceci, l'autre cela ;
Ce sont toujours crises nouvelles,
Sans qu'à ces luttes éternelles
On puisse mettre le holà !
La palme est aux plus téméraires,
Aux intrigants, aux gens d'affaires ;
Et le peuple qui n'en peut mais,
Beaucoup moins libre que jamais,
Dupe et crédule à l'ordinaire,
A ses dépens paye les frais
Des sottises qu'on lui fait faire.
Retiens, enfant, cette leçon :
Dans ce temps de dévergondage
Plus d'un homme viendra, je gage,
Te prêcher d'une autre façon ;
A toutes les raisons frivoles
Qu'alors il te débitera,

Au lieu d'opposer des paroles,
Mène-le vite à l'Opéra.

LA CORNEILLE ET LES PETITS OISEAUX.

D'où vient, demandait la corneille
Au corbeau son voisin et l'un de ses amis,
Que les petits oiseaux, quand je les avertis
Du sort qui leur pend à l'oreille,
Sont toujours sourds à mes avis?
Que de fois cependant mon esprit prophétique
De tous les maux que je prévois
Aurait sauvé leur république
S'ils eussent écouté ma voix!
Mais ils me traitent de Cassandre,
Et pour éviter de m'entendre
Ils s'envolent au fond des bois.
Ils me laissent ainsi seulette,
Pendant que, gais, insoucieux,
Ils n'ont de l'oreille et des yeux
Que pour le merle et la fauvette.
Ne sont-ils donc sourds que pour moi?
Vraiment cela vous étonne, ma chère!
Répartit le corbeau. Je vais de ce mystère
En quelques mots vous dire le pourquoi :
Ces oiseaux, dont les chants frivoles
N'entretiennent ces têtes folles

Que de plaisirs, de vanités,
Sont toujours sûrs d'être écoutés.
C'est par là qu'ils ont l'avantage
Sur vous, dont l'austère langage
Ne leur dit que des vérités.

L'ENFANT ET LES JOUJOUX.

Un jeune enfant pour s'amuser
Avait des joujoux à revendre,
Sa mère et trop faible et trop tendre
Ne savait rien lui refuser.
Pour satisfaire à ses caprices,
Il n'était point de sacrifices
Qu'elle n'apprît à s'imposer;
Et l'enfant, dans ses goûts mobiles,
Voyait-il un joujou nouveau,
Trouvant toujours ce dernier le plus beau,
Rendait les autres inutiles.
Aussi qu'arriva-il à cet enfant gâté?
C'est que bientôt rien n'eut l'art de lui plaire,
En vain voulait-on le distraire,
De tout il était dégoûté;
Tandis que son voisin, autre enfant de son âge,
Pour jouet n'ayant en partage
Qu'un Arlequin et qu'un Pierrot,

Vivait enchanté de son lot
Sans en demander davantage.

Quand dans leurs goûts ils ont de la sobriété,
Peu de chose suffit aux enfants comme aux hommes,
Et pour tout autant que nous sommes,
Rien n'engendre l'ennui que la satiété.

LA PLUIE ET LE BEAU TEMPS.

Dans ces visites d'étiquette
Où l'on reste si peu d'instants,
N'ayant souvent rien à dire, on se jette
Sur la pluie et sur le beau temps,
Sujet frivole en apparence,
Dont pourtant tout homme qui pense
Peut tirer de hautes leçons.

Car le temps, en effet, si nous réfléchissons,
Ce temps dont le moindre nuage
Peut troubler la sérénité,
N'est-il pas la vivante image
De la triste instabilité
Qui pèse sur notre existence,
Et dont nulle loi, nulle chance
N'affranchissent l'humanité.
Ainsi que le beau temps, quel bonheur est durable ?

Où sont-ils ceux auxquels le jour le plus serein
Au jour qui doit le suivre assure un jour semblable ?
Nul ne peut s'en flatter, il le voudrait en vain.
Encor lorsqu'au beau fixe est notre baromètre,
On peut du moins assez souvent,
Sans trop de craintes, se promettre
Un beau jour pour le jour suivant,
Son aiguille ne trompe guères ;
Mais, hélas ! pour nous, pauvres hères,
Aucun indice n'est certain.
Un jour heureux vient-il de naître,
Rien nesaurait faire connaître
Quel en sera le lendemain.
Ces retours si fréquents sont la loi de notre être,
Que nous servirait de lutter?
Il faut les subir en silence,
Accueillir les bons jours avec reconnaissance,
Et quand ils cessent, se jeter
Dans les bras de la Providence.

L'OURS ET LE TIGRE.

Plus cruel qu'aucun de ses frères,
Un tigre, comme on n'en voit guères,
S'était rendu la terreur des forêts,
Et dans ses instincts sanguinaires,
Se livrait à tous les excès

Pour le seul plaisir de mal faire.
Hélas ! nous en savons de pareils aujourd'hui !
Le lion qu'aux bois de Némée
Hercule terrassa, malgré sa renommée,
N'était qu'un agneau près de lui.
On ne voyait dans toute la contrée,
Par ses ravages déchirée,
Que deuil et désolation.
Afin de mettre un terme à la destruction
Dont les frappait l'horrible bête,
Bon nombre d'animaux voulant sauver leur tête
Avaient tenté, mais vainement,
De l'attaquer isolément.
Ils furent tous mal payés de leurs peines,
Et malgré leurs vaillants efforts
Le damné tigre aux sombres bords
Vous les envoyait par douzaines.
Dans cette dure extrêmité
Un ours blanchi par l'âge et par l'expérience,
Pour aider à leur délivrance,
Dans un endroit infréquenté
Les convoqua par billet cacheté.
Puis, quand il vit que l'assistance
Se tenait prête à l'écouter :
« Mes amis, leur dit-il, mes compagnons, mes frères,
Contre le tigre et ses colères
En vain vous espérez lutter,
Tant qu'unis entre vous par un commun accord
Contre un tyran qui vous opprime,
De la haine qui vous anime
Vous n'aurez combiné l'effort.
Si vous voulez vider cette grande querelle

Et d'un seul coup frapper cette bête cruelle,
Il vous faut d'un seul chef arborer le drapeau,
Et de sa discipline accepter la tutelle.
Sous la dent de votre bourreau
Plus d'un brave, sans doute, y risquera sa vie,
Mais si par leur courage ils sauvent la patrie,
Est-il de triomphe plus beau?
De pareils dévoûments sont communs dans l'histoire,
Et pour honorer leur mémoire
Nous graverons leur nom sur leur tombeau.
J'ai dit. » Les assistants d'un accord unanime
Approuvent le projet; leur espoir se ranime.
Mais il leur faut un chef, et par tous à la fois
Notre ours est acclamé d'une commune voix.
Sans se dissimuler, dans ce moment de crise,
Tous les dangers de l'entreprise,
Il règle prudemment et le jour et les lieux,
Dispose chaque poste, et dans ses plans habiles
Choisit pour éclaireurs des lévriers agiles,
Chargés de l'emploi périlleux
D'attirer l'ennemi sans le perdre des yeux.
Bref, non moins prudent qu'intrépide,
Au jour donné notre ours les guide
Par des sentiers secrets, en certains coins du bois,
Où pour combattre à l'aise il a fixé son choix.
On le suit avec ordre, et le cœur plein d'audace,
Au poste désigné chacun vient prendre place.
On se tait, et bientôt les éclaireurs lancés
Par le tigre sont menacés;
Il les suit, les harcèle, et par ce stratagème,
A ceux qui l'attendait il se livre lui-même.
Tous le suivent d'un bond; sous leur nombre accablé,

Le tyran, tout d'abord incertain et troublé,
Ne sait plus à qui tenir tête.
Quelques-uns tombent sous ses coups,
Mais il ne peut les tuer tous,
Et tous en cet assaut font si bien que la bête,
Malgré ses dents et sa fureur,
Perdant son sang et sa vigueur,
Succombe et roule sur la terre!
On vous l'étrangle, et de sa peau
On fait un glorieux drapeau
Que l'on donne à l'ours pour salaire.
« Mes amis, leur dit-il, tirons de cette affaire,
Pour assurer votre sécurité,
Une importante vérité :
Quand de la dent du tigre sanguinaire,
Pour sauver votre vie et votre liberté,
Chacun de vous, de son côté,
Seul à sa guise voulait faire ;
C'était, vous le voyez, j'espère,
Et folie et témérité.
Oh! si jamais un jour venait pareille crise,
Que deux mots soient votre devise :
Discipline, unanimité.
D'avance on est battu dès que l'on se divise,
Et la force est dans l'unité. »

LA CONVERSION DU LOUP.

A grand'peine échappé des périls de la chasse,
Non sans avoir laissé quelques poils sur la place,
Un loup en s'enfuyant dépistait le limier.
Il n'était pas des plus ingambes,
Mais la peur lui donnant des jambes,
Il courait comme un lévrier.
Tout en courant pour regagner son gîte,
Voilà notre loup qui médite
Sur les dangers qu'il brave en son vilain métier.
Au fait, on n'a pas tort de nous sacrifier,
Pensait-il; nous vivons en vrais antropophages,
De vols, de meurtres, de pillages.
Aussi partout où nous nous présentons,
Chacun en nous donnant au diable,
S'arme de fourches, de bâtons.
Au fond notre conduite est vraiment trop coupable.
Que nous ont fait tant de pauvres moutons?
Oh! pour moi je renonce à ce genre de vie;
De trop de fruits amers elle est pour moi suivie.
Cela m'éclaire, et désormais
Je veux vivre comme un ermite,
Laissant moutons brouter en paix.
En songeant de la sorte, il rattrape son gîte,
S'y jette comme un fou, s'y blottit au plus vite,

Remerciant les dieux d'échapper à la mort.
Avec joie il respire : il n'entend plus le cor,
Et nul péril ne le menace.
Mais vient la faim. Un mouton passe ;
Il oublie aussitôt ses résolutions,
Et sautant sur la bête il en fait son affaire,
Montrant ainsi qu'il ne faut guère
Compter sur les conversions,
Quand la peur seule les fait faire.

LE CHAT QUI DORT.

Vaniteux, étourdi comme on l'est au bel âge,
Un jeune coq des moins discrets,
De ses amours, de ses succès,
Etourdissait le voisinage.
A l'en croire il n'était vraiment
Poulette ou si prude ou si sage
Qui pût résister un moment,
Sitôt qu'il lui contait fleurette ;
Et pour celébrer ses exploits,
Dès que l'aube éclairait les toits,
Le fat embouchait la trompette.
Des excès de sa vanité
Le pauvre diable fut victime ;
Car pendant qu'à l'aise il s'escrime,

Battant ses ailes de fierté,
Un chat dormait tout à côté,
Qui ne fit pas la sourde oreille.
Le matou soudain se réveille,
Et sur le chanteur à l'instant,
D'un seul bond se précipitant,
Il va s'en régaler sur l'herbe,
Lui faisant expier le tort
D'avoir oublié le proverbe :
« N'éveillez pas le chat qui dort. »

LE RAT ET LA TAUPE.

Certaine taupe, assez alerte,
Mais de fort peu de jugement,
En courant à la découverte,
Allait donner étourdiment
Dans l'engin dressé pour sa perte.
Un rat était là, regardant,
Qui lui cria : Qu'allez-vous faire ?
Vous courez à la mort, ma chère ;
Un piége est là qui vous attend :
Tout au plus tôt changez de route ;
Car pour vous qui n'y voyez goutte,
Je crains un triste dénoûment.
Bien obligé du compliment,

Reprit la taupe vaniteuse;
Quand sous la terre je me creuse
Le chemin qui me plaît le mieux,
Me prenez-vous pour une folle?
Allez, allez, plus que vos yeux
Mon instinct me sert de boussole,
Et me conduit bien, grâce aux dieux.
Laissez-moi courir à ma guise.
Elle dit, et dans le panneau
Va donner si bien et si beau,
Que la pauvrette y resta prise.

Le conseil du rat était bon;
Mais, et la chose n'est pas rare,
Quand la vanité nous égare,
Le meilleur n'est pas de saison.

LES FEUILLES MORTES ET L'ÉCOLIER.

Par les orages arrachées,
Et bientôt mortes, desséchées,
Sous les efforts de l'ouragan,
De pauvres feuilles fracassées
Se tordaient dans l'air, relancées
Comme la paille sur le van.
L'une sur l'autre amoncelées
Dans tous les sens par soubresauts,

Toutes ces feuilles désolées
Erraient sans trève et sans repos,
Semant et jonchant les allées
De leurs débris mis en lambeaux.
Un jeune échappé de collége,
Observant des yeux ce manége,
Se mit à rire de bon cœur.
Enfant, lui dit son précepteur,
Ne riez point, car cette image,
Hélas ! peut-être vous présage
Ce que sera votre avenir.
Devant le temps qui s'achemine,
Où trouver celui qui devine
Tout ce qui lui doit advenir?
Comme la feuille que soulève
Et fait tourbillonner l'autan,
Nul au matin, lorsqu'il se lève,
Ne connaît le soir qui l'attend.
Humble sujet des circonstances
Qu'en secret lui garde le sort,
Pour le voyageur que de chances
Avant d'avoir gagné le port!
S'attendre à tout est le plus sage.
Et si parfois le vent d'orage
Se lève et vient souffler sur vous,
A braver hardiment ses coups,
Vous préparant avec courage,
De la feuille souvenez-vous!

LE LOUP, LE MOUTON ET LE CHIEN.

Un loup famélique et glouton,
Chez ces sortes de gens chose assez ordinaire,
Au coin d'un bois attaquait un mouton.
Assis tout près, un chien le voyait faire,
Mais sans bouger. Notre mouton,
Nonobstant que le loup fit rage,
Se défendait avec plus de courage
Qu'en pareil cas n'en montrent ses pareils.
Pendant qu'il combattait avec désavantage,
Le chien lui donnait des conseils.
Tiens ferme, ami, disait-il de sa place,
Ne laisse pas ce loup vorace
Triompher aisément de toi.
Puis s'adressant au loup : Peux-tu bien, misérable,
Sous l'œil de Dieu, sans honte et sans souci,
Te ruer sur ce pauvre diable !
Que t'a-t-il fait pour le traiter ainsi ?
De quel délit est-il coupable
Contre les tiens ou contre toi ?
De justes châtiments l'injustice est suivie !
Ah ! par égards pour moi, laisse-lui donc la vie !
A tous ces beaux discours notre loup, cependant,
Ne répondait qu'à coups de dents.

Tant il y procéda, qu'enfin de guerre lasse,
Le mouton resta sur la place.
Cher ami, dit le chien, de bon cœur je te plains,
J'ai fait ce que j'ai pu pour défendre ta cause,
Tous mes efforts ont été vains.
— Grand merci, bavard, de ta prose,
Répartit le mouton qui se sentait mourir;
Si tu voulais vraiment me secourir,
Au lieu de te carrer sur la mousse à ton aise,
Il valait mieux, ne t'en déplaise,
Beaucoup moins parler, mais agir.

LES DEUX RATS.

Dans une douce et chère solitude,
Un rat vivait le plus heureux des rats,
N'ayant d'autre souci et d'autre inquiétude
Que de faire quatre repas,
Simples sans doute et tels que la saison les donne,
Mais pour nous, comme pour les rats,
Toujours friands et délicats
Quand l'appétit les assaisonne.
Etait-il, je vous prie, un destin plus charmant?
Il avait tout abondamment,
Et se donnait libre carrière,
Sans que jamais engin ou souricière
Pussent y mettre empêchement.

Pour moi, si d'être rat il me prenait envie,
Point ne voudrais plus doux genre de vie;
Notre héros également,
Pour son bonheur, n'en connaissant point d'autre,
Au delà ne désirait rien,
Et chaque soir disant sa patenôtre,
Remerciait les dieux de le traiter si bien.
Mais le diable est si fin!... Voilà qu'un parent sien,
Regagnant son logis après un long voyage,
Passe devant son ermitage
Requérant l'hospitalité.
Il est par notre rat reçu, choyé, fêté:
Pour régaler son hôte, il charge son assiette
De force glands, force noisette,
Régal exquis pour lui, mais que le citadin
Trouva peu de son goût. Eh quoi! dit-il, cousin,
C'est pour une aussi maigre chère
Qui suivant moi serait une diète austère
Que vous passez vos jours ici?
A la ville, un peu mieux nous vivons, Dieu merci!
Laissez là, croyez-moi, ce lieu triste et sauvage,
Bon tout au plus pour des hiboux,
Et non pour un rat de votre âge;
Venez habiter avec nous.
Là, dans la joie et l'abondance,
Vous y vivrez, ferez bombance;
Sans compter des plaisirs plus doux!
Séduit par tout cet étalage,
Le rat le croit et déménage.
Selon ses vœux tout alla bien d'abord;
Croquant bonbon de toute espèce,
Il vivait en joie et liesse,

Croyant avoir fixé le sort.
Mais l'imprudent rencontre une ratière;
Il voit du lard au fond, la tête la première
Il s'y lance, il est pris, il y trouve la mort.
Heureux s'il fût resté dans son humble héritage !
Mais d'un brillant espoir follement ébloui,
Il quitta de vrais biens pour un faux avantage.
Oh ! que de gens ont fait et feront comme lui !

LE MAT DE COCAGNE.

Dans une foire de campagne
Et par un beau jour de printemps,
Pour divertir les assistants,
S'élevait un mât de cocagne :
Un prix pendait au haut, qui du vainqueur heureux
Devait être la récompense,
Mais d'accès difficile, et dont le moins peureux
Pouvait bien s'effrayer d'avance.
Pourtant c'était plaisir de voir tous les gamins,
S'y prenant des pieds et des mains,
S'efforcer de gravir le faîte.
Aucun d'eux n'arrivait, le mât était glissant,
Savonné des pieds à la tête,
Pour un qui s'approchait il en retombait cent.
Bref, malgré leurs efforts, épuisés dans la lutte,
Tous mes gamins désappointés,
L'un sur l'autre précipités,

Tour à tour faisaient la culbute.
Un seul d'entr'eux, moins empressé,
A l'écart prenait patience;
Il comptait, non sans vraisemblance,
Que le mât, tant de fois frotté par l'assistance,
Serait à la fin dégraissé.
Il eut raison. Avec prudence,
Sans se hâter, suivant sa chance,
Aux yeux de ses rivaux surpris
Dextrement il saisit le prix,
Objet de tant de convoitise,
Sans trop de peines et d'effort.
Est-il besoin que je le dise :
Qui trop s'empresse a toujours tort.

LES DEUX MOINEAUX.

Deux moineaux francs, tous les deux frères,
Mais par le cœur et par l'esprit
Bien opposés de caractères,
Vivaient ensemble au même nid.
L'aîné des deux, vif, ardent, téméraire,
En amour aussi bien qu'en guerre,
A des dangers nouveaux s'exposait chaque jour,
Affrontant sans pâlir et le bec et la serre
De l'épervier et du vautour.
Timide à l'excès, au contraire,

L'autre n'osait quitter son trou,
Où là, tremblant et solitaire,
Il se tenait comme un hibou,
Faisant piteuse et maigre chère
Des bribes qu'y laissait son frère.
Chacun d'eux éprouva le sort
Que méritait son imprudence.
Dans des filets tendus d'avance,
Le premier rencontra la mort;
L'autre, n'osant faire un effort
Pour assurer sa subsistance,
Amaigri, sans force, à la fin
Au fond du nid creva de faim.

J'estime beaucoup la vaillance,
Je fais grand cas de la prudence;
Mais de tous deux pas trop ne faut :
L'excès en tout est un défaut.

LE CHAT FIDÈLE.

De son manoir héréditaire,
Ancien, beau, vaste et réputé
Pour sa noblesse et sa solidité,
Un jour l'émeute populaire
Vint chasser le propriétaire.
Trop heureux de sauver sa peau,

Il dut soudain plier bagage,
Laissant ses meubles au pillage,
Sans même emporter son manteau.
Seul compagnon de sa disgrâce,
Son chien le suivit à la trace,
Tous deux proscrits, et laissant pour adieux
Les pleurs qui tombaient de leurs yeux.
Depuis ce temps nombre de locataires
Vinrent les remplacer, mais ils n'y restaient guères.
Une étrange fatalité
Pesait sur l'antique demeure :
Le manoir était-il un instant habité,
Qu'il le fallait quitter sur l'heure,
Partir et laisser ce beau lieu
Désert à la garde de Dieu.
Désert, non tout à fait, car s'y trouvant à l'aise,
Le chat restait, ne vous déplaise,
Certain de trouver au logis
Toujours des rats et des souris,
Alors que chômait la cuisine;
Pressé d'ailleurs de courir au devant
De chaque nouvel arrivant,
Leur faisant gros dos, bonne mine,
Et d'un air caressant et doux
Leur prodiguant de tendres miaoux.
Au bout de quelques ans, de la terre étrangère
Le vrai, l'ancien propriétaire
Put rentrer enfin au pays.
Qui croyez-vous qui vint l'attendre?
Notre matou qui, du ton le plus tendre,
Lui fit les honneurs du logis.
Le vieux chien, qui jamais n'avait quitté son maître,

En voyant sur le seuil paraître,
Gros et dodu, son ancien compagnon:
Eh quoi! s'écria-t-il, vous ici, mon mignon?
Je vous croyais bien loin, car vous me sembliez être
Si désolé quand partit le patron!
Vraiment alors, je crois, vous pleuriez tout de bon.
— Ces pleurs étaient bien vrais; mais, prudent en mon zèle,
Je dus veiller ici pour plus d'une raison;
Vous le voyez, je suis toujours fidèle.
— Oui, dit le chien, fidèle à la maison.

LES DEUX LIVRES.

Sur les rayons d'une bibliothèque,
Ne sais par quel bizarre choix,
Tout à côté des œuvres de Sénèque,
Etait le cuisinier bourgeois.
Mon enfant, dit le philosophe,
Va plus loin; tu n'es pas d'étoffe
A coudoyer le précepteur des rois.
Ce voisinage, tu le vois,
T'oblige à faire triste mine,
Ta place est ailleurs, entre nous.
Descends, mon fils, à la cuisine;
Là, parmi les raves, les choux,
Les pots de graisse et de sain doux,
Tu seras mieux, je l'imagine.

— Oui-dà, vous le prenez bien haut,
Repart gaîment le gâte-sauce ;
Mais de vos grands airs je me gausse.
Ici, fort content de mon lot,
Je me trouve bien, et je reste.
Vous prêchez fort bien, sans conteste,
Et j'estime assez vos sermons
Sur le mépris de la richesse ;
Mais je fais mieux, avec largesse
J'apprends à jouir de ses dons,
N'est-ce pas là plus de sagesse ?
Puis, qui vous lit ? quelques pédants,
Quelqu'infirme, à qui la vieillesse
A ravi le goût et les dents !...
Tandis qu'en joie et qu'en liesse
J'entretiens tous mes nourrissons
Et que je vois à mes leçons
Se presser toute la jeunesse !
Sachez de moi, mon cher docteur,
Qu'en ce siècle vain et futile,
La science est un mets stérile
Dont on prise peu la saveur.
Ne soyez pas si difficile
Et prenez-en votre parti ;
Car sachez bien qu'en cette ville,
S'il vous reste encor un ami,
Pour moi je les compte par mille.

LE TORRENT.

Un torrent tombait à grand bruit
Du haut d'un roc; sa violence,
Des échos, le jour et la nuit,
Mettait à bout la patience;
C'était un vacarme, un fracas
Pour abasourdir l'assistance :
Le Rhône fait moins d'embarras
Que dans sa stupide arrogance
N'en faisait notre fier à bras.
Mais épuisé, faible, à cent pas,
Malgré tous ses airs d'importance,
Cet orgueilleux, qui d'un vaisseau
Voulait porter la charge immense,
N'avait plus même la puissance
De soulever un baliveau.

Que conclure de cette fable?
Sans hésiter je vous le dis,
Plus d'un quidam fait le capable,
Qui n'est qu'un sot à mon avis.
Il parle haut, tranche et décide,
Vous étourdit, vous intimide;
Résistez-lui, ce n'est plus rien.
Je pourrais, si je voulais bien,

Nommer tout haut plus d'un coupable;
Mais je veux éviter le bruit,
Souvent d'ailleurs vérité nuit,
Et je dois être charitable.

LE PAPILLON ET LA CHENILLE.

Tout éclatant d'or et d'azur,
Un papillon disait à la chenille :
« Quoi ! tu prétends, insecte obscur,
Tenir de près à ma famille ?...
En vérité, ma pauvre fille,
Tu radotes, le fait est sûr;
Vois cette robe diaprée,
Ces ailes, ces riches couleurs;
Et quand dans ma course éthérée
Je butine le suc des fleurs,
Toi, rampante, laide, abhorée,
Sur une terre de douleurs
Tu traînes ta triste livrée,
Et tu veux que nous soyons sœurs !
Mais, vraiment, c'est de la démence.
Va, mon enfant, rampe en silence,
Songe au respect que tu me dois,
D'une parenté qui m'offense,
Ne parle plus une autre fois,
Ou je punis ton insolence. »

A ces traits qui n'a reconnu
Le langage et l'impertinence
De plus d'un faquin parvenu?

L'HORLOGE ET LA MONTRE.

Qu'ai-je fait, disait une horloge,
Pour mériter mon triste sort?
C'est en vain que je m'interroge,
Je ne puis deviner mon tort.
D'abord en plein air on me loge,
Et là je dois subir l'effort
Des vents déchaînés sur ma tête,
Affronter le froid, la tempête,
Veiller alors que chacun dort,
Et dans les ennuis que j'endure,
Me mouvoir toujours en mesure,
Sans répit et sans reconfort:
Vraiment, j'aimerais mieux la mort.
Que cette montre est plus heureuse,
Placée au fond d'un frais boudoir,
Un coussin d'étoffe moëlleuse
S'arrondit pour la recevoir.
Là, toute à l'aise chaque soir,
Je vois sa petite personne,
Sur le duvet qu'on lui façonne,

Reposer jusqu'au lendemain,
Et le jour une belle main,
Sous un blanc fichu l'emprisonne.
Qu'est-elle donc, de bonne foi,
Pour mériter cette fortune?
Et ce bonheur qui m'importune
N'est-il pas plutôt fait pour moi?
— Ma sœur, ma sœur, ayez courage,
Répondit la montre plus sage;
Vous vous plaignez, vous avez tort.
Chacun ici remplit son sort,
S'y soumettre est notre partage.
Vous souffrez, je le crois, souvent
Le soleil, la neige, le vent,
Mais comptez-vous pour rien la gloire?...
Sur les plus riches monuments
Vous trônez, et de votre histoire
Il n'est minces événements
Dont on ne garde la mémoire.
Sur vous on règle nos destins;
Et suivant votre fantaisie,
Ne suis-je pas tous les matins
A vos ordres assujétie?
Ma sœur, je n'en murmure pas;
A m'imiter je vous convie.
Suivez votre chance ici-bas,
Laissez-moi mon obscure vie.
Vous régnez, c'est un grand honneur,
Prisez mieux ce bel héritage.
A vous le bruit et la splendeur,
A moi la paix et le bonheur;
Et sans discuter davantage,

Sachons toutes les deux, ma sœur,
Etre contentes du partage.

LA MONTAGNE ET LA PLAINE.

Où vas-tu, jeune ambitieux?
Quel espoir frivole de gloire
Te décide à quitter les lieux,
Qui de tes modestes aïeux
Ont conservé l'humble mémoire?
Las, dis-tu, de vivre inconnu,
Tu veux, aux honneurs parvenu,
Buriner ton nom dans l'histoire.
Pauvre insensé, ne vois-tu pas
Combien d'obstacles, de traverses,
Surgiront bientôt sous tes pas.
Ces triomphes dont tu te berces,
Qui sait si tu les obtiendras?
Et supposant que tu parviennes,
Tout cela vaudra-t-il les peines
Que pour arriver tu prendras?
Que de rebuts, que de courbettes,
Pour dépister tous tes rivaux!
Que d'ennuis et que de travaux,
D'ennemis, de trames secrètes!
Et pourquoi? Pour qu'un vain renom,
Au milieu du flot qui s'écoule,

Te sortant un peu de la foule,
A quelques sots dise ton nom.
Crois-moi, plus heureux et plus sage,
Demeure dans notre ermitage;
Enfant, ne quitte point ces lieux
Couronnés d'un si frais ombrage;
Regarde ces monts orgueilleux
Qui, dans leur bizarre structure,
Portent leur tête jusqu'aux cieux.
Toujours une sombre froidure
Y glace leurs fronts sourcilleux.
Là, plus de fleurs, plus de verdure;
Tout y languit, et la nature,
Veuve au printemps de sa parure,
De son deuil attriste les yeux;
Pendant que plus bas sur la plaine,
Déployant son vol gracieux,
Zéphire embaume tous ces lieux
Des doux parfums de son haleine.
Profite, enfant, de la leçon;
Le mot de gloire est un vain son,
Qui dans l'air bientôt s'évapore:
Le vent l'emporte et le dévore.
Reste dans ton obscurité
En conservant ta liberté,
Et les biens que la paix dispense,
Tu les goûteras en silence,
Cachant ta vie à tous les yeux,
Et sauras, si tu veux m'en croire,
Qu'un jour de bonheur vaut bien mieux
Que cent ans de bruit dans l'histoire.

L'OISEAU ET LE VERMISSEAU.

Un vermisseau
Qui, triste et fatigué, déroulait sur la terre
De son corps frêle et nu la marche circulaire,
Vit un oiseau
Se balançant avec coquetterie
Sur la branche verte et fleurie
D'un arbrisseau.
Puis, par un caprice nouveau,
L'heureux enfant de l'air, s'élançant dans l'espace,
Sur un verger voisin s'abattit avec grâce,
Butinant des fruits le plus beau,
Et bientôt, tout gorgé de nectar, d'ambroisie,
Mu par une autre fantaisie,
Fut se poser sur un ormeau.
En le voyant, le pauvre vermisseau
Se sentit pris de jalousie :
C'est un défaut commun aux animaux divers
Qui peuplent la machine ronde ;
La race des jaloux abonde,
Dans tous les coins de l'univers,
Parmi bêtes et gens ; et je ne sais nul homme,
Entre ceux même qu'on renomme,
Qui soit exempt de ce travers.
Donc notre vermisseau, tout bouffi de colère :

« Jupin ! dit-il, Jupin ! quand j'ai tant de guignon
Et que je crève de misère,
Pour avoir un sort si prospère,
Que t'a donc fait ce beau mignon ?
Pendant qu'à grand'peine,
En portant ma chaîne,
Je rampe et je traîne
Des jours sans repos,
Lui, libre, dispos,
Suivant son caprice,
Boit dans le calice
De la fleur novice ;
Ou d'un vol joyeux,
Fier, audacieux,
Tantôt il s'élance,
Tantôt se balance
Et nage en silence
Dans l'azur des cieux.
Tous deux faits de ta main, pourquoi cette injustice,
Que mon sort soit si triste et le sien aussi doux ?
Père des dieux, est-ce ainsi qu'entre nous
Tu devrais faire ton office ? »
Pendant que notre vermisseau
Peste et se plaint dans son langage,
Un chasseur, armé d'un réseau,
Vient se glisser dans le bocage.
Il voit le chantre au beau plumage
Qui s'en donnait à plein gosier,
Il le guette et le met en cage,
Sans que le pauvre prisonnier
L'attendrisse par son ramage.
Le vermisseau, déconcerté,

Voyant cela, sent défaillir sa haine.
Oh! oh! dit-il, voilà donc où nous mène
Trop de beauté!
Jupiter, j'avais tort et ne suis plus tenté,
De voler dans les airs et de quitter ma chaîne
Le plaisir n'en vaut pas la peine,
Restons dans notre obscurité :
Sans gloire, il est vrai, je m'y traîne,
Mais j'y trouve la liberté.

LES PIGEONS ET LA PIE.

Echappée à grand'peine au bec de l'épervier,
Et loin de son gîte, une pie
Se glissa, pour sauver sa vie,
Sous la trappe d'un colombier.
Les pigeons sont d'un caractère
Sérieux, mais hospitalier,
D'une humeur douce et débonnaire.
Avec beaucoup d'humanité
Ils accueillirent la pauvrette.
Sous un air de naïveté,
La pie était vaine et coquette,
D'un esprit sec et médisant,
Mais d'un babil fort amusant;
Elle avait déjà vu le monde,
Et des travers dont il abonde

Le récit fut trouvé plaisant.
Chez ce peuple bon, charitable,
Ayant le logis et la table,
Que manquait-il à son bonheur?
Sinon de le rendre durable.
Mais je l'ai dit, pour son malheur
La pie avait l'esprit caustique,
Sa langue aiguë et satyrique
Daubait, sans craindre le holà,
Sur celui-ci, sur celle-là,
Critiquant les gens et les choses,
Trouvant sur tout matière à gloses.
On rit d'abord de ses bons mots;
On applaudit à ses propos;
Mais perdant toute retenue,
Bientôt la nouvelle venue,
Par ses rapports et ses caquets,
S'avisa de troubler la paix
Des hôtes qui l'avaient reçue,
Semant chez eux l'alarme et les soupçons.
De ses indiscrètes façons
On comprend quelle fut l'issue.
Souvent de médire il en cuit,
Mainte aventure en est la preuve,
Caquet bon bec en fit l'épreuve,
Et recueillit ainsi le fruit
Que méritait son insolence,
Et sans lui reprocher ses torts,
Les pigeons, pour toute vengeance,
La mirent à l'instant dehors.

Ainsi devrait-on toujours faire

Avec ces langues de vipère,
Fléaux de la société.
En avez-vous chez vous de cette sorte,
Croyez-moi, sans formalité,
Mettez-les bien vite à la porte?

LE MIROIR.

—

Tout ce qui se fait devant lui,
Le miroir soudain le reflète,
Et sans efforts et sans ennui,
Autant de fois il le répète
Que de fois on le reproduit;
Mais sans garder la moindre trace
De l'objet qui passe ou qui fuit;
Il n'en reste rien sur la glace,
Et qui voudrait l'approfondir
N'y trouverait qu'une surface,
Devant qui tout passe et repasse
Sans laisser même un souvenir.
Dans ce bas monde ainsi, monde vain et frivole,
Sous nos yeux chaque jour, et du matin au soir,
Se succèdent des faits dont la trace s'envole
Dès que nous cessons de les voir.
Ces faits devraient pourtant, et de bien des manières,
Jeter à nos esprits d'éclatantes lumières
Sur nos intérêts, nos devoirs;

Mais, et surtout dans ce siècle futile
Où tout enseignement fut pour nous inutile,
Combien de gens ressemblent aux miroirs?

L'ARAIGNÉE ET LES MOUCHERONS.

Qui n'a vu dans un jour d'été,
En se promenant sous l'ombrage,
Tourbillonner comme un nuage,
Par le vent sans cesse agité,
Ces moucherons, peuple éphémère,
Qui ne cherchant qu'à se distraire,
Passent leur vie à voltiger.
De ces amusements frivoles,
Quel que soit pour eux le danger,
Jamais, hélas! ces têtes folles
N'ont appris à se corriger.
L'araignée en profite, et dans leur voisinage
Tend ses filets, qu'elle a soin de placer
Partout où le soleil, aimant à se glisser,
De ses rayons teint le feuillage.
Bientôt pour ses péchés tout ce peuple étourneau
Vient en se balançant donner dans le panneau,
Séduit par ce brillant mirage,
Pendant que l'ennemi, retranché dans son coin,
Le guette et le prend au passage
Pour s'en régaler au besoin.

Presque tous y sont pris, sans que l'expérience
Eclaire les suivants, que même imprévoyance,
Même désœuvrement amène chaque jour
Sous les griffes de leur vautour,
Qui, très-friand de cette engeance,
De son sang et de sa substance
Dîne et s'engraisse chaque jour.

Il est à la campagne, et non moins à la ville,
Nombre de désœuvrés, race lâche, inutile,
Qui tout pétris sur le patron
Du pauvre peuple moucheron,
Au même sort doivent s'attendre.
Dans les cafés, les cabarets,
L'oisiveté leur tend les rets
Où la plupart se laissent prendre.
Le bien qu'ils possédaient y passe tout entier;
Le besoin arrive avec l'âge,
Ils n'ont plus force ni courage
Pour travailler,
Et la fin la plus ordinaire
D'un train de vie aussi fatal,
Est de croupir dans la misère
Et de mourir à l'hôpital.

LE COURTISAN.

Un grand seigneur, que ses devoirs de cour
Attachaient sur les pas du prince,
Près d'un ami se lamentait un jour
Des ennuis de sa charge et du profit fort mince
Qu'il en retirait en retour.
Mon poste, disait-il, est sans doute honorable,
Mais aussi vous ne savez pas
Combien de soucis, d'embarras,
Le rendent triste et misérable,
Même à ce point que celui des forçats
Me paraît encor préférable;
Rentrés le soir dans leur prison,
Ils ont au moins la nuit entière
Pour reposer sur leur litière.
Moi, quelle que soit la saison,
Il faut que, dès qu'il me demande,
Auprès du prince je me rende,
Le jour, la nuit, malade ou non!
Que si parfois quelque chose me blesse,
Je dois paraître gai, car jamais à la cour,
Ni la plainte, ni la tristesse,
Ne furent à l'ordre du jour.
Est-il au monde servitude
Qui soit plus complète et plus rude?

Et quels que soient tous les honneurs
Que me procurent les grandeurs,
Vingt fois déjà j'ai ressenti l'envie
De renoncer à ce genre de vie,
Trop pénible à présent pour moi.
Son ami repart : Et pourquoi
Ne le feriez-vous pas? Venez à la campagne,
Votre terre est superbe et je sais qu'autrefois
C'était pour vous un pays de Cocagne.
Qui vous empêche, ami, d'aller revoir vos bois,
De vous livrer le jour au plaisir de la chasse,
Et quand le jour finit, que le soir le remplace,
Aux doux chants des oiseaux, et loin de vos flatteurs,
D'aspirer lentement le parfum de vos fleurs?
Allons! qui vous retient? — Je le voudrais, sans doute,
Mais, pour tout vous dire, il m'en coûte
De m'éloigner ainsi du roi.
Pour l'égayer, pour le distraire,
Ma présence est fort nécessaire,
Je sens qu'il a besoin de moi.
Que ferait-il de ses soirées?
Plus tard j'y pourrai réfléchir.

De leurs chaînes ainsi, tant soient-elles serrées,
Que de gens n'osent s'affranchir,
Lorsque ces chaînes sont dorées!

L'HOMME ET LE PETIT RUISSEAU.

Pourquoi hâter ta course fugitive,
Cher ruisselet, et pourquoi te presser
De t'éloigner de cette rive
Que ton onde aime à caresser?
Trouveras-tu plus frais ombrage,
Plus de parfums sur ton passage,
Un sable et plus fin et plus doux,
Et plus de paix qu'en ce bocage
Où se tait l'aquilon jaloux?
Suspends ta marche trop rapide,
Arrête-toi, ruisseau charmant,
Et refuse encore un moment
Tes eaux à l'Océan avide!
— Je le voudrais, je ne le puis,
Ma résistance serait vaine;
Je cède au courant qui m'entraîne,
Mon lot est de fuir, et je fuis.
Mais toi-même, dont la tendresse
Voudrait ici me retenir,
Ne vois-tu pas qu'un pareil sort nous presse?
Sort fatal qu'il nous faut également subir.
Nos destins, hélas! sont les mêmes :
Créés par le même pouvoir,
Tous deux à ses ordres suprêmes,

Obéissons sans le vouloir,
Et par une pente certaine,
D'un pas égal, chacun de son côté,
Nous suivons le flot qui nous mène,
A la mer, à l'éternité !

LA MÉMOIRE ET LE VIEILLARD.

Certain homme, la nuit, fouillant dans son armoire,
Y furetait à chaque coin,
Cherchant, mais sans succès, tant la nuit était noire,
Je ne sais quoi dont il avait besoin.
Après de longs essais et des recherches vaines,
Ce qu'il voulait se trouva sous sa main,
Et se croyant par là bien payé de ses peines,
Il regagna son lit jusques au lendemain.

Eh bien ! au fond, n'est-ce pas notre histoire
Lorsque nous vieillissons.
Cet homme, cette nuit et cette sombre armoire,
N'est-ce pas nous avec notre mémoire,
Quand à grand'peine alors nous saisissons,
Dans la paix d'une vie oisive,
Des temps passés la trace fugitive.
Heureux, cent fois heureux qui, fouillant ces débris,
De ses jours écoulés en remontant la pente,
Parmi les souvenirs que son âge a taris,

Peut y trouver la trace encor présente,
Non des plaisirs cueillis dans ses jours de tourmente,
Ni des rivaux vaincus, ni des trésors surpris;
Mais des pleurs qu'il sécha l'image consolante,
La seule, hélas! à cette heure d'attente
Qui n'ait rien perdu de son prix.

Envoi à ma vieille amie Mme DE COURVILLE.

—

Que cette fable ait eu l'heur de vous plaire,
Je le conçois, et comme vous,
Quand on peut évoquer le souvenir si doux
De tout le bien qu'on a su faire,
L'auteur qui le réveille en nous
A nos yeux trouve aisément grâce :
Acceptez-en la dédicace.
Le présent est de mince aloi,
Et sa valeur, je l'avoue, est petite;
Mais (c'est mon vœu du moins) il aura le mérite
De vous faire penser à moi.

LA MÈRE ET LA JEUNE FILLE.

Une gentille jouvencelle,
Après des papillons dorés
Courait un soir à travers prés;
Lorsque sa mère la rappelle.
— Chère petite, lui dit-elle,
Pour ton repos, garde-toi bien
De tout ce qui porte des ailes,
Cette engeance en soi ne vaut rien.
— N'aimez-vous pas vos tourterelles?
Reprit la fille, et, Dieu merci,
Quels soins ne prenez-vous pas d'elles;
Et pourtant j'ai bien vu leurs ailes:
Pourquoi les excepter ainsi?
— Tes remarques sont naturelles;
Mais, mon enfant, dans leur souci,
Presque toujours gémiraient-elles
Si leurs amants, trop peu fidèles,
Hélas! n'en avaient pas aussi!...

LE SEIGNEUR ET LE MANANT.

Un gros mylord, chargé d'or et d'ennui,
Se promenant un jour à l'entour de sa terre :
« Que je suis malheureux, disait-il à part lui,
J'ai tant d'argent chez moi que je n'en sais que faire,
Un magnifique hôtel, des laquais à foison,
Un château pour chaque saison ;
Une foule d'amis, empressés à me plaire,
Dès le matin assiégent ma maison,
Et grâce à Dieu je suis célibataire.
Si je veux quelque chose, un désir me suffit,
A me servir chacun s'empresse.
Je n'ai point rencontré de cruelle maîtresse,
Un regard les assujétit.
Mais la santé me manque et surtout l'appétit;
Chaque nuit m'est trop longue, et pourtant la mollesse
Préside aux apprêts de mon lit.
J'y trouve rarement un repos salutaire
Qui restaure ma force et ranime mes sens.
Pour moi tous les plaisirs, devenus languissants,
Ne servent plus à me distraire.
Ah ! que cet homme est heureux, au contraire,
Que je vois travailler à quatre pas d'ici.
Joyeusement il retourne la terre ;
Il n'a ni crainte ni souci,

Point d'argent, il est vrai, que ce qu'il faut pour vivre.
Mais s'il sait affronter le soleil et le givre,
S'il se lève matin et jusques à la nuit
A sa dure tâche il se livre,
Il peut goûter du moins ce sommeil qui me fuit,
Il chante à plein gosier, et malgré sa misère,
Quand il revient le soir près de sa ménagère,
Parfois un songe d'or doucement le poursuit
Pendant que je me désespère. »
Comme il parlait tout haut, le manant l'entendit,
Qui, faisant aussitôt un retour sur lui-même :
« Parbleu, dit-il, tout interdit,
Que mon erreur était extrême !
Jusqu'ici j'avais cru que l'or,
Pour s'ébattre en joie et liesse,
Suffisait seul, et j'avais tort.
J'étais jaloux de ce mylord.
J'abjure aujourd'hui ma faiblesse ;
J'ai la santé, j'ai la jeunesse,
Pourquoi me plaindrais-je du sort?
Contentement passe richesse.



LE PETIT RUISSEAU ET LA FOURMI.

Sur une feuille morte, occupée à chercher
Quelques bribes de nourriture,
Une fourmi vint se nicher.
Pendant qu'elle y trouvait pâture
Survint un coup de vent, lequel par aventure,
Au milieu d'un chétif ruisseau
Jette la feuille et son fardeau.
Ce ruisseau n'avait pas un demi-pied de large,
Lent et paisible de tous points,
Et tel que l'eût franchi la cigale à pieds joints.
Notre feuille, alors pour sa charge
Devenue un petit radeau,
Se laisse aller au fil de l'eau.
O Jupiter! je vais être noyée,
Dit la bestiole effrayée,
Qui me tirera de céans?
La pauvrette, au milieu de l'onde,
Crut naviguer sur un des Océans
Qui baignent la machine ronde.
Pendant qu'elle tremblait de peur,
Un autre coup de vent la ramène au rivage.
Toute fière de son bonheur,
Elle rend grâce aux dieux, s'élance sur la plage,
Et quitte enfin de tout danger,

Se promet bien d'être prudente
Et loin du fleuve de loger.

Le péril toutefois était plus que léger;
Mais plus on se sent faible et plus l'on s'épouvante :
La peur nous grossit tout. Hors d'état de juger
Soi-même, à plaisir on l'augmente;
Le plus petit obstacle est un monstre à nos yeux,
Et nos frayeurs jadis ont créé les faux dieux.

LE GRAND CHEMIN ET L'IMAGINATION.

Un jour, c'était foire à la ville,
Assis tout seul dès le matin,
Sur les abords du grand chemin,
Je suivais le tableau mobile
Que renouvelait tour à tour
La foule empressée et bruyante
Qui, toujours vive, impatiente,
Arrivait des lieux d'alentour.
Or, à mesure
Que chacun suivant son allure,
Défilait ainsi sous mes yeux,
Quels contrastes m'offraient, grands dieux!
Tant de formes, tant de figures!
Que d'étranges caricatures!

Parmi quelques rares beautés,
Que de fronts plats, d'airs hébétés,
Gens de tout sexe, de tout âge,
Du plus haut, du plus bas étage;
Riche, bourgeois et mendiant,
Se bousculant, se coudoyant,
Confondus ensemble en la foule.
C'était le torrent qui s'écoule,
Jetant à la fois sur ses bords,
Et de la boue et des trésors;
Ce qu'on prise le plus au monde
Et ce qu'il a de plus immonde.

Sur ce, faisant réflexion,
Ce spectacle que je contemple
N'est-il pas, me dis-je, l'exemple,
De l'extrême confusion
Qui, si la raison ne l'arrête,
Traverse notre pauvre tête
Et notre imagination?
Laquelle est changeante et mobile,
Et, sans y faire attention,
Court de l'objet le plus futile
Au sujet le plus sérieux;
Retombe ensuite et se relève,
Et dans son vol capricieux,
Poursuivant follement son rêve,
Va de l'ignoble au gracieux,
Nage entre la terre et les cieux,
Et souvent sans qu'elle s'en doute,
Recueille en passant sur sa route,
Le pis aussi bien que le mieux.

En cela chacun est le même,
Et ce que je vois ce matin
Peut fort bien nous servir d'emblême :
Notre tête est un grand chemin.

UNE INVASION DANS LA POLITIQUE.

Un bon bourgeois, pour garder sa maison,
Avait un chien vigoureux et fidèle,
L'œil ouvert en toute saison,
Mais dont il déroutait le zèle
En le tenant enfermé sans raison,
De jour, de nuit, dans sa prison.
Ainsi retenu dans sa niche,
Que pouvait notre pauvre chien?
Aboyer bien fort et puis rien.
Ce n'était pas assez. Le bourgeois était riche;
On lui savait force doublons
Dont il se montrait assez chiche,
Billets de banque et ducatons,
Appâts bien faits pour tenter les larrons.
Aussi qu'arriva-t-il? Par une nuit obscure,
Mes gaillards tentent l'aventure;
Ils se présentent bel et bien.
Les entendant, voilà le chien
Qui se met à hurler, s'agite comme un diable,
Et fait un vacarme effroyable;

Mais, retenu par son lien,
Ce fut tout, et fort à leur aise,
Mes bandits, libres de piller,
Sans même oublier une chaise,
Prirent l'argent, le mobilier.

Cette fable en un point touche à la politique,
Elle offre une leçon dont on peut profiter;
Pas n'est besoin que je l'explique,
C'est aux rois à la méditer.

LES INCORRIGIBLES.

A Monsieur Jules Baux, Archiviste du département de l'Ain.

Quoi! vous voulez que, creusant ma cervelle,
J'aille en tirer pour vous une fable nouvelle?
Déjà ma muse, ami, faiblit, s'use et s'endort;
Mais de vous refuser je n'ai pas le courage,
Il lui faut tenter un effort,
Dût-elle, hélas! faire naufrage.
A vous, qui prisez moins l'esprit que la raison,
Un thême trop léger serait peu de saison;
Mais il faut, si je ne m'abuse,

Qu'un but plus sérieux dirige mon pinceau.
Je vais donc essayer si cette pauvre muse
Pourra, suivant vos goûts, vous servir du nouveau.
Vous l'avez demandé, ce sera mon excuse,
Si j'ai mal choisi le morceau.

Pour labourer, pour cultiver ses terres,
Un de nos grands propriétaires
Employait bon nombre de gens ;
Les uns actifs, intelligents,
Toujours portés à lui complaire ;
D'autres paresseux, négligents,
Jamais contents de leur salaire,
Qui voulaient vivre à ne rien faire,
Et s'engraisser à ses dépens ;
Pour tout dire, vrais chenapans,
D'ailleurs fort mauvais camarades,
Hargneux, indociles, maussades,
Se moquant du maître et des lois :
De vrais héros de barricades.
Ce pauvre homme, qui bien des fois
Avait souffert leurs incartades,
Voyant que, malgré ses efforts,
Cette race maudite était incorrigible
Et que les amender devenait impossible,
Un beau matin les mit dehors.
Ils durent déguerpir. Guidés par la prudence,
Nul voisin ne voulut recevoir cette engeance.
Un seul les accueillit. Il avait de l'humeur
Contre leur ancien maître, et dans sa politique,
Il pensait contre lui se servir de la clique
Pour le vexer un peu, surtout lui faire peur.

Mauvais raisonnement, calcul diabolique :
S'il peste, disait-il, à part moi j'en rirai,
Et plus il pestera, plus je m'amuserai.
Mais il paye à présent ce damnable système,
Dans ses propres filets il s'est fermé lui-même;
Car ces gens qu'il choya portèrent avec eux
L'exemple le plus triste et le plus dangereux :
A son nez, sous ses yeux, ils prêchent la révolte
Il ne sait qu'en faire aujourd'hui,
Et déjà dans ses champs commence la récolte,
Du grain qu'il s'apprêtait à semer chez autrui. [1]

Je voudrais maintenant, si j'en étais capable,
Porter plus haut l'esprit de cette fable.
Je voudrais éclairer tous princes, potentats,
A qui Dieu met en main le soin de leurs états.
J'en sais qui, confiants en leur antique adresse,
Chez eux ont accueilli bandits de cette espèce;
Ils comptaient en user, pour pouvoir au besoin,
Suivant leur politique, en envoyer au loin
Porter à leur profit le trouble et le désordre.
Mais ils ont déjà lieu de s'en mordre les doigts,
Nos gaillards leur donnant plus d'un fil à retordre.
Ils prêchent la révolte, on écoute leur voix;
Propageant le mépris contre les vieilles lois,
La réforme est leur cri de guerre,
Et plus d'un club redit leurs plans séditieux,
Tant le mal est contagieux.
Ce seul mot de réforme entraîne le vulgaire,

[1] Voir ce qui se passe en Angleterre.

Et Dieu sait ce qu'en France on en a fait naguère.
On l'a trop oublié, pendant long-temps pour nous :
Qu'on y prenne bien garde, en de telles affaires,
Ebranler un Etat, c'est les ébranler tous.
Tous les rois se traitent de frères;
Or, dans leur intérêt et ceux des gens de bien,
Qu'ils se souviennent toujours bien
Que les trônes sont solidaires.

LE MICROSCOPE.

Il n'est insecte obscur, atôme de néant,
Qui, dans sa chétive enveloppe,
Ne nous paraisse être un géant
Sous le verre du microscope.
Un certain jour un jeune enfant,
D'une puce y voyant la tête,
La crut celle d'un éléphant.
Oh! dit-il, l'imposante bête!
Que Dieu contre ses dents daigne me protéger;
Des tribus d'animaux, c'est un prince sans doute
Qu'il faudrait craindre d'outrager,
Et qui se trouve sur sa route
Fera très-bien de se ranger.

Ainsi procède l'ignorance,
Jugeant toujours sur l'apparence.
Combien chez nous font figure au pays,

Que l'on encense ou que l'on cite,
Dont on mesure le mérite
Sur leur taille et sur leurs habits.
Ils brillent sous cette enveloppe,
Et les rubans, les croix et les cordons,
Sur plus d'un parmi nous, quand nous les regardons,
Nous font l'effet du microscope.

CHAQUE CHOSE EN SON TEMPS.

Un jeune enfant, à qui son père
Donnait un carré de jardin,
Pour s'amuser, courut y faire
Un trou profond dès le matin;
Puis, sans autre préliminaire,
Il s'empresse d'y déposer
Tout un gros paquet de semences,
Sans s'enquérir si leurs essences
Pourraient au moins sympathiser,
Ni la saison qu'il fallait prendre
Avant que de rien entreprendre.
Qu'en résulta-t-il? Au printemps,
Sous sa chaude et douce atmosphère,
Tout à la fois, en même temps,
Germa, grandit, sortit de terre.
Mais, hélas! pour le pauvre enfant,
Chacune entr'elles s'étouffant,

Nulles à bon port n'arrivèrent,
Et fleurs ni fruits ne lui donnèrent,
L'une par l'autre s'énervant.

Ceci s'adresse à maint savant,
Comme il s'en trouve assez en France,
Qui, chargés d'instruire l'enfance,
De mille sujets différents
Fatiguent à la fois sa jeune intelligence
Et ne font que des ignorants.

JUPITER ET LE BOEUF.

Un bœuf, couché dans son étable,
Ruminait ainsi tristement :
« Dieu, que mon sort est misérable !
Chaque jour c'est un vrai tourment :
Le soleil apparaît à peine,
Un butor me met à la chaîne,
Et jusqu'au soir avec rigueur
Il me fait, sans reprendre haleine,
Labourer malgré la chaleur.
De mes sueurs en vain j'arrose
Ces champs féconds par mon labeur,
Un maître ingrat, du grain dispose ;
Mais pour moi c'est un autre écot,
Une vile paille est mon lot,

Encore en rogne-t-il la dose.
Et quand le jour vient à finir,
Si quelque temps je puis dormir,
A mes maux ce n'est qu'une trève,
Car, dès que l'aurore se lève,
Bien vite on me ramène aux champs.
Oh Jupiter ! est-ce justice ?
Et pour l'intérêt des méchants,
Faut-il ainsi que je pâtisse ?
— Pauvre sot, tu te plains à tort,
Dit Jupin : en quelques paroles
Je vais te prouver tout d'abord
Combien tes plaintes sont frivoles.
Tu travailles ! eh ! mais vraiment,
N'est-ce pas la loi de nature ?
Dis-moi quelle est la créature
Qui ne le fasse également ?
Ce maître, que dans ton murmure
Tu condamnes si lestement,
Travaille encor bien autrement.
Pendant qu'à l'aise, sur ta paille,
Tu rumines tranquillement,
Il faut qu'il veille, il faut qu'il aille,
Il faut qu'il songe à ses enfants,
Qu'il amasse pour ses vieux ans ;
Qu'il paye et son gîte et la taille,
Et qu'il te soigne en même temps.
Toi, tu vis sans inquiétude
Sur ton manger et ton dormir,
Tu sais qu'avec exactitude
Il a soin de te les fournir ;
Et malgré sa sollicitude,

Lui, souvent voit s'anéantir
Le fruit du labeur le plus rude.
Trouves-tu donc ce sort si beau,
Animal vain et téméraire?
Apprends de moi que sur la terre,
Bœuf, laboureur, ou vermisseau,
Chacun a son lot de misère;
Mais que de plus, et parmi ceux
Qui peuvent gémir et se plaindre,
Ton maître, l'homme, à ne rien feindre,
Est encore le moins heureux.

LE CORBEAU, LE PIGEON ET LES DEUX LOUPS.

Jamais, nous dit un vieux proverbe,
Les loups ne se mangent entr'eux.
Le proverbe pourtant n'est pas toujours heureux,
Témoins deux maîtres loups, qui trouvèrent sur l'herbe,
Au coin d'un bois, le corps d'un âne mort.
Mes gaillards avaient la fringale,
D'avance chacun se régale,
Prétendant pour lui seul réserver ce trésor.
Le partage eût été plus sage;
Mais la faim leur parlant plus fort,
Voilà que chacun s'encourage,
Se mesure et se dévisage;

Puis soudain on voit mes deux loups
En venir bravement aux coups;
Ils se saisissent à la gorge,
S'arrachant à la fois la chair avec la peau.
Or, pendant qu'ainsi l'on s'égorge,
Spectateurs du combat, un pigeon, un corbeau,
Etaient perchés sur un ormeau.
Les pigeons, on le sait, ont des cœurs pitoyables,
Et le nôtre au corbeau dit : Voisin, entre nous,
Par des paroles charitables,
En séparant ces pauvres diables,
Tâchons de mettre fin aux coups,
J'ai grand'pitié de ces deux loups :
Tous deux y passeront si nous n'y prenons garde.
— Non pas, dit le corbeau, que le bon Dieu m'en garde,
Nous agirions comme des fous.
Laissons-les entr'eux se détruire;
Une fois morts, ils ne pourront plus nuire.
Ami pigeon, souvenez-vous toujours
Des maux qu'a soufferts votre race,
Pour avoir jadis, trop bonace,
Mis la paix entre les vautours. [1]
Que loups crèvent, c'est leur affaire.
Nous, surtout, n'oublions jamais :
Que les braves gens sont en paix,
Quand les méchants se font la guerre.

[1] Lafontaine.

LE PEINTRE DE PORTRAITS.

Un peintre, jeune encor et déjà fort habile,
S'était fixé dans une ville,
Où malgré son talent, du reste incontesté,
Par une maladresse, en cet art peu commune,
Le pauvre homme, désappointé,
Tournait le dos à la fortune.
Il était peintre de portraits,
Mais les faisait beaucoup trop vrais;
Car, dans sa savante facture,
Au lieu de voiler les défauts
Qu'il trouvait dans une figure,
Tous renaissaient sous ses pinceaux,
Tels qu'ils étaient dans la nature.
Hélas! il faut bien l'avouer,
Parmi tous nos beaux et nos belles,
Il est bien peu de ces modèles
Qu'il soit permis en tous points de louer,
L'artiste négligé n'ayant d'autre ressource
Que son talent, qu'on cessait d'employer,
Avec terreur voyait son atelier
Tout aussi vide que sa bourse.
Il s'en prenait aux destins, aux jaloux,
Ainsi qu'on fait toujours en semblable occurrence.
Quelqu'un lui dit : Si vous manquez de chance,

Ami, n'en accusez que vous;
Vous avez du talent, mais vous ne prenez guère
Le chemin qui mène aux succès.
Sans doute en toute chose il faut être sincère,
Mais ne pas l'être avec excès.
Si, retraçant une figure,
Vous rencontrez quelque beauté,
Faites-la ressortir dans toute sa clarté;
S'il le faut, outrez la mesure;
Dissimulez le reste avec dextérité.
En paroles, comme en peinture,
Chacun vante la vérité,
Mais au fond, chacun la déteste.
Un portrait n'est pas un miroir,
S'il rappelle un défaut, même le plus modeste,
Fermez les yeux plutôt que de l'y voir.
Croyez-moi donc et changez de méthode;
La vôtre en aucun temps n'aura jamais la mode;
Profitez du conseil ou n'espérez plus rien.
Notre peintre le crut, et s'en trouva fort bien.



LA FOURMI ET LE VASE FROTTÉ DE MIEL.

Une fourmi, que le hasard
Avait conduite en une office,
En furetant vit à l'écart
Un vase étroit, dont l'orifice
Lui sembla frotté de nectar.
Sur un large buffet, disposés avec art,
Vingt plats offraient aux yeux la vue appétissante
De l'abricot jauni, de la pêche agaçante.
La fourmi ne daigna s'approcher seulement.
Qui, moi, manger ces fruits? Quelque sotte vraiment!
Tous les jours sur leur tige à mon aise j'en goûte;
Ce n'est pas pour si peu que je me mis en route.
Mais ce vase embaumé que je vois dans un coin,
C'est quelque mets exquis, dont on a pris grand soin,
Et que le maître ici se réserve sans doute;
D'en tâter avant lui j'éprouve le besoin.
Je n'en laisserai guère. Aussitôt l'imprudente,
Cédant à l'appétit qui déjà la tourmente,
Se décide à l'assaut, et sans beaucoup d'efforts,
Tant la faim la faisait agile,
Du vase parfumé touche bientôt les bords.
On en avait d'ailleurs, et dans un but hostile,
A la gente fourmi rendu l'accès facile.
Notre folle descend. Le vase était profond,

Et pour mieux l'attirer, du miel était au fond.
Elle en rend grâce aux dieux, et fondant sur sa proie
Sans songer au retour, elle en prend à cœur joie.
Mais si friand qu'il soit, tout dîner doit finir;
Et ce bon repas fait, il fallait revenir :
C'était là le fâcheux. De la paroi glissante,
La fourmi vainement escaladait la pente;
Le mur était trop haut, et pour le remonter
Son pied, graissé de miel et par là moins docile,
Ne pouvait lui prêter qu'un secours inutile.
Notre pauvrette alors se prit à regretter
Ces fruits qu'elle trouvait naguères
Si peu tentants et si vulgaires,
Qu'elle avait dû les rejeter.
A tous les dieux la triste prisonnière
Promit cent fois de ne plus se jeter
La tête ainsi dans une ornière.
Rien n'y servit, ni plainte, ni prière,
Et dans le fond du vase, il lui fallut rester.

Oh! combien de ces gens, à la fourmi semblables,
Qui trouvent mesquins, méprisables,
Tous les biens qu'ils touchent du doigt.
Le bonheur d'un voisin souvent les importune;
Ils se disent trop à l'étroit,
Et dans mille projets vont chercher la fortune;
Ils se crèvent de soins, de soucis, de travaux,
Et pour de vains succès rencontrent tant de maux,
Que leur chance la plus commune
Est d'être eux-mêmes leurs bourreaux.

L'ORIGINE DES ÉCLIPSES.

Pour les savants, comme pour le vulgaire,
Les éclipses long-temps parurent un mystère
Que pas un ne put expliquer:
Tous y mirent en vain et leur temps et leur prose;
Pour moi, sans trop alambiquer,
Je vais vous révéler la chose.
Quand Jupiter régla l'ordre des cieux
Avec un soin minutieux,
Des deux astres rivaux dont nous vient la lumière,
Il fixa l'emploi, la carrière,
Et l'heure du départ et l'heure du retour.
Sous le nom de Phébus, le soleil eut le jour;
Phébé, sa sœur, moins ardente et moins fière,
Fuyant et l'éclat et le bruit,
Devint la lune et prit la nuit:
Chacun, suivant son lot, dut éclairer le monde.
Mais, et dans l'intérêt de la machine ronde,
Pour éviter tout dangereux hasard,
Il fut bien entendu, qu'ayant fini sa ronde,
Sans y manquer d'une seconde,
L'un et l'autre chez soi rentrerait sans retard.
Si sage qu'elle fut, cette loi parut dure
Aux deux flambeaux du firmament.
Unis déjà par la nature,

Tous les deux s'aimaient tendrement,
Privés d'un doux épanchement,
Sans l'oser dire ouvertement,
Chacun à part soi s'en désole.
Eh quoi ! se rencontrer dans l'air
Pour décrire sa parabole,
Et s'échapper comme un éclair
Sans échanger une parole !
C'est trop ! mais l'ordre était formel et clair,
Et l'on savait que Jupiter
Entendait peu la raillerie.
On obéit pendant six mois ;
A la fin cependant, et le cœur aux abois,
Tous deux se permettant plus d'une causerie,
Du bon Jupin transgressèrent les lois.
Or ainsi, pendant qu'à leur aise,
Et souvent pour une fadaise,
Nos astres suspendaient leurs pas,
Et que Phébus s'arrêtant au passage,
De sa sœur nous masquait l'image,
Ou que Phébé, l'arrêtant à son tour,
De son disque voilait le jour,
Dépouillés de lumière et d'ombre,
Chez nous tout était noir et sombre.
Le monde était dans la stupeur,
Et tel qui faisait le bravache,
Tremblait en frisant sa moustache,
Sans se douter dans sa terreur
Que, dans un jour de bonne humeur,
Tout là-haut, le frère et la sœur
Jouaient ensemble à cache-cache.

LES FLATTEURS ET LE MIROIR.

Une dame de haut parage,
Vaine et fière de sa beauté,
Avait assez bien supporté
Les assauts rigoureux de l'âge;
Et si, dans ce temps de retour,
Une ride se faisait jour
Dans quelque coin de son visage,
C'était, sans outrer le langage,
Si peu de chose, que l'amour
N'en prenait encor nul ombrage.
Un mal qui ne respecte rien,
Pas plus la beauté que la bourse,
Et dont les suppôts de Galien
N'ont jamais deviné la source,
La fièvre quarte un beau matin
Vint assaillir notre coquette,
Et sur sa couche en vrai lutin,
Bravant les drogues, la lancette,
Pendant trois longs mois l'y retint,
S'y prélassant et faisant rage,
Non sans causer un grand dommage
Aux lis, aux roses de son teint.
La dame, inquiète, affligée,
Craignant de perdre ses appas,

Disait, en poussant des hélas!
Combien je dois être changée!...
Allons donc, vous n'y pensez pas,
Reprit en chœur une sequelle
De serviteurs, de complaisants,
Qui se pressaient dans la ruelle;
Jamais vous ne fûtes plus belle,
Ni vos regards plus séduisants.
On sait qu'aux puissants et qu'aux riches
Point ne manquent les courtisans,
Qui de douceurs ne sont point chiches.
La dame, excusable en mon sens
(On croit toujours ce qu'on désire),
Les accueillit d'un doux sourire,
Heureuse de gober l'encens.
La fièvre à la fin se retire.
Impatiente de se voir,
La belle court à son miroir.
Mais, las! le miroir plus sincère
Ne fit que trop bien son devoir.
La voilà prise de colère :
Voyez donc un peu quelle horreur!
Fut-il un miroir plus trompeur,
Suis-je déjà sexagénaire?
Qu'on me brise cet imposteur.

Des grands, et plus encor des belles,
Voulez-vous être caressés?
Flattez hardiment, c'est assez,
Point ne trouverez de cruelles;
Soyez francs, vous serez chassés.

L'AUBÉPINE ET LA PERVENCHE.

Comprenez-vous, disait une aubépine
A la pervenche sa voisine,
Qu'on s'écarte toujours de moi.
De loin, en passant, on m'admire;
Mais aussitôt on se retire,
On semble me craindre, et pourquoi?
Nul arbuste dans nos prairies
N'a pourtant comme moi ses branches si fleuries,
J'embaume les lieux d'alentour;
C'est moi qui du printemps annonce le retour,
Et voyez quel est mon salaire?
Je suis refusée au parterre,
Et parmi les fleurs dont l'amour
Pare le sein de la bergère,
Jamais je ne brille à mon tour.
Je languis, triste et solitaire,
Et ne suis bonne maintenant,
Malgré mes parfums, ma parure,
Qu'à servir, hélas! de clôture
A l'enclos de quelque manant.
D'un pareil traitement quel est donc le mystère?
— Je vais vous l'expliquer, ma chère,
Et vous le dire franchement:
Vous êtes belle assurément,

Mais vous avez l'humeur caustique,
Qui voudrait vous toucher se pique.
De là vient cet éloignement
Qui vous nuit et vous désespère;
Supportez votre isolement,
Ou changez votre caractère.

LE JEUNE HOMME ET LE VIEILLARD.

Un vieillard, dans son champ travaillait à l'écart;
Les traces du labeur sillonnaient son visage.
Un jeune homme le vit en passant par hasard :
Quoi! vieillard, lui dit-il, travailler à votre âge!...
Vous fatiguer ainsi, quand d'un repos si doux
L'heure depuis long-temps a dû sonner pour vous!...
Votre corps épuisé déjà penche et succombe :
Voulez-vous emporter des trésors dans la tombe?
Rien n'en reste : à quoi bon? Laissez vos héritiers,
Par leurs soins, à leur tour, enrichir vos greniers,
Et sur vos derniers jours, usez mieux de la vie.
— Votre philosophie,
Répartit le vieillard, n'est pas bonne pour moi;
De travailler d'abord Dieu nous a fait la loi,
Et le travail nous fortifie :
Puis est-il bon, d'ailleurs, de ne penser qu'à soi?
J'en ai pour mes besoins plus qu'il n'en faut sans doute,
Car bien peu me suffit. Quand je ne serai plus,

Tous les trésors pour moi deviendront superflus,
Je les laisserai sur la route;
Mais un tout autre but m'anime en mes vieux ans:
Alors qu'à ce que j'ai quelque chose j'ajoute,
Je l'ajoute pour mes enfants.

LE DANOIS ET LE BASSET A JAMBES TORSES.

A la cour d'un puissant lion,
Certain basset à jambes torses,
Fort peu nanti de courage et de forces,
Pour s'élever luttait d'ambition
Contre un danois des plus agiles,
Déjà connu par maint exploit,
Mais dont le basset plus adroit
Rendait les effets inutiles.
Assidu courtisan, intrépide flatteur,
Saluant les gens d'une lieue;
Il n'était de petit seigneur
Dont, au besoin, il n'eût porté la queue;
Tandis que le danois, refoulant dans son cœur
Le fardeau de tant d'injustices,
Supportait, le front haut, et sans montrer d'humeur,
L'ingrat oubli de ses services.
A la fin, cependant, au dogue, son cousin
Le danois perdant patience,
Laissa pénétrer son chagrin :

Ami, dit-il, en conscience,
Comprends-tu comment à la cour
Ce vilain basset, chaque jour,
Avec un mérite si mince,
Fait son chemin dans la faveur du prince?
Où sont ses gestes, ses hauts faits?
Des postes que je méritais,
Pourquoi toujours se fait-il qu'il m'évince?
D'un seul bond je l'étranglerais.
Vois cette gueule et ces jarrets,
Les siens sont-ils de cette trempe?
Pour s'élever ici, quels sont donc ses secrets?
— Il n'en a qu'un, mon cher, mais infaillible : il rampe.

LE FEU DE JOIE.

Un jeune prince, avec son gouverneur,
Parcourait un jour la province;
Il cherchait à s'instruire, et pour lui faire honneur
Il n'était bourgade si mince
Qui ne se mît en frais. Or, dans une cité,
Par les ordres du maire, on avait apprêté
Un formidable feu de joie,
Qui, dès l'instant qu'il se déploie,
Inonde de clartés tous les lieux d'alentour.
On devine aisément quels accents d'allégresse
Se font entendre alors, mêlés de cris d'amour.

Le prince, ému lui-même, éprouva cette ivresse,
Saluant et du geste et des yeux tour à tour.
Le lendemain, dès qu'il fut jour,
Sur la scène du feu s'empressant de descendre,
Il n'y trouva que de la cendre,
Des charbons mal éteints et qui fumaient encor.
Qu'est-ce ceci, dit-il à son Mentor?
Quoi! ce feu dont hier nous admirions la flamme,
N'offre plus qu'un triste amalgame
De tisons tout noircis, sans forme et sans couleur,
Et dans sa disgrâce subite
N'a pu même garder un reste de chaleur?
A quoi bon tant briller pour s'éteindre si vite?
Le gouverneur soudain reprit:
Ceci, prince, contient une leçon sévère
Qui restera toujours, j'espère,
Dans votre cœur et votre esprit,
Et dont je tiens à vous instruire.
Ces flammes que nous vîmes luire,
Qui s'élevaient si haut pour notre œil ébloui,
Et que rien sur le sol ne rappelle aujourd'hui,
Sont l'emblême de cette gloire
Si chère aux cœurs des conquérants,
Qui se placent aux premiers rangs
De ceux que célèbre l'histoire.
Dans leur temps, par d'heureux combats,
Ils ont agrandi leurs états,
Et de leurs noms rempli la renommée.
Mais ils passent enfin, après tant de fracas,
Et derrière eux que laissent-ils? hélas!
Un peu de cendre et de fumée.

LE SOLEIL ET LES MOUCHERONS.

J'ai parlé quelque part des pauvres moucherons,
Peuplades sans cervelle et qui, dans nos allées,
Ne semblent s'être rassemblées
Que pour danser, faire des ronds;
Tourbillonnant sans cesse dans l'espace,
Au gré du moindre vent qui passe,
Pauvres êtres qui n'ont qu'un jour
Sans lendemain et sans retour,
Et dont l'innombrable lignée
Sert de pâture tour à tour
A l'hirondelle, à l'araignée.
Ils sont partout, dans l'air et sous nos pas,
Et cependant nous ne les voyons pas:
A moins que le soleil, à travers le feuillage
Traçant un lumineux sillage,
Ne nous les fasse apercevoir.
Tout le reste qu'on ne peut voir,
Et c'est surtout le plus grand nombre,
Demeure enseveli dans l'ombre,
Suivant le même tourbillon.

Sur ce, faisant réflexion:
Bien plus nombreux, dis-je, nous sommes
Que tout le peuple moucheron.

Or, parmi nous, combien compte-t-on d'hommes
Dont on ait conservé le nom?
Combien qui, dans leur temps, firent bruit qu'on ignore,
Bruit qui si promptement s'éteint et s'évapore?
Rois, magistrats, savants, guerriers jadis rivaux,
Gens de métier, gens de travaux!...
Tous oubliés reposent dans leurs tombes,
Entassés dans nos catacombes,
Ou dans les plis de nos sillons,
A moins que d'un de ses rayons,
L'histoire, éclairant ce jour sombre
Où tour à tour nous tombons,
N'ait fait, pour les sortir de l'ombre,
Ce que l'astre du jour fait pour les moucherons.

AVIS AUX MAUVAIS PLAISANTS.

Gare aux mauvais plaisants; il arrive parfois
Qu'ils se font donner sur les doigts
Pour quelque sotte raillerie.

Dans un dîner de bonne compagnie,
Il se trouva que par hasard,
Entre deux étourdis aimant à faire rire,
Etait assis certain vieillard,
Dont l'air bonhomme et l'habit campagnard
Vint éveiller chez eux le goût de la satire.

Voilà mes étourneaux qui se mettent en frais
De compliments outrés, de fades quolibets,
Que le digne homme écoutait sans rien dire.
L'un vantait son esprit, sa perspicacité ;
L'autre, son air de gravité.
Bref, à leur air mielleux, ainsi qu'à les entendre,
Il n'était dans l'Etat honneur ou dignité
Qu'il ne fût en droit de prétendre.
Or, pendant que chacun de sa place écoutait,
Le bonhomme sur ce sujet
Leur laissa loisir de s'étendre ;
Puis, saisissant la parole à son tour,
Quand après eux on fit silence :
Messieurs, dit-il, votre indulgence
Vous conduit trop loin en ce jour ;
Non je n'ai point l'esprit que par pure obligeance
Vous me prêtez en termes trop pompeux.
Puis sur eux tour à tour, d'un air de complaisance
Laissant tomber un regard doucereux :
Je ne suis pas non plus un sot, comme je pense ;
Mais je suis, je crois, entre deux. [1]
La réplique, aux voisins apprêta fort à rire,
Et chacun des railleurs se sauva sans rien dire.

[1] Ceci n'est pas inventé à plaisir : le mot appartient à un capitoul de Toulouse, mon parent, venu à Versailles pour assister à l'Assemblée des Notables en 1787.

LE RETOUR DE LA FAUVETTE.

MES PETITS-FILS A LEUR PÈRE ET A LEUR MÈRE,
revenant d'un assez long voyage.
26 mai 1841.

Dans un vert et riant bocage,
Vivait une fauvette avec son jeune époux :
Tous deux faisaient fort bon ménage,
Surveillant leur nitée, et goûtant sous l'ombrage
Un bonheur dont les rois eussent été jaloux.
Un jour notre jeune fauvette,
En caressant ses chers petits,
Le cœur bien gros, l'âme inquiète,
Leur dit : Il faut, mes chers amis,
Que demain sans plus je m'envole,
Pour m'en aller bien loin d'ici;
Bien loin! J'en ai le cœur transi,
Tant cette absence me désole.
Cependant n'ayez nul souci,
Avant deux mois, chers enfants, Dieu merci,
Nous serons revenus : comptez sur ma parole.

Pendant que nous serons absents,
Votre père et moi, vos grands pères
Nous serviront de remplaçants;
Aimez-vous, aidez-vous en frères,
Songez à nous dans vos prières;
Soyez sages, obéissants.
Nos voyageurs avaient affaire;
Puis les plaisirs, les contre-temps
Que l'on rencontre d'ordinaire,
Les tinrent dehors plus longtemps
Qu'ils n'avaient prévu de le faire.
Voilà que l'alarme est au nid;
On s'y désole, on s'y tourmente;
Chaque jour passé dans l'attente
Semble un siècle à chaque petit.
Que sont-ils devenus? Seraient-ils infidèles?
Ou bien en essayant quelques routes nouvelles,
Auraient-ils rencontré l'impitoyable autour?
Sont-ils tombés dans ses serres cruelles?
Quelque lâche oiseleur a-t-il coupé leurs ailes?
Quand reverront-ils ce séjour?
Ainsi disaient, lorsqu'enfin un beau jour,
Se balançant sur leurs ailes légères,
Les cris des voyageurs annoncent leur retour.
Nous voici, nous voici! plus de larmes amères,
Ne soyons plus qu'à la joie, à l'amour;
Enfants, cessez de gémir, de vous plaindre,
Vos pauvres cœurs n'ont rien à craindre
De l'oiseleur ni de l'autour.
Je laisse à penser quelle ivresse,
Quels transports et quelle allégresse
Remplacèrent tous les regrets;

Point n'ai besoin de vous le dire,
Ce sont de ces bonheurs si vrais,
Qu'en essayant de les décrire,
Hélas! je les affaiblirais.

Sous le voile de cette fable,
Par un récit trop véritable,
Vous pouvez, chers parents, aisément concevoir
Combien pour vos enfants, triste fut votre absence,
Et combien, quand le Ciel leur rend votre présence,
Ils sont heureux de vous revoir.

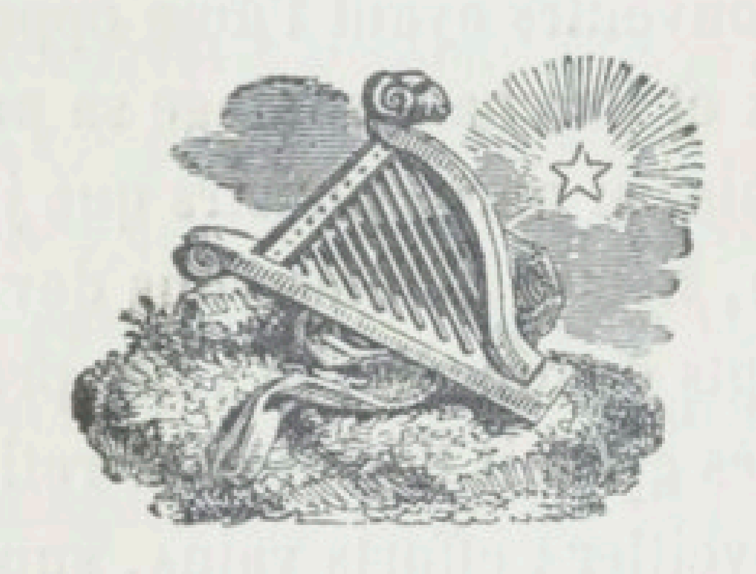
Epilogue.[1]

Or, maintenant, reposons-nous, ma Muse,
Ma pauvre tête se refuse
A tenter des efforts nouveaux.
Athlète fatigué, je dois quitter l'arène
Où courent des rivaux pendant que je m'y traîne,
Et je mets fin à mes travaux.
Mais en y renonçant, combien je les regrette!...
Oh! qu'il est peu connu le bonheur du poète,
Quand un sujet heureux venant à lui s'offrir,
Bien qu'un nuage encor l'entoure et l'emprisonne,
Il prétend à tout prix le creuser, le mûrir.
Labeur souvent perdu, pénible, et que personne,
Même en l'applaudissant, ne comprend, ne soupçonne,

[1] Pour comprendre le motif qui m'a inspiré cet épilogue, je dois dire que j'avais atteint ma soixante-dixième année quand je me mis à essayer de composer quelques fables. Dans ma jeunesse, qui est si loin de moi maintenant, j'en avais ébauché quelques-unes. Lorsque je m'y remis sérieusement, je voulais d'abord en compléter deux douzaines; puis l'appétit me venant à mesure, je voulais arriver à cinquante, puis à soixante, puis à cent. Tout ce travail me plaisait tant, que je dépassai un peu ce dernier nombre. Mais le filon est épuisé aujourd'hui; c'est bien le cas de dire: adieu. Pourquoi ne puis-je dire : *à revoir!...*

Plus fatigant cent fois que l'effort journalier
Du bras de l'artisan au sein de l'atelier;
Qui, lorsqu'on l'entreprend, vous étreint, vous enlace,
Vous enchaîne éveillé, vous cloue à votre place,
Sur un papier muet qu'interrogent vos yeux,
        Et dont l'effet mystérieux,
Par de soudains retours, vous consume ou vous glace.
Mais quelle joie aussi, lorsqu'après mille efforts,
S'éclaircit la pensée et qu'elle prend un corps!...
Que sans briser les fers où la règle l'opprime,
Il marie avec goût la raison et la rime,
Soit que de nos travers essayant la moisson,
La satire, ou la fable égayent sa leçon,
Soit que de souvenirs ayant l'âme oppressée,
Un vers doux et touchant soulage sa pensée.
Plaisirs si vrais, si purs! plaisirs que j'ai connus,
Pour le poète, hélas! qu'êtes-vous devenus?...
Sous mes doigts engourdis, je veux prendre ma lyre,
L'esprit qui les guidait fléchit et se retire.
Je veux le réveiller : efforts vains, superflus,
Le feu qui s'est éteint ne se ranime plus.
Adieu donc pour toujours, adieu, Muse chérie;
        Adieu la douce rêverie,
Où mettant à profit mes instants de loisirs,
Si longtemps j'ai goûté tant d'innocents plaisirs!
Il n'y faut plus songer. Le poids cruel de l'âge,
Sans refroidir mon cœur, paralyse mes mains.
        Hélas! pour nous, pauvres humains,
Elle est ce long hiver, saison triste et sauvage,
Où cesse de briller le séduisant mirage
D'un printemps désiré qui ne peut revenir.
Devant nous se soulève un plus grave avenir;

Ah ! quand vient à sonner cette heure de détresse,
Tout se revêt de deuil, dans nos champs, dans nos bois,
La fleur est sans parfums, le cœur est sans ivresse,
Le poëte n'a plus de voix.



LIVRE DEUXIÈME.

POÉSIES DIVERSES.

LIVRE DEUXIÈME.

Poésies diverses.

LE DÉPUTÉ DE PROVINCE.

1827. [1]

Romenay, chère solitude,
Où loin du bruit et des jaloux,
Libre de mon temps, de mes goûts,
Je passe sans inquiétude
Des jours et si lents et si doux!
Où, Richelet [2] venant en aide,
Si l'ardeur de rimer m'obsède,
Elève ignoré d'Apollon,
Je puis inspirer au vallon

[1] Je fus nommé député au grand collége électoral de l'Ain, à la fin de novembre 1827.
[2] Auteur du Dictionnaire des rimes.

Ma Muse timide et rustique,
Sans craindre que l'âpre critique
M'attende au retour au salon;
Où le loisir et la paresse,
Hôtes faciles et constants,
Dirigent seuls l'emploi d'un temps
Dont je trompe ainsi la tristesse,
Cher Romenay, tranquille Bresse,
Hélas! je vais donc vous quitter.
C'est en vain que mon cœur s'afflige
D'un départ qui va lui coûter;
Le devoir rigoureux l'exige,
Il le faut, je suis député.
Grâces à cette dignité,
Adieu la vie insoucieuse
Du campagnard désappointé,
Sa toilette capricieuse,
Son allure franche et joyeuse,
Et ce *dolce farniente*,
Heureux fruits de la liberté
Qui la rendent si précieuse!
Perdu dans mes graves travaux,
Plus de vers et plus de musique,
Me voilà pour lecture unique
Mis au régime des journaux,
Dont parfois l'humeur satirique
Pourra bien me mettre en morceaux. [1]
Puis viendront de la politique

[1] Un surtout, le *Figaro*, journal révolutionnaire, m'avait pris à guignon, et chaque jour ne se lassait de me choisir pour le but de ses épigrammes bonnes ou mauvaises.

Les fréquents et rudes assauts.
Moi qui suis homme pacifique,
Ami de l'ordre et du repos,
De tel flegme que je me pique,
Il me faudra, dans ce champ-clos,
Prendre part à la polémique;
Démasquer ces ambitieux
Qui, dans leur foi problématique,
Par leurs discours fallacieux,
Egarent la raison publique;
Lutter souvent, et sans succès,
Contre une secte satanique
Qui, pour le malheur des Français,
Rêve encore la république;
Entendre, au rebours du bon sens,
Maints orateurs, froids, languissants,
Nous étaler leur rhétorique,
Et se perdant en vains propos,
Dût-on y bâiller à demeure,
Nous ressasser pendant une heure
Ce qu'ils pouvaient dire en deux mots.
A cet ennui périodique,
Qu'il faut le matin essuyer,
Le soir au moins pour l'oublier,
Comment trouver un spécifique?
En quels lieux me réfugier?
Sera-ce dans ces promenades
Où l'art seul a tant ajusté,
Plutôt faites pour des malades
Que pour gens en bonne santé?
Où comme on peut on se démène,
Malgré soi marchant à la traîne,

Dans la foule qu'il faut pousser,
Sans que jamais de son haleine
Zéphir vienne vous caresser;
Mais où vont, suivant à la file,
Vingt filoux dont la main agile
Dans vos poches va se glisser.
Jardins sans fleurs et sans verdure,
Où l'insipide architecture
Aligne ces arbres, honteux
De se voir rangés deux à deux
Contre les lois de la nature.
Là point d'abris mystérieux,
Point de ces bancs frais et soyeux
Près d'une source qui murmure;
Tombant sans bruit de ses canaux,
L'onde, honteuse et prisonnière,
S'engloutit dans un lit de pierre
Pour former de tristes jets d'eaux
Salis de rouille et de poussière.

Puis dans ces jardins si vantés,
Où le soir de fières beautés
Luttent de luxe et de parure,
Pour nos regards désenchantés
Combien voit-on de faussetés
Sous le fichu, sous la coiffure?
Que d'attraits, au poids achetés,
Qu'il faut remplacer à mesure?
Hélas! à Paris tout est feint;
Du fard la fraîcheur mensongère,
Sans pudeur y rougit le teint
Si pur ici de la bergère.

Au théâtre, du papier peint
Grimace les fleurs du parterre,
Et si le soir pour me distraire
Je veux aller à l'Opéra,
Si vert qu'on y place un bocage,
Toujours il me rappellera
Qu'il n'en est de frais qu'au village.

Du moins dans la société,
Si l'honneur, la sincérité,
Sur les cœurs gardant leur empreinte,
On pouvait s'y livrer, sans crainte,
Aux charmes de l'intimité?
Mais le dirai-je? en cette ville
Où règne la frivolité,
Ce qu'on dédaigne c'est l'utile,
Ce qu'on fuit c'est la vérité;
Sur tout le reste on est facile,
Le plaisir seul y fait la loi.
Plaisir, il est vrai, vain, factice,
Plaisir d'un assez mince aloi :
En suivant ses goûts, son caprice,
Chacun n'y revient que pour soi,
Tantôt sans raison vous invite,
Vous fait fête, et puis vous évite,
Et vous fuit sans savoir pourquoi.
L'amitié n'est qu'un mot sonore,
Vide de sens, dont on décore
Quelque liaison de hasard;
De fait on se cherche, on se lie,
On se sépare et l'on s'oublie,
Sans que le cœur y prenne part.

Jadis, par le goût épurées,
Brillaient ces fameuses soirées
Que notre époque a vu finir.
Types de grâce et d'élégance,
Dont maintenant à notre France
Il reste à peine un souvenir.
Alors les Muses accueillies,
Les bons mots, les vives saillies,
Les jolis contes pas trop longs,
Une piquante causerie,
Une noble galanterie,
Faisaient tous les frais des salons.
Par une pente naturelle,
A cette aimable impulsion
S'associant, la nation
Se poliçait sur ce modèle,
Et dans le monde respecté,
Le nom français à cette école
Etait devenu le symbole
Du goût et de l'urbanité.
Grâce à nos discordes fatales,
Tout cela n'est plus de saison;
L'esprit, le goût et la raison
Sont des qualités féodales.
Nous avons changé d'horizon,
Nos mœurs sont rogues et brutales.
L'important, c'est d'avoir de l'or.
Ayez force bons du Trésor,
Comptez comme rien tout le reste.
Avec votre or, vous aurez tout :
L'esprit, le savoir et le goût,
Et dans un cercle, sans conteste,

Vous pourrez prendre le haut bout,
Fussiez-vous un sot manifeste.
Aussi, dans le monde aujourd'hui,
Bizarre et choquant assemblage,
Faudrait-il plus que du courage
Pour ne pas y sécher d'ennui.

C'est ce Crésus né sous le chaume,
Qui riche, on ne sait trop comment,
Faufilé dans le parlement,
Prétend gouverner le royaume.
Ce jeune et fougueux avocat,
Que le mot de noble importune,
Du boudoir le plus délicat
Venant se faire une tribune
Pour vanter Saint-Just et Marat;
Ce fabricant, qui sur son aune
Mesure la France et le trône
Qu'il trouve encor trop exhaussé;
Ce pédant, de grec hérissé,
Dont l'intarissable faconde
Se noie dans l'obscurité,
Et du haut de sa vanité
Se croit fait pour régir le monde;
Ce folliculaire éhonté,
Qui, dans le fiel qui le consume,
N'a jamais employé sa plume
Que pour trahir la vérité;
Ce bel esprit, qui vous assomme
De ses vers et de ses écrits;
Ces freluquets, qui n'ont de l'homme
Que la barbe et les favoris;

Jeunesse aux goûts hideux, bizarres,
S'affublant comme les Tartares,
Insultant à nos cheveux gris,
Et du fumet de leurs cigares
Venant empester tout Paris;
Le nuageux économiste,
Le négrophile moraliste,
Puis des gens aux airs si communs,
Tant de niais et d'importuns
Dont il faudrait grossir ma liste!...
Hélas! hélas! voilà pourtant,
Dans ce Paris que je déteste,
En fait de plaisirs, ce qui reste
Aux loisirs du représentant!...

Ah! pourquoi quitter ma retraite?
Pourquoi m'éloigner de mes champs?
Qui me rendra l'ombre discrète,
Mon rossignol et ma fauvette,
Et leurs amours et leurs doux chants?

Mais déjà l'hiver inflexible
A glacé leurs tendres accents,
Et mes arbustes languissants,
Bientôt sous la neige insensible,
Vont cacher leurs fronts jaunissants.

Puis, je me dois à la patrie;
J'entends mon prince qui me crie:
« Tous les Français en ce moment
« Doivent défendre mon ouvrage;
« Quand on l'attaque et qu'on m'outrage,

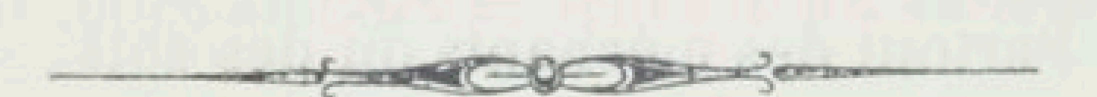
« Veux-tu manquer à ton serment? »
Non, cent fois non. Adonc courage,
Et vers Paris, bien que j'enrage,
Retournons, s'il se peut, gaîment.
D'ailleurs, à parler franchement,
Tout est-il dans l'ordre au village?
Chaque fille est-elle bien sage,
Et tel à l'écart que je sois,
Dans les caquets du voisinage
Ne suis-je pas mêlé parfois?
Mes fruits sont souvent au pillage,
On m'ébranche un peu mon feuillage,
On fait maints dégâts dans mes bois.

Hélas! partout, quoique l'on fasse,
On trouve l'homme et ses défauts :
C'est le malheur de notre race;
Elle vit de luttes, d'assauts.
C'est un jaloux qui vous tracasse,
Un voisin qui vous avocasse,
Partout des méchants ou des sots.

Partout aussi, dans sa clémence,
Le Ciel prévoyant nous a mis,
Pour égaliser la balance,
De bons parents, de vieux amis
Dans ce Paris faux et frivole,
Que ma Muse peu bénévole
A frappé d'un trait vigoureux,
Du moins par un retour heureux,
En cherchant bien, il est encore
Bon nombre de gens que j'honore,

Non moins loyaux que généreux.
Des magistrats que l'on vénère,
De vrais savants, de bons écrits,
Des cœurs francs, d'excellents esprits,
Et des femmes dignes de plaire.
Enfin j'y reverrai ma mère
Et des parents que je chéris.
Allons, voilà mon parti pris,
Chassons cette humeur rancunière.

Postillon, ferme la portière;
En avant, je vais à Paris.



La prise d'Alger.

Dans ce petit poème, en cherchant à célébrer une des plus belles conquêtes des temps modernes, la gloire du règne du roi Charles X, je n'ai pas voulu me borner au récit des combats que je me savais de toutes façons fort inhabile à décrire. J'ai essayé de résumer les phases principales de l'histoire de cette terre d'Afrique, où nous avons réussi à planter le vieux drapeau de la France. Je demande quelque indulgence pour les détails dont j'ai fait précéder le récit principal, bien qu'ils ne tiennent pas au fait même de la conquête.

LA CONQUÊTE D'ALGER.

—

1830.

—

DITHYRAMBE.

Sur la côte inhospitalière
Où devant la triple barrière
Des flots, des sables, de l'Atlas,
Jadis on vit tant de vaillants soldats
Forcés d'abaisser leur bannière,
Quelle est cette cité qui s'offre à nos regards,
Et du haut d'un massif que son château domine,
Sur la pente du sol s'étend et se dessine,
En baignant dans les eaux le pied de ses remparts?
Qui, pareille au vautour à la serre cruelle
Guettant l'heure propice à déployer son aile,
Lance sur l'Océan ses navires légers?
Qui, sur un lit de rocs, est mollement assise
Au milieu de riants vergers,
Et s'énivre le soir des parfums que la brise
Enlève à ses bois d'orangers?
C'est Alger! Alger la guerrière,
Alger la ville des forbans!

Des haines du Croissant implacable héritière,
La ville trois fois sainte aux yeux des musulmans!
Qui de nos rois chrétiens, ses lâches tributaires,
Dédaignant la menace et bravant les colères,
Sur nos mers, qu'elle écume, au nom de Mahomet
Poursuit insolemment sa sanglante carrière,
En face de l'Europe entière
Qui s'en indigne... et le permet.

—

Sur cette terre impie et cependant féconde,
Qu'à regret de ses feux inonde
Le soleil ardent du Midi,
Le Maure, esclave volontaire,
Sous le bâton du Jannissaire
Courbe son front abâtardi,
Et si grand que soit son courage,
Le matelot le plus hardi
N'ose plus qu'en tremblant cotoyer ce rivage
Où de fers odieux on peut charger ses mains:
Et dans sa terreur impuissante,
Pour échapper à ces bords inhumains,
Il livre à tous les vents sa voile frémissante.
La paix, les arts, la liberté,
En gémissant, ont déserté
Ces lieux maudits, où brutale et sauvage
La force fait le droit et règne sans partage;
Et sous le fer du conquérant
La croix proscrite et mutilée
De cette terre désolée
Comme eux s'est bannie en pleurant.

—

Et cependant ces plages condamnées
A subir aujourd'hui ce joug injurieux,
Jadis avaient connu de nobles destinées.
Leur éclat fut long, glorieux,
Depuis qu'au jour de la vengeance
D'un roi qui bravait sa puissance
Pour briser le sceptre odieux, [1]
S'élançant terrible et rapide,
Rome sur la terre Numide
Posa son pied victorieux.
Rome ne voulait point de conquête stérile :
Aussi, bientôt dominatrice habile
Et de sa riche proie exploitant les trésors
Là même où, suspendant sa course indépendante,
Le Maure insoucieux venait planter sa tente,
On vit ce sol inculte, en s'éveillant alors,
De l'active industrie encourager les veilles,
Le génie, à grands frais, étaler ses merveilles;
Les cités s'élever, à l'abri des remparts,
Et de la métropole, orgueilleuses rivales,
Déployer à l'envi les pompes triomphales
De la paix, du luxe et des arts.
Et quand Rome dégénérée,
Par ses propres mains déchirée,
Se traînait aux pieds des Césars,
Debout sur la terre d'Afrique,
Long-temps encor Caton d'Utique,

[1] Jugurtha, 103 ans avant J.-C.

Bravant un pouvoir détesté,
Prolongeait sa lutte héroïque
Et jetait de sa voix stoïque
Un dernier cri de liberté.

—

Or, déjà s'approchait le temps où sur le monde
Allait briller un jour réparateur.
Sortant de sa torpeur profonde,
Sous le souffle du Créateur,
La terre devenait féconde,
Ses flancs enfantaient le Sauveur. [1]

—

A la voix de son Maître, une clarté nouvelle
Jaillit sur l'univers.
Aux saintes lois qu'il leur révèle
Les cœurs émus se sont ouverts,
Dans ses temples déserts
Le culte des faux dieux chancelle,
Et malgré l'appui des enfers,
Sur leurs débris livrés aux vers,
La croix rayonnante, immortelle,
S'élève dans les airs.

—

Mais de quel prix dut-elle acheter la victoire !...
Quels flots de sang inondent le prétoire !...

[1] *Aperiatur terra et germinet Salvatorem.* (Office de Noël.)

D'où viennent ces martyrs qu'on entraîne au trépas,
Ces prêtres, ces docteurs, ces guerriers intrépides,
Ces vieillards, ces enfants et ces vierges timides
Dont Dieu soutient les pas !...
Confesseurs généreux qui, dans ces temps d'épreuve,
Disputent aux bourreaux, sans que leur cœur s'émeuve,
La palme de ces saints combats?...
Terre d'Alger, ne te plains pas !
Bien riche en ces assauts fut ta moisson de gloire,
Et dans ses hymnes triomphants
L'Eglise, chaque jour, nous remet en mémoire
L'héroïsme de tes enfants.
De tous ses ennemis lorsque, victorieuse,
La Croix enfin s'éleva glorieuse
Sur le trône des empereurs,
Et que complice des fureurs
Dont l'enfer de nouveau voulait troubler le monde,
L'hérésie, à sa voix, leva sa tête immonde,
Pour maintenir la foi dans ces tristes débats,
Toujours en héros plus féconde,
Terre d'Alger ! n'avais-tu pas
Les Boniface, les Fulgence, [1]
Les Eugène, les Tertullien,

[1] Boniface, évêque de Carthage;
Fulgence, id. de Ruspe;
Eugène, id. de Carthage;
Tertullien, apologiste,
Augustin, évêque d'Hyppone;
Lactance, apologiste;
Cyrille, patriarche d'Alexandrie;
Cyprien, évêque de Carthage.

Et ces foudres de l'éloquence,
Les Augustin et les Lactance,
Les Cyrille et les Cyprien.

—

Cependant le colosse immense
Qui tenait le monde en sa main,
Le vieux tyran du genre humain
Voyait défaillir sa puissance.
Poussant un long cri de vengeance,
Les peuples s'éveillaient enfin
Et marchaient à leur délivrance,
Rome touchait à son déclin !
Comme un lion frappé d'une main meurtrière
Que poursuit jusqu'en sa tannière
La meute ardente des chasseurs,
Luttant, mais sans espoir, à cette heure dernière,
Roule sanglant sur la poussière
Sous les coups de ses agresseurs :
De même aux mille assauts des peuplades guerrières
Qui l'assaillent de toutes parts,
Le vieil empire des Césars
Oppose vainement, impuissantes barrières,
Des murs que leurs fureurs a bientôt renversés,
Et dans les longs tourments d'une lente torture,
Expiant à la fois tous ses succès passés,
Au vieux monde affranchi rembourse avec usure
Les flots de sang qu'il a versés.

—

Mais pendant que l'Europe, en ces jours de tempête,
Frappée au cœur, courbait la tête

Sous le fer des enfants du Nord,
Par un rare et sublime effort
Contre le Hun et le Vandale
Soutenant sans pâlir une lutte fatale,
Vaillants enfants d'Alger, vous combattiez encor;
Et refoulant au loin ces hordes furieuses,
Long-temps on vit vos aigles glorieuses
Resplendir sur leurs ailes d'or;
Plus long-temps cette lutte aurait duré peut-être,
Si l'orgueil offensé d'un traître, [1]
Puni plus tard par ses remords,
Pour le malheur de la patrie
Aux fiers vainqueurs de l'Ibérie
N'eût ouvert l'accès de ses ports.

—

Depuis lors livrée aux orages,
Comme un vaisseau désemparé,
Noble terre, ton sol sacré
N'a plus subi que des outrages.
Tes farouches vainqueurs, reculant à leur tour
Devant un flot d'autres barbares
Encor plus cruels, plus avares,
Venus des lieux où naît le jour, [2]

[1] Le comte Boniface, qui appela les Vandales de l'Espagne déjà conquise par eux. (429 depuis J.-C.)

[2] Les Arabes, passés ensuite sous la domination des Turcs qui, conduits par Barberousse, chassèrent les Espagnols qui avaient formé des établissements sur quelques points du littoral. C'est de cette époque que commence la piraterie.

Sous ces maîtres nouveaux, race ignare et brutale,
Hideuse, sur leurs pas, la ruine s'étale
Comme un immense embrasement.
Tes enfants désarmés tombent en servitude;
Tes plus nobles cités croulent obscurément;
Où la foule abondait, s'étendent tristement
Le silence et la solitude.
Comme en un champ des morts, stériles ossements,
Tes cirques, tes palais, tes théâtres, tes temples,
Du luxe de tes arts, orgueilleux monuments,
L'œil désolé, tu les contemples
Gisant épars et sans honneur,
Sans qu'une tombe demeurée,
Dernier témoin de ta splendeur,
Indique au moins au voyageur
La place où brilla Césarée. [1]

—

Et pour que rien enfin ne manque à tes douleurs,
Si, chancelantes, mutilées,
Quelques saintes maisons échappent, isolées,
A la rage des destructeurs,
Aux plus cruelles destinées
Leurs ruines sont condamnées
Par ces profanateurs.
Au temple où, dans les flots d'encens et de lumières,
Vers le trône du Christ s'élançaient les prières,
On prêche le Coran,

[1] *Cæsaria mauritania.* Bâtie par Juba, près de la ville nouvelle de Teneze, au royaume de Tlemecen; détruite entièrement en 959.

Et dans la chaire même où tonna l'éloquence
Des Augustin et des Fulgence,
Vient s'asseoir quelqu'obscur Iman.
Ces cloîtres consacrés, vénérables portiques,
Où jadis des vierges pudiques,
Fleurs timides fuyant le jour,
Dans cet asile solitaire,
Bien loin des regards de la terre,
Faisaient à Dieu de leur amour
L'offrande pure et volontaire,
Désormais transformés en cachots ténébreux,
Ne rendent aux échos que les cris douloureux
De chrétiens par milliers esclaves,
Livrés par la tempête à des maîtres affreux,
Et de ces bords maudits déplorables épaves.

—

Oh ! quel cœur ne se brise à l'aspect des douleurs
Qui pèsent sur tant de nos frères !
Pour égaler tant de misères
Nos yeux ont-ils assez de pleurs?
Des pleurs ! Eh quoi ! des pleurs pour cette immense injure
Dont s'indigne l'humanité !
Le crime n'a-t-il pas dépassé la mesure
D'une trop longue impunité?...

—

Mais comment pénétrer dans cet affreux repaire?
Comment aux pieds de ces remparts
Braver à la fois les hasards
De la tempête et de la guerre?

Et si, plus d'une fois, cédant à leur courroux,
Des princes généreux ont fait à cette terre
Sentir la force de leurs coups,
Qu'est-il resté de leur colère?
Ces forbans endurcis se sont joués de nous.
Ils ont dans leurs revers senti grandir leur haine,
Et de tant de chrétiens captifs sous leurs verroux,
Toutes les bombes de Duquesne
N'ont pu rendre le sort plus doux.
Endormi follement dans son orgueil sauvage,
Et des plus saints traités méconnaissant la loi,
Leur Dey ne vient-il pas, par un récent outrage,
D'insulter la France et son roi!...

—

Ah! si jadis à la voix des prophètes
On le vit, suscitant les vents et les tempêtes,
Accourir au secours de son peuple opprimé
Sous le pouvoir des infidèles,
Sur les enfants de ces races rebelles, [1]
Vengeant l'honneur de son nom blasphémé,
L'Eternel qu'on croit impassible,
Mais dont l'œil sur le crime est toujours étendu,
Et qui, pour avoir attendu,

[1] On sait que l'Arabie et tout le continent de l'Afrique ont été originairement peuplés par les enfants de Cham, et sur tout le littoral de la Méditerranée par des colonies de Philistins, de Moabites, et de tous les petits peuples chassés de la terre de Chanaan par les Hébreux, et dont il est si souvent question dans les Saintes-Ecritures.

N'en est encor que plus terrible,
Réveillant alors tout son courroux suspendu,
Ne saurait-il d'un coup inattendu
Frapper ce peuple incorrigible?...

—

Quel bruit de guerre a monté vers les cieux!
Quel spectacle imposant se déroule à nos yeux,
Gage d'une sainte espérance!
Sommes-nous aux temps des Croisés?
Où vont ces vaisseaux pavoisés
Des blanches couleurs de la France?
Terre d'Alger, réjouis-toi!...
Le digne héritier du grand roi
Cède aux longs cris de ta souffrance;
Il a juré ta délivrance,
Et honteux du joug détesté
Qui pèse sur l'Europe entière,
Charles X lève sa bannière
Et s'arme pour ta liberté.
Contre un si beau dessein dont son orgueil s'irrite,
L'Anglais en vain veut élever sa voix!
Charle a pesé l'injure et sa force et ses droits,
Et loin qu'en ses projets il chancelle, il hésite,
Aux obstacles prochains qu'on lui fait entrevoir:
« Sachez, dit-il sans s'émouvoir,
Que bientôt mes vaisseaux vont quitter le rivage:
Voici leur rang, leur nombre et celui des soldats;
Quel que soit l'ennemi, tous sont prêts aux combats;

Qu'on vienne, si l'on ose, entraver leur passage!... [1] »
Parole ferme et digne, où la France à la fois
Se retrouve elle-même et reconnaît ses rois.

—

O Dieu! dont le pouvoir suprême
Des combats décide le sort,
Seconde un généreux effort!
Avec nous, s'il le faut, grand Dieu! combats toi-même,
Et confondant l'espoir séditieux
De quelques obscurs factieux
Qui, dans leur ignoble furie
Contre l'honneur de leur patrie,
Ont pour ses ennemis lâchement conspiré;
Apprends à cette secte impie
Que, pour venger ton nom, ces lis qu'elle injurie
N'ont point encor dégénéré. [2]

—

Que béni soit ton nom, Seigneur, et ta sagesse
Dont leur orgueil osait douter!
En vain, sous ta main qui les presse,
Les enfers veulent résister :
Combinant à l'envi leurs efforts sacriléges,
Sur ces vaisseaux que tu protéges

[1] Réponse textuelle du baron d'Haussez, ministre de la marine, au chevalier Stuart, ambassadeur d'Angleterre.

[2] On n'a pas oublié les déclamations de nos journaux libéraux de cette époque et les avis qu'ils n'avaient pas honte de donner à nos ennemis.

Ils lancent les vents courroucés,
Et dans l'abîme ouvert, leur creusant une tombe,
Ils se flattent, les insensés,
D'en faire à leur prophète une horrible hécatombe !
Mais tu veilles sur eux. Un moment repoussés,
Un port ami reçoit nos vaisseaux dispersés :
Ralliés dans la nuit, en dépit de l'orage,
Le lendemain ils le voient ce rivage
Qu'ils appelaient de tous leurs vœux.
Bientôt tous nos Français, en flots impétueux,
S'élancent d'un bond sur la plage.
Dans son impatience, il n'est pas un guerrier
Qui veuille au champ d'honneur paraître le dernier !
Tous ont devant les yeux l'image de la France
Qui les suit du regard et demande vengeance,
Et dans ces nobles cœurs, soldats et matelots,
Cette seule pensée enfante des héros.

—

Tous les fronts rayonnent,
Les rangs s'échelonnent,
Les trompettes sonnent
L'heure des combats;
Disposé d'avance
Chaque corps s'avance,
La mort les devance
Et marque leurs pas.

—

L'infidèle tremble,
En vain il rassemble
Pour lutter ensemble

Ses noirs bataillons;
Bientôt cette foule
En torrent s'écoule,
Et son sang qui coule
Rougit les sillons.

—

Oh! qui dira quelle moisson de gloire
S'offre aux exploits de nos soldats!
Chaque heure les appelle à de nouveaux combats,
Chaque heure amène une victoire.
Camp de Sidi-Ferruch! champs de Staouéli
Où maint brave est enseveli,
Vous en garderez la mémoire!
Vos noms, ô Danrémont, Morvan, Clouet, d'Escars,
Achard et Loverdo, La Hitte et Berthezène, [1]
Bien mieux que sur l'airain, nobles enfants de Mars,
En longs monceaux de morts sont gravés sur la plaine
Et sur les brèches des remparts!
A vos brillants exploits les Cieux même applaudirent;
Les enfers éperdus frémirent,
Et même on vit, dit-on, au bruit de ces combats,
L'ombre des vieux Romains, gisants sous cette terre,
S'éveiller, et quittant leur couche funéraire,
S'incliner devant nos soldats.

—

Telle en effet une gerbe légère,
De ses débris jonche la terre

[1] Noms des généraux qui commandaient l'armée française.

Sous le fléau du laboureur ;
Ou tel, en exhalant sa rage
Sur nos campagnes qu'il ravage,
L'ouragan étend sa fureur ;
Ainsi, quand nos Français qu'on retenait à peine,
Torrent impétueux, s'élancent sur la plaine,
Bravant de l'ennemi le nombre et la valeur,
En dépit des renforts qui lui viennent en aide
Et dont le flot, sans cesse, à d'autres flots succède,
Pour rompre de ses rangs l'immense profondeur,
Déployant tout à coup leurs manœuvres savantes,
Ils pénètrent au sein de ces masses mouvantes,
Et semant sur leurs pas la mort et la terreur,
Rompent leurs bataillons, les hâchent, les renversent,
Les pressent sans relâche, et bientôt les dispersent
Sous les yeux du Dey frémissant,
Qui, la veille, en son arrogance,
Se flattait que faible, impuissant,
Le vieil étendart de la France
Tomberait aux pieds du croissant.
Et ce prince orgueilleux qui, dans sa folle audace,
Osait aux rois chrétiens prodiguer la menace,
De ses heureux vainqueurs implorant la pitié,
Désarmé devant eux et leur demandant grâce,
Courbe son front humilié.
Pour conserver ses jours il livre son empire !...
Ces vaisseaux, ces trésors lentement amassés,
Ces murs de bronze hérissés,
Ils sont à toi, France ! respire !
Tes vieux revers sont effacés.

—

Eclatez, bruyantes fanfares,
Il vient ce jour tant souhaité,
Où sur ces rivages barbares
Va refleurir l'humanité!
A nos frères long-temps esclaves,
Plus de ces ignobles entraves
Dont s'indignait notre fierté,
Et déjà, marchant en silence,
L'élite des soldats s'élance
Pour les rendre à la liberté.

—

Guidés par le Dieu des batailles,
Formant un glorieux faisceau,
Ils s'approchent de ces murailles
Qui devaient être leur tombeau.
Déjà leurs vaillantes cohortes
Franchissent le seuil de ces portes
Où l'orgueil musulman tomba,
Saluant de leurs cris de joie
Le drapeau blanc qui se déploie
Sur les tours de la Casauba.

—

Ah! pourquoi, dans ce jour d'éternelle mémoire,
Le noble chef de ces guerriers
De pleurs mouille-t-il les lauriers
Dont l'a couronné la victoire?
Hélas! comme un beau lis, à peine encor éclos,
Dont la faux meurtrière a tranché l'existence,
Un fils, son dernier né, sa plus chère espérance,

Est mort à ses côtés, de la mort des héros!
Bourmont! console-toi! de son jeune courage
La mémoire ira, d'âge en âge,
Vibrer dans tous les cœurs français.
Ne songe plus qu'à la patrie
Qui te contemple et qui te crie :
Honneur et gloire à tes succès!
Dans les demeures éternelles,
A tes étreintes paternelles
Ce fils un jour sera rendu!
Console-toi, des infidèles
L'espoir affreux est confondu;
Et par toi, dès ce jour, sur ces plages cruelles
Où l'esclavage avait vécu,
La liberté déploie, en souriant, les ailes,
La Croix triomphe et l'enfer est vaincu.



MON ERMITAGE.

Dans mon printemps,
Léger, frivole,
Paris long-temps
Fut mon idole.
J'aimais ses bruits,
Ses longues nuits
Où la jeunesse,
Sans se lasser,
Va dépenser
Sa folle ivresse;
Mais pour le cœur
Qu'est cette vie,
Jamais suivie
D'un vrai bonheur;
Où bientôt lasse
L'amitié passe
Sans nul retour,
Où l'amour même,
Ce bien suprême,
Ne vit qu'un jour?
Devenu sage,
Pliant bagage
Pour m'esquiver,
J'ai su trouver

Un doux asile,
Gai domicile,
Où des propos
De tant de sots
Faisant justice,
Je vis pour moi,
N'ayant de loi
Que mon caprice.

Près d'un ruisseau,
Dont l'onde pure
Fuit et murmure,
Est un coteau
Qu'un vert bocage
Couvre d'ombrage
Comme un berceau;
Mon ermitage
Est en ce lieu
Que, grâce à Dieu,
L'épais feuillage
Dérobe aux yeux
Des curieux
Du voisinage;
A peine on voit
Son humble toit,
Et sur sa pente
Croit et serpente
En long cordon,
Vigne encor tendre
Qui vient se pendre
A mon balcon,
Et le couronne

Aux jours d'automne
D'un noir feston.
Blanche et coquette,
Ma maisonnette
Est au levant;
En se levant
Phœbus la dore
Et la colore
De longs sillons,
Teignant mes roses,
Fraîches écloses,
De ses rayons.
Dans mon parterre
Surgit de terre
Un filet d'eau,
Qui de sa source
Poursuit sa course
Jusqu'au ruisseau.
Telle et simplette
Est la retraite
Où me voilà.
Jamais visite
De parasite
Ne m'y troubla;
Sur toute chose
Ma porte est close
A ces gens-là;
Mais des chambrettes,
Fraîches, proprettes,
Sont au manoir
Pour recevoir
Amis durables,

Femmes aimables,
Restant le soir.
Là, l'étiquette
Froide, inquiète,
Est sans pouvoir;
Qui vient me voir
Agit sans gêne:
Chacun s'y mène
A son vouloir.
L'un à la chasse
Court et se lasse,
L'autre au salon
Ou lit, ou chante,
Ou bien tourmente
Son Apollon.
Un noir orage
Fait-il tapage
A l'horizon,
Bientôt ensemble
On se rassemble
Dans la maison?
Des causeries
Vives, fleuries,
C'est le moment;
Historiettes
Et chansonnettes
Suivent gaîment,
Et grâce à l'ombre
Qui rend plus sombre
L'éclat du jour,
Sans qu'on rougisse
Souvent se glisse

Propos d'amour.
De politique,
Nul ne se pique
Dans notre coin;
De médisance
Ou d'indulgence
Il n'est besoin :
Aimer et plaire
Est notre affaire
Et notre soin.
Notre maxime
En bref s'exprime
Par ce refrain :
« Sans qu'on le fronde,
Laissons le monde
Aller son train. »
Ma compagnie
S'est-elle enfuie,
D'autres désirs
Auxquels je cède,
Viennent en aide
A mes loisirs?
Amant de Flore
Avec l'Aurore
Dans mon jardin
J'aime à descendre
Pour y surprendre
Chaque matin
Fleur qui va naître,
Mourir peut-être
Le lendemain;
Serpette en main,

Je me promène,
Le long du jour,
Tout à l'entour
De mon domaine.
Si les chaleurs
Sèchent les fleurs,
Brûlent la plaine,
Aux lieux plus près
Bornant ma course,
Je prends le frais
Près de ma source.
Là bien souvent,
Le cœur rêvant
Quelqu'amourette,
De ma musette
J'unis le son
A la chanson
De la fauvette,
Qui, dans son nid,
Avec tendresse
Presse et caresse
Son cher petit.
Quand le chant cesse,
Si la paresse
Me tend les bras,
Si je suis las,
Sur la verdure
Un lit d'été
M'est apprêté
Par la nature,
Duvet soyeux,
Couche plus sûre

Où l'on dort mieux
Que sur la plume
Où se consume
L'ambitieux.
Dans ces beaux lieux,
Le frais zéphire
Vient embaumer
Et parfumer
L'air qu'on respire.
Tout nous inspire
Besoin d'aimer.
Riants mensonges,
De leur côté,
Par leur gaîté,
Charment mes songes;
C'est le loisir
Et le plaisir
Qui font éclore
Mon doux sommeil.
Eux seuls encore
De mon réveil
Ramènent l'heure;
Et quand le soir
Revient s'asseoir
Sur ma demeure
Que le jour fuit,
Et que la nuit
Prompte à descendre
Ne laisse entendre
Le moindre bruit,
Dans mon réduit
Je me retire

Pour y relire
Ces vieux auteurs,
Sages docteurs,
Dont les ouvrages
Toujours cités
Seront goûtés
Par tous les âges ;
Ou bien parfois,
Pressant ma lyre
Entre mes doigts,
Tendre délire,
Reprend son cours,
Et chants d'amours
J'aime à redire.
Libre de soins
Et de besoins,
Ainsi je goûte
Un vrai loisir,
Sans qu'il m'en coûte
Un déplaisir.
Ma solitude
N'a rien de rude ;
Tout est bonheur
A qui sait vivre
Avec un livre,
Avec son cœur !
Loin de la foule
Ainsi s'écoule
A peu de frais
Chaque journée,
Jamais fanée
Par des regrets.

Vie ignorée,
Toute dorée,
Où sans émoi
Je vis pour moi,
Libre de crainte
Et de contrainte,
En mon chalet,
Laissant en somme
Agir chaque homme
Comme il lui plaît.
Telle craintive
La sensitive
Ferme son sein,
Dès qu'imprudente
Une main tente
Un doux larcin;
Telle voit-on
La jeune rose
Se tenir close
En son bouton,
Gardant pour elle
Le doux trésor
Que vierge encor
Elle recèle,
Et ses parfums,
Qu'ainsi recluse
Elle refuse
Aux importuns.

LES DEUX ENVIEUX.

CONTE.

Il est un vice aussi lâche qu'affreux,
Qui se repaît de haine et de mensonge,
Et qui détruit dans les âmes qu'il ronge
Tout sentiment humain et généreux ;
Qu'aucun remords ne retient ni ne touche,
Qui s'irrite à l'aspect du bien-être d'autrui,
Et le suivant d'un regard fauve et louche,
Va sans cesse jetant sur lui
Le noir venin que distille sa bouche.
Croissant dans l'ombre, il se cache au grand jour.
Et toutefois par un juste retour,
Fléau surtout de celui qu'il possède,
Pendant la nuit il le suit et l'obsède,
S'attache à lui comme un cruel vautour,
D'angoisses et d'ennuis l'abreuve tour à tour;
Et tellement en sa folie extrême
L'aveugle sur son intérêt,
Que pour en perdre un autre, il se résignerait,
S'il le fallait, à se perdre lui-même.
Ce vice, hélas ! que je peins à regret,

Et qui n'est aujourd'hui que trop commun chez l'homme,
Est-il besoin que je le nomme?
Qui n'a connu l'envie à ce portrait?
Or, ce propos me remet en mémoire
Un ancien conte assez drolet,
Qui ressemble fort à l'histoire,
Et vient à point à mon sujet.

Dans certain bourg assez proche d'Athène,
Dont le nom ne vaut pas la peine
D'être cité, deux bourgeois, déjà vieux,
Et dévorés du démon de l'envie,
Se détestaient à qui mieux mieux.
Loin de jouir en paix des douceurs de la vie,
Toujours sur le qui-vive et s'observant des yeux,
De leurs mauvais désirs ils fatiguaient les dieux.
Jupiter! disaient-ils en faisant leur prière
(Si cela s'appelle prier),
Si tu me veux gratifier
D'une grâce particulière,
Sers ma haine envers le voisin :
Sur sa maison, sur son jardin,
Et surtout sur sa melonnière,
Fais que chaque fois qu'il pleuvra,
Chaque goutte qui tombera,
Pour le vexer, se change en pierre!
Que tous les jours qu'il sortira,
Son vieux bidet qu'il montera
Le jette en plein dans une ornière!
Suscite lui mille embarras,
Mets à ses trousses le notaire,

Le procureur, les avocats;
Bref, cause-lui, dans chaque affaire,
Autant de mal que tu pourras,
Deux beaux bœufs seront ton salaire.
Mais tandis que chacun, s'escrimant à huis-clos
A son gré, de sa haine, exhale ainsi les flots,
Voilant au fond du cœur cette haine secrète,
Ils gardaient en public une honnête étiquette,
Se visitaient parfois, se caressaient des yeux,
Et réciproquement se comportaient au mieux.
Jupiter qui savait à fond leur artifice,
Voulait juger lui-même à quel point leur malice
Pourrait porter ces furieux.
Un soir donc, ou plutôt un matin, ce me semble,
Que tous deux cheminaient ensemble,
Il quitte incontinent les cieux,
Et d'un bond il est sur la terre;
Puis, se plaçant entre tous deux :
« Je suis Jupin, dit-il, et j'ai reçu vos vœux.
Mes bons amis, pour vous complaire,
J'ai laissé le coin de mon feu;
C'est une grâce dont j'espère
Vous saurez profiter sous peu.
Parlez sans crainte : quelque chose
Que vous puissiez me demander,
Je jure de vous l'accorder.
Mais qu'un de vous d'abord parle seul, et pour cause;
Le désir qu'il m'exprimera,
Sans remise s'accomplira;
Et pour l'autre, voici ce que je vous propose :
Ce que le premier obtiendra,
En double le second l'aura,

De mon marché telle est la close.
Réfléchissez; pesez vos vœux,
Prenez le temps, rien ne me presse;
Car, par le Styx, ici je veux
Tenir en tous points ma promesse. »
Cela dit, et de l'embarras
Où les jetait son stratagème,
Le bon Jupin riant tout bas
Et contemplant leur face blême,
Tranquillement poursuit ses pas.
Il se fit un bien long silence.
Etourdis de la confidence,
Et ne sachant que désirer,
Osant à peine respirer,
Nos jaloux étaient au martyre,
Et l'un sur l'autre, sans rien dire,
Jetaient des yeux irrésolus.
L'un, à la fin n'y tenant plus :
« Jupin, dit-il, sans plus de trève,
Voici de toi ce que je veux :
De mes deux yeux, fais que l'un crève,
Afin que l'autre en perde deux. »

LA MORT DU MATELOT.

ÉLÉGIE.

Sur les côtes de la Bretagne,
Près de la plage où de Quimper
Désertant la verte campagne,
L'Odet [1] va se rendre à la mer,
Des récifs, qu'on découvre à peine,
Rendent de la terre prochaine
L'accès pénible et dangereux.
Là trop souvent plus d'un naufrage
Trahit l'adresse et le courage
Du navigateur malheureux.
Tantôt, soudaine et menaçante,
La vague y rugit bondissante
Sous le souffle du vent du Nord;
Tantôt, mollement balancée,
Elle se meut lente et bercée,
Semblable à l'enfant qui s'endort.

[1] Petite rivière qui, à quelques lieues de Quimper, va se perdre dans l'Océan, assez près des fameux rochers de Pennmarck.

On voit, quand on touche au rivage,
S'élever d'étage en étage,
Comme les murs d'un vaste enclos,
La chaîne longue, irrégulière,
De vieux rochers, seule barrière
Qui puisse résister aux flots;
Granits aux formes pittoresques,
Et dont les têtes gigantesques
Servent de phare aux matelots.
Exposés aux coups de l'orage,
Leurs flancs, du côté du rivage,
Sont arides et découverts :
Mais sur la pente du revers
Qui va s'abaissant vers la plaine,
Un ruisseau qu'on entend à peine
Et des bois peuplés d'arbres verts,
Au voyageur qui s'y promène
Offrent un but tranquille et sûr.
Dans ce vallon, riant domaine,
Les vents ménagent leur haleine
Et l'air circule frais et pur.

Là, dans le coin le plus obscur,
Et d'un jardin environnée
Qu'entoure un reste de vieux mur,
S'affaisse, à demi-ruinée,
Une cabane abandonnée,
Que le temps lentement détruit.
Sur le devant du vieux portique,
Se dresse encor la croix antique,
Gardienne de l'humble réduit.

Souvent auprès de la chaumière,
Conduit par mes courses du soir,
Solitaire, je vins m'asseoir
Sur un banc tapissé de lierre,
Où les habitants du manoir
Reposaient après la prière.
Là, sur le sol, l'œil abaissé,
Dans cette attitude pensive,
Cherchant la trace fugitive
D'un temps sans retour effacé,
J'écoutais, l'oreille attentive,
Du flot qui brisait sur la rive
Le bruit plaintif et cadencé.

Un jour, qu'en cette solitude
Bien plus long-temps que d'habitude
Je reposais sur ces débris,
Je vis sortir d'une clairière
Un bon vieux prêtre à cheveux gris,
Qui passant devant la chaumière,
En face de la croix de pierre
S'arrêta; puis levant aux Cieux
Un regard chargé de prière,
S'agenouilla silencieux.

Par un attrait involontaire,
Je m'approchai de lui: Mon père,
Lui dis-je, sans doute ces lieux
Ont vu des malheurs que j'ignore,
Dont le souvenir fait encore

Couler des larmes de vos yeux.
— Mon fils, active, courageuse,
Une famille qui n'est plus,
Pauvre de biens, riche en vertus,
Jadis ici vécut heureuse.
Mais qu'est-ce, hélas! que le bonheur!
Une ombre qu'un rayon efface,
Un nuage qui fuit et passe
Sans laisser forme ni couleur.

Ce peu de mots toucha mon cœur.
Ah! repris-je, daignez, mon père,
Me révéler tout le mystère
De ces débris, de ce malheur.
Emu du ton de ma prière,
Près de moi, sur le banc de pierre,
Le prêtre attendri s'arrêta,
Et plus d'une fois hésita
Au souvenir de cette histoire;
Enfin, rappelant sa mémoire,
Voici ce qu'il me raconta :

Dans cet enclos, modeste asile
Maintenant inculte et stérile,
Vivait des fruits de son labeur
Un vieux marin, homme d'honneur,
Qui, renommé dès sa jeunesse
Pour son audace et son adresse,
Exerçait l'état de pêcheur.
Son fils, avec sa belle-fille,

Un enfant encore au berceau,
Composaient toute sa famille.
Le fils, parti sur un vaisseau,
Parcourait la plage lointaine;
Il devait revenir bientôt :
Mais dans le cœur du matelot,
Le souvenir de Madeleine
Dut soulever plus d'un soupir.
On les avait unis à peine,
Et soudain il fallut partir,
Partir et quitter son vieux père,
Ce toit de chaume héréditaire,
La croix témoin de ses amours,
Sa jeune épouse bientôt mère,
Et peut-être, hélas! pour toujours.
Depuis l'heure de son absence,
Deux longs ans s'étaient écoulés,
Deux ans d'attente et de souffrance
Où bien des pleurs s'étaient mêlés,
Tantôt de crainte ou d'espérance.
Toute à ses vœux, à son amour,
Madeleine, triste et pensive,
Sur les rocs qui bordent la rive
Venait et priait chaque jour,
Suppliant sa sainte patronne
Et la Vierge aux marins si bonne
De hâter l'heure du retour.

Témoin de ses tendres alarmes,
Sur le sort de ces deux époux
Que de fois je versai des larmes
En espérant des jours plus doux.

Survint l'époque de l'année
Où, sous les feux d'un ciel brûlant,
La fleur des champs si tôt fanée
Voit jaunir son front chancelant;
Où la terre aride, embrasée,
Attend vainement de la nuit
Quelques gouttes de sa rosée.
Bientôt allait sonner minuit!
Tout dormait encor dans la plaine.
Peut-être alors, à Madeleine,
La berçant d'une douce erreur,
Un songe voltigeant près d'elle
Ramenait son époux fidèle,
Ivre d'amour et de bonheur.

Un horrible et soudain orage
Eclate, imprévu, dans les airs,
Les flots rugissent sur la plage
Le ciel est sillonné d'éclairs.
Aux bruits qui frappent son oreille,
Madeleine aussitôt s'éveille
Le cœur tout palpitant d'effroi,
Quitte sa couche solitaire,
S'élance, et près de son vieux père
Accourt pour calmer son émoi.
Cet époux que son cœur appelle,
Oh! que n'est-il encor loin d'elle!
Un froid mortel glace son cœur.
— Calme-toi, pauvre Madeleine,
Lui dit tendrement le pêcheur,
Ton Paul sur la plage lointaine

Est encore, et pour ton bonheur
Avant deux mois, peut-être à peine,
Le verrons-nous. Bannis ta peur.

Cependant l'orage redouble;
Du choc affreux des éléments
Le vieux marin même se trouble.
Soulevant ses flots écumants
Dont les éclairs dorent les cimes,
La mer entr'ouvre ses abîmes.
Des rochers le front menaçant
Oppose un effort impuissant
Aux vents déchaînés sur leur tête,
Et sous l'effort de la tempête
Le chêne tombe en gémissant.
Du pêcheur le dogue fidèle
A poussé de longs hurlements,
Et le toit de chaume chancelle,
Prêt à crouler à tous moments.
Ah! s'écria la pauvre mère,
Malheur, malheur au bâtiment
Qui tenterait imprudemment
De se rapprocher de la terre.

Soudain dominant le fracas
Des flots, des vents et du tonnerre,
Le bronze tonne en longs éclats.
Le marin frémit. Par l'orage,
Sans doute, hélas! quelque vaisseau
Est entraîné vers le rivage.

A ce bruit sinistre et nouveau,
Qui révèle un péril immense,
Un cri perçant part du berceau :
Madeleine aussitôt s'élance,
L'enfant dormait; mais quelques pleurs
Voilaient le bord de ses paupières,
Pareils aux perles printanières
Que la nuit verse au sein des fleurs.
Sa mère, pâle et chancelante,
Près du lit se jette à genoux :
« Vierge sainte, priez pour nous,
Dit-elle d'une voix tremblante;
Vous dont le bras commande aux flots,
Prêtez l'oreille à nos prières,
Et de ces côtes meurtrières
Sauvez les pauvres matelots! »

Vaine supplique : rien n'arrête
L'effort croissant de la tempête :
Au bruit horrible, discordant
Des vents, des vagues, de la grêle,
Le canon sans cesse grondant,
Comme un glas sinistre se mêle,
Et malgré tout l'art des nochers,
Sur le banc fatal des rochers,
Par un pouvoir irrésistible
Le vaisseau contraint d'arriver
Va donner, par un choc terrible,
Sans que rien puisse le sauver.

Oh! pendant ces heures cruelles,
Qui dira nos transes mortelles!

Moi-même effrayé, demi-nu,
J'appelais les gens du village
Pour les conduire sur la plage
Dès que le jour serait venu.

Mais un malheur plus grand encore,
Que j'étais loin de redouter,
Par une cause que j'ignore
Sur le vaisseau vient éclater :
L'incendie, effroyable aurore,
Dans les cieux va se refléter.
Bientôt au loin sur le rivage
Jaillit une affreuse clarté ;
Le vaisseau, volcan irrité,
De flammes inonde la plage,
Contre le perfide attérage
Il est bientôt précipité.
Alors une fumée épaisse
Le dérobe aux yeux : le bruit cesse,
Tout rentre dans l'obscurité.

Dieu ! quel lamentable silence !
Oh ! nuit d'angoisse et de douleurs !
Hélas ! mon fils, lorsque j'y pense,
Je sens encor couler mes pleurs.
Malgré la fuite des années,
Pauvres marins, je crois les voir
Luttant sans force et sans espoir
Contre les vagues mutinées.
Je crois entendre retentir

Comme un concert de cris funèbres,
Invoquant au sein des ténèbres
Un secours qui ne peut venir.

Enfin pourtant de la tourmente
La fureur semble s'apaiser;
La vague en venant se briser
Se roule et moins haute et plus lente,
Et déjà, point mystérieux,
L'aube du jour, à peine éclose,
Colore d'une teinte rose
La voûte encor sombre des cieux.

Pendant qu'à la hâte s'assemble
Le peuple empressé du hameau,
Pour de là nous porter ensemble
Au secours des gens du vaisseau,
Plus diligente, Madeleine
N'attendit pas l'aube rougir.
Du jour l'arrivée est prochaine,
Dit-elle, et c'est le temps d'agir.
Puis, un moment baissant la tête,
En soupirant elle s'arrête,
Réprimant de faibles sanglots,
Près du lit où l'enfant sommeille,
Et baisant ses yeux demi-clos :
« Dors, ami, sans que rien t'éveille
Avant que je sois de retour;
Dors. Je te laisse en assurance
Sous l'aile de la Providence
Et sous la garde de l'amour. »

Déjà le pêcheur intrépide
Du seuil avait franchi le pas,
Le souvenir des lieux le guide,
Un long harpon arme son bras.
Près de lui sa fille se presse;
En songeant au fils qu'elle laisse,
Son cœur de mère est déchiré;
Mais rien n'affaiblit son courage,
Et marchant d'un pas assuré,
Franchit les débris que l'orage
A semés sur l'étroit passage
Dont leur enclos est entouré.
Dans son active intelligence
Elle a pris soin de se munir
Des secours que son indigence
Au naufragé pouvait offrir.
Son chien fidèle la devance,
Prêt au premier cri d'accourir.

Enfin ils sont sur le rivage,
Le soleil avec majesté
En éclairait toute la plage.
Ah ! quelle épouvantable image
Se déroule à l'œil attristé !
Des débris vomis par les lames,
Confusément amoncelés,
Des câbles, des voiles, des rames,
Des fragments de mâts mutilés.
Mais le spectacle le plus rude
Est celui de la solitude
Qui partout règne dans ces lieux :

En vain sur les flots, sur la plaine,
Leur œil anxieux se promène,
Tout est désert, silencieux :
— Mon père, ils sont sauvés peut-être ?
Dit Madeleine en ce moment.
Le vieillard sourit tristement :
Son chien venait de disparaître.
Il le cherche ; il entend ses cris ;
Le voit heurtant sur des débris,
Qu'une blanche voile recouvre.
Il se hâte, arrive en tremblant,
Et bientôt se penche et découvre
Sous ses replis un corps sanglant.
Il jette un cri ! Fuis, Madeleine !
N'approche pas ! Défense vaine !
Le jour des douleurs est venu,
Et sous la voile qu'elle lève
D'un regard elle a reconnu
Son Paul, étendu sur la grève.
A ce spectacle inattendu,
Tremblante, éperdue et muette,
Hors d'elle-même elle se jette
Sur ce corps qui gît étendu.
Contre son cœur elle le presse,
Et dans l'espoir que sa tendresse
Essaye encore de former,
Elle se flatte que ses larmes,
Impuissants et stériles charmes,
Pourront, hélas ! le ranimer.
Vain espoir ! tout est dit pour elle :
Elle se relève et chancelle,
Et bientôt retombe sans voix,

Puis sur la bouche glaciale
De son époux, heureuse, exhale
L'amour et la vie à la fois.

Les habitants de mon village
M'avaient suivi sur le rivage;
Nous courons aux cris du vieillard.
Sans force, à genoux sur le sable,
Il jetait sur ce couple aimable
Un sombre et douloureux regard.
Perdu dans sa triste pensée,
Sa main était raide et glacée,
Ses yeux ne trouvaient plus de pleurs.
Nous l'entourâmes en silence,
Remettant à la Providence
Le soin de calmer ses douleurs.

Restait une tâche dernière :
Des débris qu'amenait le flot
Nous formâmes une litière,
Et je commençai la prière
Qu'interrompit plus d'un sanglot;
Puis, sur la voile qui naguère
Couvrait le corps du matelot,
Nous plaçâmes la jeune mère.

Pour honorer les deux époux,
Tous les marins du voisinage
Etaient venus se joindre à nous

Et nous suivirent au village.
Le père, d'un pas languissant,
Ouvrait la marche funéraire;
Les yeux abaissés vers la terre,
Le chien marchait en gémissant.

Jamais depuis un doux sourire
N'éclaira le front du vieillard.
Errant sur la grève au hasard,
Dans ses regards on pouvait lire
Tout le secret de son martyre!
Et quand la nuit venait enfin
Lui rappeler que c'était l'heure
De revenir à sa demeure,
Et qu'il revoyait l'orphelin
Comme lui triste et solitaire,
Un souvenir involontaire
Lui retraçait au même instant
L'image de la pauvre mère,
Pâle, mourante, se jetant
Sur le corps glacé de son père.
Le temps, bien loin de le guérir,
Ne faisait qu'accroître sa peine.
Il ne formait qu'un vœu : mourir
Pour aller joindre Madeleine.

Pour lui, le Ciel enfin plus doux
Un soir exauça sa prière,
Il mourut, penché sur la pierre
Qui recouvrait les deux époux!

Achevant ces mots, le vieux prêtre
Se leva triste et soucieux.
Son récit simple avait fait naître
Plus d'une larme dans mes yeux.
Tous deux de la même pensée,
Le cœur ému, l'âme oppressée,
Nous échangeâmes nos adieux.
La nuit s'avançait calme et pure,
La brise avec un doux murmure
Rasait timidement les flots.
Il fallut quitter la chaumière;
Mais avant de franchir l'enclos,
Je m'agenouillai sur la pierre
Et fis une tendre prière
Pour le salut des matelots.



DES ŒUVRES DE CHARITÉ

ET PLUS SPÉCIALEMENT DES SALLES D'ASILE [1].

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin!
Sinite parvulos venire ad me.

POÈME.

Sous ma main qui te presse, ô ma lyre fidèle,
Eveille-toi! depuis longtemps tu dors!
Eveille-toi! que tes accords
Prêtent à mes accents une grâce nouvelle.
Non que, vil courtisan, devant les grands du jour,
Je vienne m'incliner pour leur faire ma cour,
Ou que d'un fol amour éprouvant les alarmes
Sur ses fades tourments j'aille appeler des larmes!

[1] Ce petit poème a été, il y a quelques années, couronné par l'Académie de Besançon, mais seulement pour la partie qui concerne les Salles d'asile. Le reste a été ensuite ajouté par l'auteur.

A des malheurs plus vrais le cœur associé,
Voyant de tous les maux que chaque jour amène
Sans nul répit, hélas! se dérouler la chaîne;
Pour eux des nobles cœurs j'invoque la pitié!
Et plein du doux espoir qu'un tel sujet m'inspire,
Dans l'intérêt du pauvre et de l'humanité
J'élèverai la voix pour exalter et dire
Les œuvres de la charité!

—

Toi qui de l'amertume épuisant le calice,
Sur ton Fils expirant as versé tant de pleurs!
O toi! la mère des douleurs,
Vierge sainte, sois-moi propice!
A des œuvres que tu chéris
Quand je veux élever un monument durable,
Jette sur mes travaux un regard favorable;
C'est en t'implorant que j'écris.

—

Comme le naufragé poussé par la tourmente
Sous un ciel inconnu, pour y dresser sa tente,
Ne voit qu'avec terreur, lorsque le jour a lui,
Un sol aride, ingrat, s'élargir devant lui,
Ainsi l'homme en naissant et du sein de sa mère,
Abordant à la vie au milieu des douleurs,
A déjà pressenti combien elle est amère!
Ses premiers accents sont des pleurs.

Etrange composé de grandeur, de misères,
Les jours lui sont avarement comptés,
Et ses rares prospérités
Comme ses jours ne durent guères.
Contre mille dangers qui s'amassent sur lui
Sans cesse il a besoin d'appui.
Et quand pour tous, hélas! la vie est si rebelle,
On eût dû croire au moins que par nécessité
Chacun, en se tendant une main fraternelle,
S'unirait par la charité.
Longtemps il n'en fut rien : dans son orgueil extrême,
Concentrant sur lui seul ses devoirs, ses plaisirs,
L'homme abruti ne vit d'autre Dieu que lui-même,
D'autre règle que ses désirs.
Malheur au peuple alors! malheur à l'indigence!
Malheur au faible enfant! malheur à l'innocence!
Dans ce monde pétri d'airain
Qui se serait ému des pleurs des misérables,
Quand à des cœurs inexorables,
Le cri du sang parlait en vain?
Le père, armé partout d'un pouvoir inflexible,
Aux plus doux sentiments étranger, insensible,
Si son fils, en naissant, à ses pieds apporté
Le menaçait du faix de quelque infirmité,
Dans la nuit du tombeau, pour toujours enfouie,
Refoulait cette fleur à peine épanouie. [1]
Et la mère elle-même, indigne de ce nom,

[1] On sait que, dans l'antiquité, l'enfant nouveau-né était déposé aux pieds du père, qui décidait s'il devait vivre ou mourir. Généralement les enfants contrefaits ou maladifs étaient sacrifiés.

Exécrable instrument d'une horrible imposture,
En livrant ses enfants aux prêtres de Mammon,
Pour honorer ses dieux outrageait la nature! [1]
Il fallait au Romain, pour charmer son loisir,
Que le sang, à grands flots, coulât dans les arènes,
Et dans le sein fumant des victimes humaines
Froidement le druide explorait l'avenir! [2]
Le prisonnier trahi par le sort des batailles,
Chez un maître irrité ne trouvait point d'entrailles;
Eût-il régné la veille, aujourd'hui désarmé,
Moins qu'un vil animal il était estimé! [3]
Objet infortuné de tristes représailles,
Souvent on lui gardait d'atroces funérailles,
Et frappée avec lui par un même destin,
Sa fille, jeune rose éclose du matin,
Sous ses yeux condamnée à d'indignes tendresses,
De quelque soldat ivre épuisait les caresses!
Ni pitié, ni remords; et sur ses ennemis
Le vainqueur insolent se croyant tout permis,
Avait inauguré cette affreuse maxime :
« Que la force est un droit et la faiblesse un crime! »

—

Oh! cent fois soit béni le jour où, sur la croix,
Près de fermer les yeux, de sa mourante voix

[1] Surtout à Carthage. Les enfants étaient jetés dans des fours d'airain, où ils ne tardaient pas à être étouffés et consumés par le feu.

[2] Qui n'a frémi d'horreur en lisant le récit des horribles sacrifices auxquels présidaient ces prêtres sanguinaires.

[3] Un esclave n'était pas un homme, mais une chose. C'est ainsi qu'ils étaient portés sur les inventaires.

L'Homme-Dieu révoquant le terrible anathème
Qui pesait sur le genre humain,
Vint nous apprendre enfin qu'à l'égal de soi-même
On doit aimer et servir le prochain; [1]
Que nés d'un même sang, issus d'un même père,
Fût-ce en notre ennemi, nous devons voir un frère :
Que les enfants surtout, que les nécessiteux
Sont les plus chers objets de sa bonté propice,
Et qu'il nous tiendra compte, au jour de sa justice,
Comme accompli pour lui, de ce qu'on fit pour eux.

—

A cet ordre divin, à cette loi si belle,
Le monde répondit par un long cri d'amour.
Admirons, en effet, quels bienfaits tour à tour
A produits cette loi nouvelle!
Et comment tout d'abord prenant sous sa tutelle
Les pauvres, les souffrants et leurs besoins divers,
Elle a d'un pôle à l'autre étonné l'univers
Des fruits heureux qu'elle recèle!

—

De tous les maux anciens que la société
Ne saurait faire disparaître
Deux, plus hideux surtout, ne cessent de renaître,
L'ignorance et la pauvreté.

[1] *Mandavit illis unicuique de proximo suo.* (Eccl. XVII, 12.)

La pauvreté, qui prend l'homme dès sa naissance,
Lui refuse sa part des plus humbles plaisirs,
Consume obscurément en impuissants désirs
Les jours de son adolescence;
Dans les plus durs travaux épuise son printemps,
Et, sur ses traits flétris, imprime avant le temps
Les signes de la décadence!
L'ignorance, bandeau qui ferme sans retour
Les esprits qu'elle étreint à la clarté du jour,
Les ravit dans leur sève aux soins de la culture,
Et les livre aux instincts d'une brute nature,
Qui glisse sourdement en des cœurs irrités
Par la souffrance et la misère,
Un amer sentiment de haine et de colère,
A l'aspect odieux de nos prospérités.
Toutes deux, au besoin, conseillères de crimes,
Des fureurs des partis complices et victimes,
De l'espoir du désordre aimant à se flatter,
Croyant y conquérir un mieux imaginaire,
Et quand vient à gronder le courroux populaire,
Volcan toujours près d'éclater!

—

Si de ces deux fléaux, source impure et féconde
De tant de maux, hélas! dont nous sommes témoins,
La charité ne put tarir la source immonde,
Que ne fit-elle pas pour l'affaiblir au moins?

—

Aux lieux où s'élevait quelque saint monastère
Pour nourrir l'indigent on défrichait la terre;
Des fruits qu'on recueillait aucun n'était exclus
Et ne se retirait contristé d'un refus.
Et celui-là surtout, dont la faiblesse, l'âge,
Ou quelque infirmité trahissaient le courage,
Appelé le premier, enfant, femme, vieillard,
A ces dons généreux eut la plus large part.
Mais de l'homme formé d'une double substance
Ce n'était pas assez que d'apaiser la faim;
Il fallait aux besoins de son intelligence
Autre chose encor que du pain. [1]
Le prêtre, avec amour, se fit maître d'école,
Et rompant aux enfants le pain de la parole,
Humble et simple à la fois comme ses auditeurs,
Pour former leur esprit il réforma leurs mœurs.
Rude avec les palais, doux avec les chaumières,
Apôtre de la paix et de la liberté,
Il préparait ainsi dans ces âmes grossières
Le règne de la vérité!
Le peuple apprit enfin, du fond de sa disgrâce,
Que si pauvre qu'il fût et si déshérité,
Aussi bien que ses rois il avait une place
Au banquet de l'éternité!
Et pendant qu'à combattre et la faim et le vice
Il consumait des jours trop souvent abrégés,
L'homme de Dieu tendait une main protectrice
Aux autres affligés.

[1] *Non solo pane vivit homo.* (Evang. saint Marc.)

Le voyageur, trahi dans sa course inutile,
Au cloître ouvert pour lui trouvait un sûr asile.
Et si dans les langueurs d'un effroyable ennui
Un chrétien gémissait aux fers de l'infidèle,
Un moine courageux n'écoutant que son zèle
Courait le racheter ou s'immoler pour lui. [1]
Mais tel est, toutefois, l'arrêt irrévocable
Qui poursuit dans ses fils un père trop coupable,
Que du cercle fatal plus ils veulent sortir,
Plus cet arrêt sur eux semble s'appesantir.
En vain, dans ce travail, ils s'efforcent de tendre
Vers un bonheur constant qui n'est pas fait pour eux,
Souvent leur malheur va dépendre
Du succès même de leurs vœux.

—

Comment dire, en effet, les causes qui sans cesse
De nos prospérités viennent troubler le cours?
D'où s'élèvent ces cris d'angoisse et de détresse,
Lamentable concert qui renaît tous les jours?

—

C'est un infortuné qui languit solitaire,
Sans qu'aucun ami sur la terre
Prenne souci de ses douleurs!
C'est une jeune mère arrosant de ses pleurs

[1] Les Pères de la Merci s'étaient voués plus spécialement à cette œuvre de miséricorde.

Son enfant nouveau-né, chétive créature,
Prêt à mourir, hélas! faute de nourriture,
Auquel elle offre en vain, sur son sein amaigri,
L'espérance d'un lait que la faim a tari!
Ailleurs, tout mutilés, ou privés de la vue,
Ce sont quelques vieillards, quelques anciens soldats,
Quelque pauvre honteux s'esquivant dans la rue,
Un infirme avec peine essayant quelques pas.
Plus loin, et repoussés du sein de leurs familles,
Ce sont des insensés qui derrière ces grilles,
Comme des criminels tenus sous les verroux
Exhalent dans les airs leur impuissant courroux.
Là-bas, dans ces cachots, tombes anticipées,
De plaintes sans échos incessamment frappées,
C'est l'assassin souvent, l'innocent quelquefois,
Juste objet ou martyr de la rigueur des lois.
Et pendant qu'au théâtre où l'attend Polymnie,
L'élite des heureux s'abreuve d'harmonie,
Que le riche, à grands frais prend ses joyeux ébats,
Que sur des tapis verts l'or roule avec fracas,
Et que dans ces salons tout brillants de dorures,
Dépensant follement leurs frivoles loisirs,
Nos ardentes beautés disputent de parures
Et s'enivrent de vains plaisirs,
Au haut du même hôtel grelottent demi-nues,
Sous des toits que l'hiver inonde de frimats,
De pauvres femmes retenues
Par la fièvre sur leurs grabats!
Oui, partout à la fois, comme une vague immense
Le flot du désespoir s'élève gros de pleurs,
Et le malheur, maudit, semble voué d'avance
A d'inconsolables douleurs!

—

Ah! qu'ai-je dit? mon Dieu pardonne
Si j'ai pu méconnaître, oubliant ta bonté,
Les effets merveilleux dont ta grâce couronne
Les œuvres de la charité?

—

Où trouver, en effet, de mal si redoutable
Qui soit pour elle insurmontable
Et que son cœur n'ait deviné?
Par elle à végéter en naissant condamné,
Le sourd-muet entend et peut se faire entendre, [1]
Et l'art venant en aide à son zèle obstiné,
Le boiteux se redresse, et chez l'aveugle-né
Un sens nouveau s'éveille et le jour va descendre. [2]
Guerriers qui du combat sortîtes mutilés, [3]
Indigents que la fièvre en vos gîtes consume,
Vous tous qui dévorez le pain de l'amertume,
Troupe immense des désolés,
Ah! la charité veille et sa main va s'étendre
Pour essuyer les pleurs qu'elle vous voit répandre;
Rassurez-vous, vous serez consolés!

[1] Institution des Sourds-muets, fondée par l'abbé de l'Epée.

[2] Institution des Jeunes-aveugles, fondée par le pieux M. Haüy, frère de l'abbé de ce nom.

[3] Les Invalides.

—

Habile à discerner par un juste partage
Tant de maux différents qui de l'humanité
Sont le triste et lourd héritage,
Elle ouvre une retraite à chaque infirmité,
Du pauvre, humbles palais construits à son usage,
Où veilleront sur lui ces anges de notre âge,
Dont les soins assidus et le doux nom de sœur
Rendent à l'isolé comme une autre famille,
Lui tiennent lieu de mère, et d'épouse et de fille,
Et raniment sa force en rassurant son cœur.
Et s'il est d'autres maux, par un chaste scrupule,
Que la pauvreté fière en secret dissimule,
Sur eux la charité ne ferme pas les yeux.
Elle a ses espions actifs, ingénieux,
Des douleurs qu'on lui cache épiant le mystère;
Aux femmes est échu ce divin ministère :
Anges bénis aussi, de grâces revêtus,
Sans mesure épanchant, dans l'excès de leur zèle,
Ce trésor de pitié que leur âme recèle :
Sanctuaire vivant des plus tendres vertus,
Qu'au lit du moribond rien n'arrête et n'effraie,
Qui d'un doigt délicat savent toucher sa plaie,
De sa plainte haineuse adoucissent le fiel,
Suspendent le blasphème égaré sur sa bouche,
Et se penchant vers lui comme un rayon du ciel,
D'un reflet d'espérance illuminent sa couche !

—

Ainsi, luttant sans cesse avec l'adversité,
A l'égal de nos maux grandit la charité,
Et pendant qu'à travers les vents et les tempêtes,
Remplis de son esprit, des ministres de paix
A des peuples sans nom vont porter ses bienfaits,
Accroissant chaque jour ses nouvelles conquêtes
Et du pauvre surtout devinant les besoins,
A l'enfant qu'il délaisse elle donne des mères,
Pour l'instruire plus tard elle forme des frères.
L'ouvrier sans travail en trouve par ses soins;
A sa fille, un moment de la vertu transfuge,
Le pardon sur la lèvre, elle offre un saint refuge;
Pour l'enfant nouveau-né ses crèches vont s'ouvrir
Où d'un lait doux et pur sa main va le nourrir.
Du triste aliéné, dont la lente agonie
S'épuisait dans les fers aux murs de sa prison,
Réformant sans rigueur les goûts et la manie,
Par plus de liberté l'amène à la raison.
Auprès du condamné qui languit et qui pleure
Au fond de son cachot,
Elle veille et le suit quand vient sa dernière heure
Au pied de l'échafaud.

—

Voilà comme empruntant au ciel ses seules armes,
Elle a des secours prêts pour tous les opprimés,
Des secrets merveilleux pour étancher nos larmes,
Du pain pour tous les affamés!

—

Et cependant, malgré sa tendre vigilance,
Une œuvre encor manquait, nécessaire à l'enfance,
Complément de la crèche ; et comme elle toujours
Au pauvre, de son aide, apportant le secours.
Arrêtons-nous, ma lyre, à cette œuvre si belle,
    Si grande en sa fécondité !
Mais pour la retracer deviens humble comme elle,
    Et dis-la nous dans sa simplicité.

—

Au peuple des cités, les enfants en bas âge,
Trop jeunes pour l'école et pour l'apprentissage,
Ardents, inoccupés, sont de rudes fardeaux !
Le père, que loin d'eux appellent ses travaux,
Laisse à la mère ainsi tout le faix du ménage ;
Mais seule pour vaquer sans répit, sans secours,
A des soins si divers et trop souvent si lourds,
Où prendra-t-elle assez de force et de courage ?...
Il faut pourvoir à tout dans son humble maison,
Quand parfois au logis manque le nécessaire !
Aux désirs de chacun prudemment satisfaire,
Gouverner les enfants, diriger leur raison,
Réprimer leurs écarts et jeter dans leur âme
Le sentiment du bien et la crainte du blâme
    Ou la honte du châtiment ;
Labeur de tous les jours et de peines amères
Souvent entremêlé, sans nul soulagement,
Que peut seul accepter l'immense dévoûment
    Que Dieu mit au cœur de nos mères !

Et que dans la famille, et malgré tant de soins,
Viennent se révéler quelques nouveaux besoins,
On les verra bientôt actives, courageuses,
D'un surcroît de travail se surcharger encor,
Se trouvant à la fois non moins fières qu'heureuses
D'ajouter une obole à leur chétif trésor!
Ah! combien en est-il qui, prolongeant leur veille,
Leur aiguille à la main, près du fils qui sommeille,
Et sur lui ramenant un regard plein d'amour,
Sur son front qu'il colore ont vu poindre le jour!
Encore n'est-ce pas tout, et bien d'autres alarmes
Eveillent leurs soucis et font couler leurs larmes!
Car, s'il leur faut parfois, à des soins étrangers
Confier leur jeune famille,
Pour les jours de leur fils, pour les mœurs de leur fille,
Vont surgir bien d'autres dangers!
Qui pourra retenir en leurs tristes demeures
Dont quelques sombres murs forment tout l'horizon,
Ces êtres remuants qui, dans ces longues heures,
N'aspirent qu'à franchir le seuil de leur prison?
Alors viennent pour eux les périls de nos rues,
Où l'on ne voit que trop leurs bruyantes cohues
S'égayer sans rougir à d'infâmes chansons,
Et de l'émeute entr'eux essayer les leçons!
Et pourtant ces petits qu'une longue incurie
Livre à tant de dangers qu'il faudrait prévenir,
C'est tout l'espoir de la patrie,
C'est sa force et son avenir!
Ames vierges encor dont va fleurir la sève,
S'imprégnant chaque jour de quelque instinct nouveau,
Et qui de leur pays, suivant qu'on les élève,
Seront l'honneur ou le fléau!

Mais dans l'isolement où languit l'indigence,
Qui viendra de ses fils guider l'intelligence,
Et de les diriger acceptant le fardeau
Se fera le pasteur de cet humble troupeau?

—

Pour atteindre avec fruit un but si désirable,
Pastoret, [1] ce fut vous dont le cœur secourable,
Par l'expérience éclairé,
Frappé des soins qu'il faut à la première enfance,
Conçut l'heureux projet de la doter en France
D'un refuge commun, pour elle consacré,
Où tous les fils du pauvre, innocente couvée,
D'un contact dangereux avec soin préservée,
Sous une aile de mère et marchant à sa voix,
Viendraient se réunir et s'instruire à la fois :
Recevant les leçons que comporte leur âge,
De l'ordre et du devoir faisant l'apprentissage,
Au jeu comme au travail se livrant tour à our,
Pendant que des soucis qu'excitait leur présence,
Les parents affranchis pourraient en leur absence
Mettre à profit le temps jusqu'à la fin du jour.

[1] Mme la marquise de Pastoret, dame de charité du 1er arrondissement, à Paris, femme du respectable chancelier de France, tous deux décédés.

M. Cochin, ancien maire, à Paris, mérite aussi une grande part d'éloges pour l'active coopération qu'il a donnée au développement de cette œuvre admirable.

De cette idée heureuse, autant qu'elle était neuve,
Le succès fut complet dès la première épreuve,
Et Paris l'adoptant dans sa fécondité,
L'exemple promptement gagna chaque cité.
Par un élan soudain nous vîmes dans nos villes
Pour les enfants du pauvre élever ces asiles,
D'où, sortant de la crèche à demi préparés,
Jusqu'au seuil de l'école ils montent par degrés.
Sublime enchaînement de soins, de prévoyance,
Qui, pour nourrir l'enfant d'une sainte croyance,
Va le prendre au berceau, sourit à ses ébats,
Dans la route du bien le mène pas à pas;
Parle autant à son cœur qu'à son intelligence,
De ce qu'il doit savoir lui jette la semence,
Et l'enserrant ainsi de ses doubles liens,
Pour la terre et le ciel forme des citoyens.

—

Ici des bienfaiteurs de cette œuvre nouvelle
Je voudrais retracer et les noms et le zèle;
Mais la liste est trop longue, et beaucoup, à regret;
Verraient du bien qu'ils font révéler le secret.
Mon silence n'a rien qui leur puisse déplaire,
Plus haut qu'un vain éloge ils placent leur salaire.
Disons plutôt comment, grâces à leur secours,
Cette œuvre s'est formée et grandit tous les jours.

—

Dans un local salubre et propre à cet usage
        Des bancs exprès sont installés,
        Où d'après leur sexe et leur âge
        Les arrivants sont rassemblés.
Là, suivant la saison et la température,
Par des moyens que l'art a su nous découvrir,
De l'excès des chaleurs, comme de la froidure,
        Ces enfants n'ont point à souffrir.
Les bancs où vient s'asseoir cette troupe folâtre
De forme circulaire, en étages exhaussés
Comme deux camps rivaux, face à face dressés,
Forment entr'eux un double amphithéâtre;
        Vrai parterre émaillé de fleurs
Qui jadis languissant, pâles et maladives,
Ont repris maintenant et leurs grâces natives
        Et tout l'éclat de leurs couleurs.

—

Fussent-ils pauvres, nus, et de santé débile,
Les enfants, à deux ans à peine parvenus,
Tant qu'ils n'en ont pas six y sont les bienvenus.
C'est plaisir de les voir le matin, par la ville,
Sous l'œil de leurs parents se tenant par la main;
        Parcourir gaîment le chemin
        Qui mène à la salle d'asile.
A leur démarche leste, à leurs regards contents,
On dirait ces oiseaux, premiers nés du printemps,
Vers le bocage ami s'envolant à la file.

Chacun dans un panier façonné pour son bras
Apporte les apprêts de son frugal repas
Auquel la charité, vers midi, joint encore
Quelque aliment chaud qui restaure
Ces corps frêles et délicats.
Dès que la neuvième heure a sonné, l'assistance
A sa place marquée est assise en silence,
S'arrangeant de son mieux et souriant tout bas.

—

Dans la salle où se tient la bruyante milice,
Vous seriez étonné du merveilleux accord
Que parmi ces marmots maintiennent sans effort
Les deux sœurs qui font la police!
C'est que calme toujours et d'un ton de douceur,
Sans élever la voix sait commander la sœur,
Discernant avec soin, dans sa juste exigence,
Et leur âge et leur force et leur intelligence.
Un tableau déroulé devant les yeux de tous
Détermine l'emploi de la journée entière,
Et quand s'ouvre la classe, à leur place à genoux,
Ensemble les enfants entonnent la prière,
Humble et touchant tribut de ces cœurs innocents
Qu'aucun désordre encor n'a souillé de sa fange
Et qui vers Dieu s'élève ainsi qu'un pur encens
Sur les ailes de leur bon ange.
Puis, suivant l'ordre exact que le tableau prescrit,
La sœur parle et d'un bond tout ce monde obéit.

Mais voyez par quel art les régit leur maîtresse !...
Ménageant à la fois leur âge et leur faiblesse,
Tantôt à certaine heure et sans confusion
Elle fait manœuvrer ce petit bataillon,
De peur qu'un long repos, caressant leur paresse,
De leurs membres raidis n'énerve la souplesse;
Et tantôt les distrait par de saintes chansons
Où, s'unissant en chœur, chaque voix réunie
Se façonne sans peine aux lois de l'harmonie.
Présente à tous leurs jeux, variant ses leçons,
Réprimant d'un regard les folles tentatives,
Tour à tour elle emploie avec habileté,
Pour tenir en repos tant de langues captives,
L'indulgence et la gravité.
Pour ouvrir ces esprits souvent lents et rebelles,
Elle a pour chacun d'eux des méthodes nouvelles,
Mises à leur portée et qui, de leur aveu,
Prennent pour les fixer tous les charmes du jeu.
Elle aide aux plus âgés, par d'adroits commentaires,
De l'aride alphabet à percer les mystères;
Et, selon qu'à mesure ils sont plus éclairés,
Aux règles du calcul les forme par degrés;
De détails trop nombreux sans charger leur mémoire,
De nos premiers parents elle leur dit l'histoire,
Et comment s'élançant par des chemins divers
Leurs enfants dispersés ont peuplé l'univers.
Mais jalouse, avant tout, en ces âmes candides
D'établir de la foi les fondements solides,
Elle explique de Dieu le souverain pouvoir,
La couronne qu'il garde à qui fait son devoir,
Et leur montre Jésus et la Vierge Marie
Veillant du haut des cieux sur l'enfant qui les prie;

Jésus, enfant comme eux, comme eux fils d'ouvrier,
Méditant son martyre au sein de l'atelier : [1]
Marie, aux malheureux si propice et si bonne,
Et des petits enfants la mère et la patronne !...

—

Voilà comme à mesure, en leur faible cerveau
Qu'obstruait jusque-là l'instinct de la matière,
On fait pénétrer la lumière
Et luire un jour nouveau.
En les plaçant ainsi dans une autre atmosphère,
De leur intelligence on élargit la sphère ;
On entr'ouvre à leurs yeux l'éternel horizon ;
La foi de ses clartés éclaire leur raison,
Et brisant les liens qui l'auraient asservie,
Leur âme se dilate et s'éveille à la vie.

—

Et parmi ces petits, si parfois le sommeil
Vient clore des regards si vifs à leur réveil,
Oh ! ne craignez alors qu'aucun choc ne les blesse,
A celui qui s'endort un banc est reservé,
Où d'un contact fâcheux il sera préservé,
Et pour que nul secours ne manque à sa faiblesse,
Lorsqu'un mal imprévu le réveille et l'oppresse,

[1] « Jésus retourna avec ses parents et il leur était soumis, » nous dit l'Evangile, et la tradition nous apprend qu'il aida Joseph dans ses travaux.

Une berceuse est là, se tenant près de lui,
Dont le bras se dispose à lui servir d'appui.
Enfin, contre le froid s'il ne peut se défendre
Sous des lambeaux d'habits tombant de vétusté,
Des vêtements sont prêts, que la sœur vient lui tendre
Pour recouvrir sa nudité.

—

Ainsi, tout est prévu : l'indigence craintive,
Féconde désormais sans regrets, sans remords,
A trouvé pour ses fils cette assistance active
Où vainement la mère eût usé ses efforts.
Et lorsqu'on les ramène au sein de la famille
Les parents, avec joie, admirent dans leur fille,
Sous un air plus modeste, un doux contentement,
Et dans le fils rebelle un prompt amendement,
Tant à ces jeunes cœurs Dieu sait se faire entendre,
Quand mêlant la douceur avec l'autorité
On les amène à lui, dès l'âge le plus tendre,
Par l'attrait de l'exemple et de la charité.

—

Charité ! don du Ciel ! seconde providence
Du pauvre, du vieillard et surtout de l'enfance !
Auprès de qui l'appelle heureuse d'accourir !
Des plus infimes soins réclamés de son zèle
N'en trouvant point au-dessous d'elle,
Et la main pour donner toujours prête à s'ouvrir !

Chaîne sainte et mystérieuse
A l'épreuve à la fois et des temps et des lieux,
Qui dans un même amour rattache, glorieuse,
Les enfants de la terre aux purs enfants des Cieux !

—

Je voulais la chanter, mais pourrais-je prétendre
Dire assez dignement tant d'immenses bienfaits
Que sur les malheureux, sans se lasser jamais
Elle ne cesse de répandre ;
Mais Dieu qui les voit tous, les compte avec amour,
Et saura les payer d'un éternel retour !

—

Aussi, lorsque viendra ce jour si redoutable,
Jour décisif, inévitable,
Qui n'aura point de lendemain,
Où du fond des tombeaux se réveillant soudain
Chargé d'un passé si coupable,
Devant ce juge inexorable
Comparaîtra le genre humain.
Que seront à ses yeux ces puissantes merveilles
Où l'art et le génie épuisèrent leurs veilles ?
Ces hardis monuments où le marbre et l'airain
Des noms les plus fameux protégeant la mémoire,
Devaient éterniser leur périssable gloire...

Hélas ! rois, conquérants, philosophes, guerriers,
Poètes dont les doigts faisaient vibrer la lyre,
Vos tombes vainement s'ombragent de lauriers,
De peu vous serviront vos succès qu'on admire.
Ah ! dans ce jour fatal où par l'ange appelés
Ensemble aux pieds du Juge, éperdus, accablés,
Nous attendrons notre sentence ;
Richesses, dignités, talents, gloire, naissance,
Pour payer notre dette, inutile rançon,
Pèseront moins dans la balance
Qu'un verre d'eau qu'à l'indigence
Nous aurons offert en son nom. [1]

[1] « En vérité, en vérité je vous le dis, un verre d'eau donné en mon nom ne restera pas sans récompense. » (Evang. saint Jean.)



A MONSIEUR ET MADAME DE LA PEYROUSE,

SUR LA MORT DE LEUR FILS, AGÉ DE DEUX ANS.

Sur ce lit parsemé de blanches immortelles,
Quel est ce bel enfant, né du matin comme elles?
Il dort enseveli dans un profond sommeil,
Sans qu'aucun mouvement présage le réveil!
Ses yeux si doux sont clos; sa bouche inanimée
Au sourire à jamais serait-elle fermée?...
Rien ne ride son front éclatant de blancheur :
Nul souffle ne trahit les rêves de son cœur!
A contempler ce front rayonnant d'innocence,
Ne semblerait-il pas qu'il savoure d'avance
Cette céleste paix que, dans les saints parvis,
A ses fils bien aimés le Seigneur a promis?...
Se pourrait-il, enfant! fleur si tôt moissonnée,
Qu'à te perdre ta mère ait été condamnée!...
Aurais-tu pris ton vol vers un monde plus beau,
Et la mort veille-t-elle auprès de ton berceau?...
Hélas! il est trop vrai!... Ces funèbres lumières,
Ce silence glacé, ces soupirs, ces prières,
Ces pleurs qui lentement tombent de tous les yeux,
Tout nous révèle ici ton essor vers les Cieux!...
Sans doute, ayant à peine essayé de la vie,
Tu dédaignas ses biens, trop peu dignes d'envie,

Et leur disant soudain un éternel adieu,
Tu te réfugias sous les ailes de Dieu!...

O parents désolés, qui pleurez tant de charmes,
Pourquoi tous ces sanglots?... Séchez, séchez vos larmes!
Qui sait quel lourd fardeau de tristesse et d'ennui,
S'il eût vécu, peut-être aurait pesé sur lui?
Même aux plus fortunés, voyez donc, pauvre père?
Que de soins, de soucis, rendent la vie amère?...
Et vous pourriez le plaindre! oh! ne le plaignez pas.
Vers vous, du haut du Ciel, il tend ses petits bras!
Au sein des voluptés, dont cet ange s'enivre,
Il voit tous les combats que votre cœur se livre.
Heureux! sans les comprendre, il s'émeut de vos pleurs!
Jusqu'aux pieds du Très-Haut il porte vos douleurs!
Et dans les saints excès de sa joie éternelle,
Sans cesse, auprès de lui, son amour vous appelle;
Il vous plaint d'être encore enchaînés parmi nous,
Et s'il pouvait gémir, il gémirait sur vous!

LA CHARITÉ EN VOYAGE.

Depuis qu'un hiver rigoureux,
Dans son froid linceul nous enserre,
Que la faim et que la misère
Font, hélas ! tant de malheureux,
Toujours plus active et féconde,
La charité va par le monde,
Tendant la main, quêtant pour eux.
« Ah ! dit-elle, donnez au pauvre qui demande !
« A qui la faim arrache un soupir de douleur.
« Si ma voix parle à votre cœur,
« Si la pitié le touche, apportez votre offrande,
« C'est Dieu qui vous l'ordonne et qui du haut des Cieux,
« Du pauvre qu'on soulage, entend le cri joyeux;
« C'est lui qui par mes soins recevra votre aumône.
« Prélevez pour lui sur votre or,
« Nul, en entamant son trésor,
« Ne s'appauvrit de ce qu'il donne.
« Prenez, riches, prenez sur votre superflu;
« Fussiez-vous pauvres même, apportez votre obole,
« Suivant la divine parole :
« Le denier de la veuve est encor mieux reçu. »
Voilà comment parlait la céleste quêteuse,
Et vers la foule émue elle étendait la main.
Tout ce qu'on y mettait était versé soudain

Dans cette classe souffreteuse
Qui du crime, parfois, cède à la voix honteuse,
Sous les étreintes de la faim.
Qui dira les succès de notre voyageuse?
Dieu qui la conduisait prêtait à ses accents
Cette grâce toujours nouvelle,
Dont les attraits doux et puissants
Domptent le cœur le plus rebelle.
Ainsi de son voyage en poursuivant le cours,
De Brou, de Notre-Dame, elle aperçoit les tours.
Elle approche, s'informe, apprend que le soir même,
Par un bonheur inespéré,
Dans un salon que chacun aime,
Un grand concert est préparé.
Que du salon la reine à son culte fidèle,
Pour faire des heureux compte en secret sur elle.
« Oh! dit-elle, j'y vole, et de la charité
« Le nom, si cher à Bourg, est sûr d'être écouté;
« Pourrait-on au plaisir se livrer à cette heure,
« Quand peut-être à la porte un pauvre prie et pleure?
« Non, pas un cœur bien né ne me repoussera. »
Et dans ce doux espoir elle hâte sa course,
Elle entre, souriant et présentant sa bourse,
Certaine qu'on la remplira.
« Oh! dit-elle, pitié, pitié pour l'indigence,
« Pour la vieillesse, pour l'enfance,
« Que votre aide soulagera;
« Ne trompez pas leur espérance,
« Ce soir soyez leur providence.
« Donnez, donnez toujours, et Dieu vous le rendra. »

EPITRE A MA ROBE DE CHAMBRE.

1853.

Modeste vêtement aimé connu du sage,
Qui brilles seulement par ta simplicité,
Oh ! ma robe de chambre, abri cher à tout âge,
Dont je sens mieux l'utilité
Depuis que si long-temps fatigué, mal à l'aise,
Je me vois cloué sur ma chaise
Par ordre de la faculté, [1]
Si personne encor n'a chanté
Ton précieux et doux usage,
D'un oubli si peu mérité
J'entreprends d'effacer l'outrage.
Qu'en des vers pétillants d'esprit et de gaîté,
Un poète élégant, ami du prolétaire,
Pour le venger des mépris du vulgaire,
Ait voué le riflard à l'immortalité,
C'est bien, et j'aime à voir que l'on rende justice
A qui nous a rendu le plus humble service.

[1] Lorsque je fis ce badinage, j'avais la jambe cassée.

Qu'un autre, s'inspirant sur un plus grave ton,
Ait défendu l'honneur du bonnet de coton,
Je l'en approuve aussi. Ma tête qui grisonne,
Sous ce casque galant chaque soir s'emprisonne.
Mais la robe de chambre, oh! qui dira jamais
Et ses rares vertus et ses nombreux bienfaits;
Et d'abord, pour sortir du lit où l'on repose,
Loin qu'à gagner un rhume avec elle on s'expose,
Par elle protégé, fût-il sans pantalon,
Chacun impunément peut braver l'aquilon,
Et dans ce négligé, sans scrupule paraître,
Dût un œil indiscret explorer sa fenêtre.
Pourtant c'est encor là l'un des moindres secours
Qu'à ce cher vêtement nous devons tous les jours.
Ainsi qu'un mal subit sur nous vienne descendre,
Et que le corps brisé, pour délasser nos os,
Nous cherchions vainement un moment de repos,
Quel service éminent ma robe va nous rendre!...
Qui mieux qu'elle pourra, dans ses flots arrondis,
Ramener la souplesse en nos membres raidis?
Puis, quand vient à souffler la bise de décembre,
Combien grandit l'honneur de la robe de chambre,
Où sous le chaud tissu de sa molle toison,
On se rit des rigueurs de l'horrible saison.
Là, dans un bon voltaire et les pieds sur la braise,
On peut lire, causer, réfléchir à son aise.
Un seul regret se mêle au plaisir qu'on ressent;
C'est la pitié pour le passant,
Qui hors de son logis se trouvant à cette heure,
Regagne en grelottant sa lointaine demeure.
Ah! sans doute on le plaint; mais dans le fond du cœur,
Des loisirs que l'on goûte on sent mieux la douceur.

Ainsi le vieux marin, attiré sur la grève,
Contemple en frémissant la vague qui s'élève,
Et tout en déplorant le sort des matelots,
Jouit d'être à couvert de la fureur des flots.
Il est encore une autre circonstance
Où ma robe nous offre une utile assistance,
Que d'elle seulement nous pouvons recevoir :
Lorsqu'enfin revenant des visites du soir,
Le lion, dans le jour, esclave de la mode,
Peut se débarrasser de l'habit incommode
Où jusques à minuit il vit emprisonné,
Quand, après avoir mis son foulard sur la tête,
A fumer son cigare avec joie il s'apprête,
De quel œil croyez-vous qu'alors déboutonné,
Libre du joug étroit que l'étiquette impose,
Il regarde sa robe, empressé s'y repose,
Et retrouve bientôt, dans elle empaquetté,
Le jeu de ses poumons avec sa liberté.
Peut-être est-il encor, tant les goûts sont contraires,
Quelques esprits retardataires
Pour qui, je n'en disconviens pas,
Ma chère robe a peu d'appas.
Mais quels sont-ils donc, je vous prie ?
Des gens sans goût qui, dans leur incurie,
Sont tout aux préjugés, et même sans regrets
Du comfort de la vie ignorent les secrets ;
Qui, revenus chez eux, à travers leur chemise,
Sentant sournoisement se promener la bise,
Se trouvent bien forcés, sans délai, ni répit,
De souffler leur chandelle et de se mettre au lit ;
Pendant que sous ma robe, en prolongeant ses veilles,
L'artiste, de son art reculant les progrès,

Pour le salon prochain prépare des merveilles,
Que des temps écoulés en débrouillant les faits,
L'érudit de l'histoire éclaircit le mystère,
Et que, planant bien loin des fanges de la terre,
Le poète ému, transporté,
Déployant librement ses ailes,
Vers les demeures éternelles
S'élève radieux à l'immortalité.
Tels sont les doux effets de ces robes chéries,
Où devant mon foyer le soir emmailloté,
Je me laissais aller aux molles rêveries.
Oh! dans ces heures de loisirs,
L'âme tout doucement bercée,
Quand leur trace est presque effacée,
Vers mes premiers chagrins, vers mes premiers plaisirs,
Que j'aime à porter ma pensée!
Hélas! il m'en souvient, quand sûr d'un tendre accueil,
A mon grand'père, que son âge
Clouait dans son large fauteuil,
J'allais chaque matin présenter mon hommage,
Dans les plis de sa robe, heureux de me glisser,
Sa main, avec amour, venait m'y caresser,
Et de bonbons nouveaux flattant ma gourmandise,
Payait chaque baiser de quelque friandise.
Que si, plus d'une fois, récalcitrant, léger,
De ma bonne j'avais excité la colère,
Entre les jambes du grand'père
J'allais bien vite me loger;
Et de sa robe le vieillard
Me faisant un double rempart
Je me riais de la menace,
Certain que toujours aussi bon,

Après un tout petit sermon,
Le grand'père me ferait grâce
Du pain sec et de la prison.

O jours si chers de mon enfance !
Jours qui ne peuvent revenir !
Quand leur terme déjà s'avance,
Tenez moi lieu de l'espérance
Que me refuse l'avenir.
Ainsi dans les arides plaines
Le pélerin, du jour essuyant les chaleurs,
Aspire avec amour le doux parfum des fleurs
Qu'apportent les brises lointaines.

Envoi.

A Monsieur le comte E. de Coetlogon.

Vous l'avez voulu : pour vous plaire,
Reprenant ses humbles pinceaux,
Ma Muse septuagénaire
A tenté quelques vers nouveaux ;
Mais je crains fort que la critique
Cruelle éplucheuse de mots,
De sa verve âpre et satirique
Sur moi n'aille épancher les flots ;

De peur que ma Robe n'essuie
Aucun de ces flots désastreux,
Cher comte, soyez généreux,
Prêtez-moi votre *Parapluie*. [1]

[1] Charmant petit poëme par M. le comte E. de Coëtlogon.



L'INCENDIE.

De nombreux incendies avaient désolé plusieurs communes du département de l'Ain. Une loterie avait été organisée pour venir au secours des victimes. On me fit l'honneur de me demander une pièce de vers pour cette occasion Je l'ai jointe à ce recueil.

Quel bruit sinistre me réveille?
J'entends gémir à mon oreille
Le son lugubre du beffroi.
De nos villageois en alarmes
Les sanglots, les cris et les larmes,
Retentissent autour de moi.
D'une lueur sombre et rougeâtre
L'horizon, au loin empourpré,
Ne révèle que trop le théâtre
Où le fléau s'est déclaré!
Courons au secours des victimes,
Dont les terreurs trop légitimes
Pourraient paralyser l'effort.

Mais déjà la foule empressée,
De toutes parts s'est élancée,
Apportant son puissant renfort.

Parmi ceux que leur zèle entraîne,
Prêtres, paysans, magistrats,
Brille au premier rang sur la scène
L'uniforme de nos soldats.
Là, comme en un jour de bataille,
Rempli d'un courage nouveau,
Chacun accourt, chacun travaille
A dompter l'horrible fléau !
Hélas ! dévouement inutile !
De la flamme ardente, indocile,
Rien ne ralentit la fureur,
Et le vent, d'accord avec elle,
Rugit, en semant l'étincelle
Sur le chaume du laboureur.
De leurs murailles chancelantes,
Je vois les toitures brûlantes
Crouler sur le sol embrâsé,
Et sur ce sol pulvérisé
Tomber ensemble, pêle-mêle,
Les meubles, les grains que la grêle
Et l'orage avaient respectés !
O nuit à jamais déplorable !
Nuit de deuil, de calamités,
Où toujours plus inexorable
Le feu s'étend de tous côtés.
Dans ce lieu paisible, où joyeuse
La foule hier encor rieuse
Rêvait un avenir doré,
Des murs noircis par la fumée,
La grange à demi consumée,
Marquent seul le lieu de l'enclos
Où nul, depuis cette tempête

Dont les flammes étaient les flots,
N'a de toit pour cacher sa tête,
De lit pour reposer ses os.
J'entends les mères de famille,
Courant pour retrouver leurs filles
Qu'elles appellent à grands cris,
Pendant que, luttant de courage,
De pauvres habitants du village
Cherchent encor dans les débris
Quelqu'objet sauvé du naufrage.
Partout un morne désespoir,
Partout un silence funeste;
L'enfant en pleurant vient s'asseoir
Sur la seule pierre qui reste
Des ruines de son manoir.

Mais toutefois, quel que puisse être
L'excès si grand de vos malheurs,
Du sentiment de vos douleurs
Cessez, amis, de vous repaître;
Vos magistrats veillent sur vous :
Des jours plus sereins et plus doux
Par leurs soins vont bientôt renaître.
Le soleil de la charité
Brille toujours sur notre Bresse ;
Et dans nos cités, nos hameaux,
Il n'est de cœur qui ne s'empresse
De mettre fin à tous vos maux.
Comptez sur des jours plus prospères ;
Reprenez vos humbles travaux.
Mais quand, après tant de misères,

Reviendront des temps plus heureux,
Songez aux secours généreux
Que vous ont prodigués vos frères,
Et chaque jour priez pour eux.

Bourg, 1er juin 1854.

LE BOURDON DE NOTRE-DAME DE BOURG.

—

(Pièce composée pour la bénédiction du bourdon et des six cloches de Notre-Dame de Bourg, le 31 mai 1855.)

—

STANCES.

—

Au temple saint quelle pompe s'apprête?
Pourquoi tous ces habits de fête
Et ce peuple en foule arrivé?
— Au sommet de la basilique
Un bourdon, œuvre magnifique,
Va par nos mains être élevé.

Don spontané d'un prêtre qu'on révère,
Sa voix grave et puissante, en jetant à la terre
Ses accents purs, mélodieux,
Passe par-delà les nuages
Et porte nos vœux, nos hommages
Au Maître souverain des Cieux.

Ah ! puisse cette voix féconde
De Celui qui créa le monde,
Sans cesse rappelant les droits et le pouvoir,
Nous dire aussi qu'il entend qu'on le serve,
Pour mériter le haut prix qu'il réserve
A quiconque fait son devoir.

Sous ces vastes et saints portiques,
Adressons de pieux cantiques
A ce Dieu que nous aimons tous,
Et de son trône de lumière
Accueillant nos humbles prières,
Toujours il veillera sur nous.

Au loin il veille aussi sur les fils de la France ;
Il soutient la foi, l'espérance
Aux cœurs de nos vaillants soldats.
N'en doutons point. Si sa main tutélaire
Fait régner la paix sur la terre,
C'est encor le Dieu des combats.

Oui, j'en ai la ferme assurance,
De leur ardeur, de leur constance
Il couronnera les efforts.
Vous, maintenant silencieuses,
Elevez vos voix radieuses ;
Cloches, bourdon, tonnez alors.

Ah ! qu'en ce jour béni vos joyeuses volées,
Jusqu'aux demeures étoilées
Prenant un essor glorieux,
Se dressent comme un flot immense
Et portent jusqu'à Dieu, qui protège la France,
Ce cri, si cher à nos aïeux,
Cri d'amour, de reconnaissance :
Salut, honneur sans fin, gloire au plus haut des Cieux.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE.

Fables.

SECONDE PARTIE.

Poésies diverses.

